

Le peintre René ABERLENC (1920-1971) : ÉLÉMENTS POUR UNE BIOGRAPHIE

par
Henri-Pierre & Marie Aberlenc



René Aberlenc dans son atelier (photo François Walch)

AVERTISSEMENT

Ce document est un outil de travail à la libre disposition des chercheurs, des spécialistes et des amateurs, à diffuser largement. Nous ne poursuivons pas d'autre but que la juste reconnaissance d'un artiste de valeur. Nous ne réclamons aucun droit d'auteur, mais nous prions toute personne qui souhaiterait faire de cette étude un usage public, même très partiel, d'avoir la gentillesse de nous en informer à l'avance, de citer sa source et de nous envoyer un tiré à part.

Henri-Pierre & Marie ABERLENC
hpm.aberlenc@wanadoo.fr

Montpellier, le 29 janvier 2013

1 – Repères généraux

Brève chronologie

10 novembre 1920 :	naissance à Alès (Gard)
1938 :	il rencontre le sculpteur Jean CARTON. Leur amitié durera jusqu'à sa mort
1945 :	il "monte" à Paris
1948 :	il épouse Pierrette Nicolas
1952 :	libéré des soucis de simple survie, il peut enfin se consacrer à plein temps à la peinture
1958 :	naissance de son fils Henri-Pierre
31 août 1971 :	il meurt en Ardèche

Prix

1956 :	Prix de la jeune Peinture ou "des jeunes Peintres" (du Salon de la jeune Peinture, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris)
1965 :	Prix de la Critique (Galerie Saint-Placide)

Expositions personnelles à Paris

1961 :	Galerie Vendôme
1964 :	Galerie Vendôme
1965 :	Galerie Saint-Placide (exposition du Prix de la Critique)

Expositions posthumes

1971 :	Moulin de Vauboyen
1972 :	Alès (Musée du Colombier)
2001 :	Bagnols-sur-Cèze (Centre d'Art rhodanien Saint-Maur)

Salons à Paris

Salon des Tuileries (1947)
Salon des Indépendants (1953, 1954, 1955, 1956, 1958, 1959, 1960 & 1965)
Salon de la jeune Peinture, dont il fut membre du Jury et du Comité de 1953 à 1960 (1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960 & 1961)
Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau (1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968 & 1969)
Salon d'Automne (1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1969, 1970 & 1971)
Les Grands et les Jeunes d'Aujourd'hui (1958 & 1960)
Les Peintres témoins de leur Temps (1960, 1962, 1969, 1970 & 1971)
Comparaisons (1957, 1962, 1966, 1969, 1970, 1971 & 1974)

Expositions de groupe dans des galeries à Paris

Anne Colin (Prestige du Dessin, 1965) ; Angle du Faubourg (1962) ; Art Vivant (1957) ; Boissière (1965, 1967 & 1969) ; Charpentier (1957, 1961) ; Epona (1963) ; Famar (1963 & 1965) ; Framond (1957) ; Maison de la Pensée française (1961 & 1962) ; la Nationale (1967) ; Saint-Placide (1965 & 1966) ; Groupe Talma (Hôtel du Prévôt des Marchands, 1970) ; Vendôme (1959, 1961, 1962, 1963 & 1964) ; Vidal (1957 & 1959).

Expositions de groupe en région parisienne

Arcueil (1965) ; Bonneuil-sur-Marne (1970) ; Drancy (1970) ; Ivry (1959) ; Juvisy (1964, 1965) ; Maison-Alfort (Poésie murale, 1971) ; Mennecy (Seine-et-Oise, 1964) ; Montreuil (1958, 1963) ; Saint-Denis (Musée, 1966) ; Saint-Ouen (1967) ; Moulin de Vauboyen (1966, 1967, 1970 & 1971) ; Vélizy (1969) ; Vigneux-sur-Seine (1963) ; Villejuif (1962, 1963, 1964 & 1965).

Expositions de groupe en province

Alès (Exposition municipale, 1938) ; Alès (expositions de "L'Art Cévenol", 1940, 1941, 1942, 1944 & 1946) ; Ambierle (Loire, 1961, 1964 & 1966) ; Avignon (Musée Calvet, 1958 & 1964) ; Bagnols-sur-Cèze (Gard, Musée municipal, 1964) ; Barjac (Gard, au Château, 1969 & 1970) ; Besançon (Musée, 1965) ; Bourg-en-Bresse (1968) ; Cahors (1966) ; La Capelle-Marival (1971) ; Chartres (1971) ; Château-Larcher (Vienne, 1971) ; Colmar (1967) ; Dives-sur-Mer (1965) ; Eymoutiers (Haute-Vienne, 1957) ; Salon d'Arts Plastiques de "L'Essor Cévenol" à La Grand'Combe (Gard, 1968 & 1969) ; Lyon (Chapelle du Lycée Ampère, 1970) ; Nancy (Galerie Martin-Magnin, 1968) ; Nîmes (Gard, UFF : Hommage à la Femme, 1967) ; Orléans (Hôtel Cabu, 1968) ; Petit-Quevilly (près de Rouen, 1965) ; Rouen (1960) ; Saint-Claude (Jura, 1969 & 1971) ; Saint-Étienne de Rouvray (Rouen, 1963) ; Sauve (Gard, 1968) ; Sergines (Yonne, 1962, 1965, 1966, 1967 & 1968) ; Souillac (1966) ; Sury-en-Vaux (Sancerrois, 1963 & 1964) ; Vallon-Pont-d'Arc (Ardèche, 1962).

Expositions de groupe à l'étranger

Londres (Galerie Marlborough : 1954, 1955 & 1956) ; Moscou (1957) ; Tokyo (1964)
(à vérifier : Suisse & Belgique ?)

Expositions posthumes en groupe

Bagnols-sur-Cèze (Gard, Centre d'Art rhodanien Saint-Maur, 1999) ; Musée Albert André, 2001-2002) ; La Grand'Combe, Branoux et Cendras (Gard, 2003) ; Bourges (Médiathèque, 2003) ; Vignacourt (Somme, Médiathèque JM Uri, 2003) ; Guéret (Creuse, 2004) ; Bagnols-sur-Cèze (Gard, Centre d'Art rhodanien Saint-Maur, 2004, 2006).

Livres illustrés

Gaston Baissette	« <i>Ces grappes de ma vigne</i> »	1958	
Juliette Darle	« <i>Le Combat Solitaire</i> »	1961	Grassin
Juliette Darle	« <i>J'ai trop aimé la solitude</i> »	1964	Grassin
Claude Paris	« <i>Voyages Insolites</i> »	1966	Orphée
Maurice Genevoix	« <i>La boîte à pêche</i> »	1966	Rombaldi
Ernest Hemingway	« <i>Le soleil se lève aussi</i> »	1972	Rombaldi

Œuvres dans les collections publiques

Musée du Colombier à Alès
Ville de Paris (Fond Municipal d'Art Contemporain à Ivry-sur-Seine)
État (Fond National d'Art Contemporain à Puteaux)
Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle à Calais
Musée Albert André à Bagnols-sur-Cèze
Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon
Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis
Mairie de Gennevilliers (Fond d'Art Contemporain et Patrimoine)
Musée municipal d'Art et d'Histoire de Meudon

Œuvres en institution privée

Centre Culturel et Artistique du Moulin de Vauboyen

Œuvres dans les collections privées

France, Grande-Bretagne, Allemagne, Maroc & Japon (à vérifier : U. S. A., Australie & Suisse ?)

2 – Qui était René Aberlenc ?

René ABERLENC : l'homme

Aberlenc est un mot de l'ancienne langue d'Oc qui signifie *Amelanchier*, un arbuste des garrigues du Midi qui porte des fleurs blanches au printemps.

René ABERLENC est né à Alès, au pied des Cévennes. Son père mourut quand il avait 7 ans. Sa mère, épicière au Faubourg du Soleil à Alès, éleva seule ses trois enfants. Une profonde entente liait René à sa sœur Jeanne et à son frère, le poète André ANTONIN. Sur les conseils de son ami le sculpteur Jean CARTON, il "monta" à Paris en 1945. Sa jeunesse fut difficile et marquée par les privations. La nécessité de gagner sa vie lui laissait peu de temps, le soir, pour peindre. Sans sa compagne Pierrette, qu'il épousa en décembre 1948, non seulement René n'aurait pas pu accomplir son œuvre, mais encore il n'aurait pas pu survivre. Ils formèrent un couple d'une exceptionnelle harmonie. À partir de 1952, définitivement libéré des soucis matériels, il put enfin se consacrer à plein temps à la peinture, mais les difficultés de sa jeunesse avaient ruiné sa santé. Conscient d'avoir perdu 10 ans et pressentant qu'il ne vivrait pas longtemps, il travailla dès lors avec acharnement à son œuvre.

Trempé par les épreuves, autodidacte, René était un travailleur enthousiaste, un être courageux à la fois hypersensible et étranger à toute sensiblerie. Il avait le sens des responsabilités, une intelligence vive, il était cultivé, curieux de tout, habile de ses mains. Il aimait les êtres humains, les animaux, les vieilles pierres, les beaux objets patinés par le temps, ses Cévennes natales et les garrigues calcaires du Gard et de l'Ardèche. Il aimait répandre la beauté autour de lui.

C'était un ami fidèle et dévoué, un amoureux de la vie qui aimait rire et faire la fête avec les copains. L'argent et la gloire, ces idoles modernes, ne l'intéressaient pas. La vanité, dont le goût des honneurs est une forme, lui était étrangère autant que l'égoïsme.

Respectueux d'autrui, serviable, chaleureux, souriant, d'un abord sympathique, il était sincère, d'une grande simplicité, d'une grande droiture morale, d'une naturelle humilité, d'une grande dignité, aussi est-ce sans la moindre affectation qu'il était à l'aise en compagnie des "grands" de ce monde comme en celle des plus humbles. Ses parents étaient de modestes épiciers dans la ville minière d'Alès et il avait connu la condition ouvrière au cours de la dure période de "vache enragée" de sa jeunesse. Par un travail acharné, il s'était élevé haut dans la vie de l'esprit, mais jamais il ne renia ses origines populaires. Il fut

aussi un militant associé aux luttes du mouvement ouvrier, anticolonialiste et pacifiste de son époque. Cet être d'élite ne regarda jamais personne de haut en bas et un certain succès ne le fit jamais tomber dans l'illusion qu'il était "arrivé" : il avait trop d'amour, trop d'exigence et de noblesse intérieure pour cela. Cet aristocrate de l'esprit (tout artiste véritable est un aristocrate) était d'une totale authenticité : jamais il ne composait un personnage.

Il était fin et détestait toute forme de vulgarité. Rien ne lui était plus étranger que la superficialité. S'il fallait définir René ABERLENC par un seul mot, ce serait *profondeur* : il était un des rares êtres dont on peut dire qu'ils ont *atteint la profondeur*.

Son amour de la vie, son rire chaleureux, son enthousiasme, sa droiture, sa santé morale en faisaient un être rayonnant. Un ami, Robert C., qui a bien connu René et Pierrette a dit un jour d'eux : "ce sont des diamants". René ABERLENC était un homme véritable, un grand cœur, une âme de feu !

René ABERLENC : l'artiste

Il entra très jeune en peinture comme on entre en religion, comme on entreprend la quête du Graal : il était venu en ce monde pour être peintre. La peinture fut son bonheur, sa respiration, son Grand Œuvre. Son travail fut marqué par une très grande exigence. S'il voulait faire un art de son époque et ressentait les fécondes potentialités de renouvellement de l'art moderne, il en voyait aussi les impostures et le dangereux nihilisme latent et il ne croyait pas qu'il soit nécessaire de faire table rase de la tradition humaniste héritée des grands aînés.

Au prix d'une recherche qui fut souvent douloureuse et d'efforts soutenus pendant toute sa vie, d'une remise en question permanente de soi-même, il évolua et progressa sans cesse. Il était rarement satisfait de son travail. Par bonheur, sa trajectoire fut jalonnée par quelques œuvres maîtresses.

Il consacrait de longues heures à la méditation silencieuse et à la réflexion sur l'art et sur son travail. Richement doué, il aurait pu facilement produire en série, suivre la mode, s'enrichir et obtenir une rapide et vaine gloire, mais au prix d'une négation de sa vocation et d'une mort artistique qu'il refusa toujours. Il était très pudique et il détestait l'étalage de l'érotisme, lui qui aimait tant le corps humain, sa beauté et son langage secret, lui qui a dessiné et peint tant de nus splendides. Il aimait ce qui est vivant, sain, vigoureux, heureux, profond, solidement construit, coloré, lumineux... Il était étranger à tout misérabilisme et à tout ce qui est morbide. Son regard visionnaire pénétrait la vérité intérieure des êtres et des choses, toujours avec pudeur et respect. Par la forme, son art est révélateur de cette immense Vie intérieure invisible qu'on ne voit qu'avec le cœur.

Son parcours fut brisé par une mort prématurée alors qu'il atteignait la maturité et que son œuvre était encore à faire. C'est une catastrophe pour un tel artiste de mourir à 50 ans. Qu'aurait-il accompli s'il avait vécu jusqu'à aujourd'hui, une trentaine d'années de plus, comme certains amis peintres de sa génération ?

De son vivant, si sa renommée n'atteignit pas le grand public, il était reconnu dans les milieux de la peinture. Un large cercle d'amis, de peintres et de sculpteurs, de collectionneurs, d'amateurs de peinture, de critiques d'art, d'écrivains, d'érudits, d'exposants, de marchands de tableaux (vis-à-vis desquels il resta toujours libre), sut très tôt le reconnaître en France et dans le monde.

René ABERLENC fit partie des peintres que George BESSON a soutenus et leur amitié, leur affectueuse complicité s'approfondit avec le temps.

Après sa mort, son œuvre entra dans une période de "purgatoire" de 30 ans : sans que de nouvelles personnes (ou si peu) ne découvrent son œuvre, la mort a peu à peu clairsemé les rangs de celles qui l'appréciaient.

La qualité de ce qu'il nous a légué le fera un jour sortir de l'oubli et l'histoire de l'art le placera parmi les grands peintres figuratifs français du XXe siècle qui se sont affirmés à Paris après la seconde guerre mondiale.

4 - Entretiens avec René Aberlenc

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 5 novembre 1960, « Le Salon d'Automne a ouvert ses portes. Des artistes nous déclarent »

René Aberlenc : « Un art humain... » :

« Dans une période où l'on cultive systématiquement la confusion, où l'art abstrait devient l'art officiel, il me semble extrêmement important d'exposer dans un salon qui s'efforce de grouper toutes les tendances du figuratif. Tous ceux qui sont attachés aux valeurs que représente l'art à travers le temps et la tradition de notre École Française sentent le besoin de se grouper et de manifester leur attachement, leur foi en un art humain et bien vivant. »

Raymond Charmet dans « Arts » du 19 au 26 avril 1961 : « La figure »

« René Aberlenc, né en 1920 à Alès, est un peintre autodidacte, qui a travaillé avec le groupe de la Ruche. Il a obtenu le prix des Jeunes Peintres en 1956, participe aux Salons d'automne, de la Jeune Peinture, des Peintres Témoins de leur Temps. Sa première exposition particulière, à la Galerie Vendôme, marque l'épanouissement de sa maîtrise dans le traitement de la figure humaine.

Pourquoi la figure ? Il s'explique :

« Au point de vue de l'œuvre, elle pose des quantités de problèmes que j'ai eu à résoudre par des moyens proprement plastiques : couleur, forme, dessin, pour atteindre à un contenu humain. Je pense que c'est le sommet de l'art de donner une image de l'homme, comme les grands peintres du passé. La figure est pour moi un moyen d'envisager dans l'avenir la composition des grandes peintures à multiples figures, ainsi que les maîtres du XIXe siècle, Delacroix et surtout Courbet, dont j'admire la puissance. J'aspire à retrouver le côté intérieur, mystérieux, la psychologie profonde des êtres, en les situant dans leur milieu ».

La figure humaine est reniée généralement par l'avant-garde. Mais la fusion de l'homme dans le cosmos entraîne bien des illusions. Depuis Gruber, un retour assez général vers la figure se manifeste chez les jeunes, avec un souci évident de dessin et de réalisme. La valeur d'Aberlenc est d'y joindre en outre des préoccupations authentiques de coloriste. »

François Garnier dans « Les Nouvelles du XXe » N° 60, du 26 avril 1964 : « René Aberlenc : « Je pense apporter cette petite part de bonheur... »

" Né en 1920. Il arrive à Paris après la Libération. Trouve alors un atelier près de Montparnasse. Dès sa jeunesse, il suit des cours du soir de dessin. Pour subsister au départ, il est peintre en bâtiment et fait de la restauration de tableaux et de monuments publics ; ces métiers lui assurant aussi des temps libres pour peindre. En 1950, il se consacre entièrement à son art et depuis participe régulièrement aux grands Salons parisiens ; ce qui lui permet d'être connu de certains collectionneurs et marchands français et étrangers.

- Pour toi, la « vie d'artiste », qu'est-ce que c'est ?

- Une vraie vie d'artiste est une vie de travail, de discipline dans le travail et non de... rigolade ; mais une vie possible que dans la limite où on a les moyens de la mener. L'artiste a besoin d'un minimum pour assurer sa subsistance quotidienne, pour acheter du matériel, etc... À notre époque, je suis persuadé qu'il y a des dizaines de Mozart assassinés, faute de moyens... quant à la « vache enragée »...

- Certains pensent qu'elle pratique une sélection ? ...

- C'est FAUX... Il y en a qui lâchent parce qu'ils sont à bout, ils ne peuvent plus tenir le coup. Et ceux qui tiennent ont perdu un temps précieux. En ce qui me concerne, j'ai perdu dix ans. Dix ans ça compte dans une vie, car ce n'est qu'au bout, qu'en pleine maturité, que se travaillent les chefs-d'œuvre... Si je vis de mon art ? ... oui, enfin... ça n'est pas la grande vie, loin de là... Non, pas de contrat.

- Pourquoi ?

- Je n'en ai pas encore trouvé d'intéressant, je veux dire par là qui ne me force pas à un travail de production en série. Beaucoup de peintres sont tenus de fournir cinq à six toiles par mois, sinon plus, parfois choisies par le marchand dans l'atelier même ; ce qui dans bien des cas les oblige à demeurer dans une manière, à se conformer à un style précis. C'est de la fabrication, ce n'est plus de l'art. C'est une forme de suicide...

- Selon toi, quelle serait la forme équitable de contrat ?

- Celle permettant d'une part, une liberté absolue de création ; d'autre part, déterminant une exigence à la production, laissant à l'artiste le soin de fixer par lui-même le nombre de tableaux à lancer sur le marché par mois ou par an... car il y a

des moments où l'on travaille intensément, d'autres non. On ne sait jamais bien où l'on va par avance. Parfois on démarre dans de bonnes conditions et l'on n'arrive nulle part ; d'autres fois, en se forçant à travailler, on fait de bonnes choses.

- *Ce processus de création, qu'est-ce qui le déclenche ?*

- *« Le dessin n'est pas la forme, disait Degas, c'est le sentiment qu'on a de la forme »... On a d'abord le sentiment d'une chose donnée... Même si on copie la nature, on la copie à travers soi-même ; la part de soi qu'on y met, c'est assurément ce qui la rend autre, humaine, dans la mesure où on la transpose, où l'on recrée la nature.*

- *Cinquième question... ton atelier... tes voisins ?*

- *Tu sais, dans cet HLM, on ne se rencontre que dans l'ascenseur...*

- *Et avant ?*

- *La question ne se posait pas ; je vivais parmi d'autres artistes. En général, les artistes vivent en vase clos ; ils se regroupent par tendance ; ils fréquentent, en dehors des amateurs, les gens susceptibles de leur apporter une nourriture spirituelle, ceux qui partagent leur même conception de l'esthétique... Les artistes, je parle en général, ne se sentent pas intégrés à la vie sociale : ils ne connaissent pas les assurances sociales... C'est une vie d'aventure. À part pour celui qui « réussit », l'artiste a de grandes chances de crever de faim et de ne recevoir aucun secours...*

- *Et toi ?*

- *Je me sens intégré à la société. Je pense apporter cette petite part de bonheur que l'art amène aux hommes ; c'est-à-dire tout ce qui grandit l'homme, tout ce qui le rend supérieur à l'animal, ce qui le rend plus humain chaque jour... Une attitude ? Plus, un engagement. Pour moi, l'artiste doit prendre sa place dans les rangs de ceux qui luttent pour que ça change, avec les progressistes de tous les milieux et la classe ouvrière en général... Tu vois actuellement, l'art est officiellement dirigé par Malraux dans un sens unique : l'abstrait et toutes les spéculations qu'on sait. Depuis la venue de Malraux, on assiste à la mise à l'index de l'art réaliste... C'est pour cette raison qu'un Maître comme le sculpteur Marcel Gimond attend toujours une rétrospective à Paris, à titre posthume...*

- *Dernière question...*

- *Pour les jeunes, l'aide au niveau des Écoles sera plus importante. Ensuite, ils auront l'assurance d'une vie matérielle leur permettant de créer plus librement. Quant aux relations sociales, la multiplication des salles d'exposition, les conditions et les moyens offerts d'une part et l'éducation des masses d'autre part, tout cela assurera aux artistes un public plus vaste. Ils pourront alors préparer les grands chantiers de l'avenir. On reviendra peu à peu à une grande école culturelle déterminant du même coup notre société. L'art s'épanouira dans toutes ses dimensions."*

F. Garnier dans « Les Nouvelles du XXe » de juillet 1965 « René Aberlenc, lauréat 1965 du Prix de la Critique »

«Autre agréable fin de saison avec l'attribution fort méritée, samedi dernier, à notre ami René Aberlenc, du Prix de la Critique. « Pour une fois, les critiques n'ont pas été trop c... » écrivit un visiteur sur le livre d'or de l'exposition. Je ne commenterai pas... Comme son nom l'indique, ce Prix est attribué chaque année par un jury composé de 10 critiques d'art de renom à un artiste ayant réuni la majorité des voix sur son nom et choisi parmi les 20 sélectionnés du Prix. La sélection du Prix de la Critique 1965 fait l'objet d'une exposition à la Galerie Saint-Placide (41 rue Saint-Placide) du 3 au 10 juillet. (...)

Depuis 1947, ce prix fut attribué à des artistes comme Lorjou, Bernard Buffet, Minaux, Pressmane, Jean Carton, etc... ce qui en illustre l'importance. Aussi sommes-nous très heureux que ce soit un ami des « Nouvelles du XXe » qui en soit cette année le lauréat et cela d'autant plus que, par sa sensibilité et son métier, Aberlenc doit à juste titre être considéré comme un grand peintre contemporain. Ceux d'entre vous qui eurent l'occasion de visiter cette année l'exposition « L'Art et la Paix » se souviennent de sa grande toile intitulée « Maison de banlieue ». Nous aurons à la rentrée assurément l'occasion de regarder des œuvres récentes de ce peintre, ne serait-ce que lors de l'exposition personnelle que lui consacrer la galerie Saint-Placide en septembre, comme il est de coutume de le faire chaque année au lauréat.

Nous avons posé à Aberlenc quelques questions :

- *Que représente pour toi l'attribution du Prix de la Critique ?*

- *C'est un encouragement qui compense la somme des déceptions que l'on rencontre dans le processus de création et dans la vie en général...*

- *Comment te situes-tu dans la peinture contemporaine ?*

- J'appartiens à ce courant de la peinture figurative né après la guerre et qui s'est concrétisé au Salon de la Jeune Peinture entre les années 50 et 60. Je suis resté fidèle à cette tendance, à un certain goût de la vérité et à une certaine forme d'humanisme. Je pense que la vie est une source quotidienne d'inspiration qui n'exclut pas, mais au contraire développe la recherche et l'évolution de l'artiste en dehors de tout académisme."

Juliette Darle dans « L'Humanité-Dimanche » du 18 juillet 1965, « Entretien avec un peintre d'aujourd'hui, René Aberlenc, Prix de la Critique 1965 »

« Un jury, présidé cette année par Maximilien Gauthier, vient de décerner le Prix de la Critique 1965 au peintre René Aberlenc. Depuis 1947, ce Prix révéla au grand public des artistes tels que Lorjou et Buffet, Yvonne Mottet, André Minaux, Pressmane, Jean Carton et Anna Kyndinis, Pierre Lesieur...

Des mentions de peinture furent attribuées cette année à Milshtein et à Menguy, des mentions de dessin à Clayette et au jeune peintre espagnol Ibarrola emprisonné à Burgos depuis trois ans. (On peut voir à la galerie Epona, 8, rue Monsieur-le-Prince, un ensemble de dessins qu'il exécuta pendant sa détention.)

La sélection de la galerie Saint-Placide, particulièrement intéressante cette année, comprenait encore des aquarelles de Jean Montchougnny, des toiles de Peltier, d'Ortega, de Bertin et d'Hélène Girod de l'Ain, l'un des peintres les plus authentiques de sa génération.

Aberlenc n'est pas un inconnu dans ce journal pour lequel il fit, voilà quelques années, plusieurs dessins illustrant des nouvelles de Gaston Baissette. Il s'est fait un plaisir de répondre aux questions qui lui furent posées à l'intention de nos lecteurs. »

Primauté du dessin

- Je suis reconnaissant au jury, dit Aberlenc, d'avoir distingué un travail aussi peu à la mode que le mien. Je suis d'autant plus heureux que je n'ai jamais été, vous le savez d'ailleurs, candidat à aucun prix.

Personne ne présente sa candidature au Prix de la Critique. Les membres du jury retiennent, au cours des manifestations de l'année, une sélection d'artistes parmi lesquels sera élu le lauréat. C'est à l'exposition « Prestige du dessin » chez Anne Colin, à laquelle il participait en compagnie des sculpteurs Jean Carton, René Babin, Corbin, Kretz, Raymond-Martin, qu'Aberlenc fut remarqué par l'écrivain d'art Jean Dalevèze.

- Que représente pour vous le dessin ?

- J'ai toujours dessiné. Quand j'ai présenté celle qui devait devenir ma femme à ma première Institutrice, à l'école maternelle d'Alès, nous avons feuilleté ensemble les cahiers que j'avais à 4 ans. Ils sont remplis de dessins... J'ai toujours continué.

- Comment avez-vous étudié le dessin ?

- A 14 ans, j'ai commencé à travailler neuf à dix heures par jour comme peintre en bâtiment pour des entrepreneurs. Je peignais des appartements, des viaducs, des disques de chemins de fer... Le soir, j'allais à l'école municipale de dessin d'Alès...

Simplement posées contre le mur ou sur un chevalet, les toiles semblent de passage dans l'atelier qui prend jour sur l'ancienne voie de la petite ceinture où les trains circulent rarement et qu'envahissent peu à peu les arbres et la verdure. Le regard s'arrête ici, dans une lumière choisie, sur quelques dessins admirables qui pourraient figurer dans n'importe quel musée, à côté d'Ingres, de Degas, de Dürer... Ce sont des œuvres de Carton, de Kretz et deux nus d'Aberlenc, d'une singulière pureté d'esprit et de trait.

Ce peintre, qui dessine aujourd'hui comme on savait le faire autrefois, précise de lui-même : « Je ne manque jamais, depuis que je suis à Paris, une exposition du cabinet des dessins, au musée du Louvre. »

Peintre en bâtiment

- Quand êtes-vous venu à Paris ?

- J'y suis « monté » à la Libération. J'avais rencontré Jean Carton à Alès. Il me dit de venir à Paris. Ma mère, qui m'avait toujours encouragé, me laissa libre de partir. À Paris où j'arrivai inopinément, je retrouvai Carton en compagnie de Volti au vernissage d'un peintre nommé Civet. Je passai la première nuit rue Perceval, dans l'atelier de Volti, qui me montra les dessins qu'il rapportait de captivité.

Je devais faire de la peinture en bâtiment pendant huit ans. Jusqu'en 1952. J'emménageai bientôt dans un atelier, rue du Moulin de Beurre, avec, pour tous meubles, trois caisses et un sommier prêtés par le concierge. Je n'en sortis que pour venir ici. Je n'ai jamais quitté ce quartier, ce voisinage de la « Ruche » et des abattoirs de Vaugirard.

- *Quand pouviez-vous peindre ?*

- *Je peignais assez peu, mais je dessinais tous les soirs. En arrivant à Paris, j'avais rencontré le jeune sculpteur René Babin. Nous étions devenus tout de suite très copains, nous faisons ensemble des travaux de bâtiment, nous dessinons ensemble, prenant un modèle à nous deux.*

En 1948, je me suis marié et Pierrette, ma femme, s'est mise à poser pour moi tous les soirs. Licenciée de philosophie, elle est devenue professeur d'enseignement technique, ce qui m'a permis de réduire à mi-temps la peinture en bâtiment. Je peignais enfin une demi-journée, des portraits, des natures mortes, des paysages...

Les amis de la « Ruche »... Siqueiros

- *Quand avez-vous exposé pour la première fois ?*

- *En 1947, Carton m'avait fait exposer au Salon des Tuileries. Je n'exposai à nouveau que cinq ans plus tard, au Salon des Indépendants. En 1953, je participai au Salon de la Jeune Peinture.*

- *Ne fréquentez-vous pas alors les jeunes peintres de la « Ruche » ?*

- *Babin et moi, nous avons rencontré Paul Rebeyrolle à l'Union des Arts Plastiques. Nous sommes devenus des habitués de la « Ruche ». J'y ai fait la connaissance des peintres Michel de Gallard, Roger Grand, Thompson, Simone Dat, Bocchi, Claude Autenheimer, Biras, Cuco, Garcia-Fons... Nous y rencontrons très souvent les musiciens Philippe Gérard et Jean Prodromidès, l'acteur Claude Martin, des écrivains, Marcel Zahar, Pierre Gaudibert, Kédros, tous les amis de Rebeyrolle... et parfois d'autres peintres, Mouly, Paul Collomb. Robert Doisneau venait nous voir, les photos qu'il a prises sont connues. Je me souviens du jour où le peintre italien Renato Guttuso est venu à la « Ruche » avec sa femme. Il y avait Lorjou, que je voyais pour la première fois.*

Et Siqueiros ! Un être comme Siqueiros, ça impressionne. On ne l'oublie pas. Siqueiros, qui revenait d'URSS, nous avait donné rendez-vous. Nous avons dîné tous ensemble. Il nous a raconté sa vie mouvementée de colonel de la Libération. Les discussions esthétiques étaient pour lui une chose dépassée. Il concevait la peinture comme un langage pour son peuple. Il était pris par la portée sociale de l'art.

Toujours Courbet, Rembrandt

- *Quels peintres admiriez-vous alors ?*

- *L'ambiance de la « Ruche » a compté pour moi, cette grande fraternité qu'il y avait. Et l'on croyait vraiment à la peinture ! Ma grande admiration d'alors, c'était Utrillo, les œuvres d'avant 1914. Le côté un peu dur de sa peinture nous touchait. C'était ça et pas le misérabilisme que l'on dit, la « Ruche » au début. Il y eut aussi l'influence de Lorjou, surtout à l'époque de l'Homme-Témoin. Marcel Gimond, lui, je l'ai rencontré au Salon de la Jeune Peinture. - Je suis souvent allé le voir à son atelier...*

Ainsi se forma, en vingt ans de confrontations dans les salons et de contacts avec la vie, cet artiste qui s'est véritablement révélé voici quatre ans, alors que son art s'imposait déjà, par cette première exposition à la Galerie Vendôme qui fit événement. Le grand peintre qui s'annonçait déjà n'a cessé de s'affirmer par une ampleur nouvelle du souffle et ce naturel, cette liberté obtenus comme de surcroît à force d'approfondir sa connaissance de la nature, de serrer l'analyse des formes.

- *Et maintenant, quels sont vos maîtres ?*

- *Toujours les mêmes finalement. Rembrandt, Vélasquez, Goya, Courbet, Chardin, Degas et Cézanne... J'aime aussi les Vénitiens, Le Tintoret, ce portrait par lui-même dont personne ne parle... Watteau, les impressionnistes... **Ce dont je suis sûr, c'est que je partirai toujours de la vie, la source inépuisable d'inspiration. Se remettre tous les jours devant le motif, avec une émotion vraie et tirer de cette émotion les formes modernes susceptibles de la communiquer !***

Jean Dalevèze dans « Aux Écoutes » du 22 juillet 1965, « Dans leur atelier. René Aberlenc »

« René Aberlenc, dernier lauréat du prix de la Critique, n'est certes pas un inconnu pour ceux qui, ne s'arrêtant pas aux peintres déjà hissés sur le pavois de la célébrité, suivent les salons, vont à la découverte des expositions. Mais c'est un homme discret, modeste, qui laisse à sa peinture le soin de parler pour lui, et que son travail absorbe davantage que les réunions mondaines. Il va son bonhomme de chemin, s'efforçant d'exprimer le mieux possible ce qu'il doit dire, s'émerveillant d'un corps de femme dans la lumière, d'un paysage, de la nature morte que composent soudain deux poissons posés sur un

plat, difficile envers lui-même, insatisfait.

- Je travaille tous les jours, me dit-il, et s'il arrive qu'une journée se passe sans que j'aie dessiné ou peint, j'ai l'impression d'avoir perdu mon temps. Mais je produis peu, en définitive, parce que je reviens longuement sur mes toiles, peut-être trop, même. Et puis je détruis beaucoup. Vous savez, quand on se compare aux grands, on ne trouve jamais que ce que l'on fait est bon.

La verrière de l'atelier, au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, près des abattoirs de Vaugirard, ouvre sur la voie de l'ancien chemin de fer de ceinture, sur l'herbe du talus et la verdure de quelques arbres, inattendus dans ce quartier.

- Comment êtes-vous devenu peintre ? Le milieu dans lequel vous êtes né, il y a de cela un peu moins de quarante-cinq ans, ne vous y prédisposait guère.

Aberlenc, sagement assis sur un tabouret devant sa table à dessiner, sourit.

- Pas du tout, non. Ma mère tenait un petit commerce d'alimentation, à Alès. Pourtant j'ai toujours eu envie de dessiner, de peindre. J'ai toujours voulu devenir un peintre. Mais ça n'a pas été commode. A quatorze ans, j'ai du gagner ma vie. J'ai été peintre en bâtiment, restaurateur de tableaux... Le soir, ma journée finie, j'allais étudier à l'école de dessin. J'ai toujours beaucoup dessiné, et je continue. A dix-huit ans, j'ai eu la chance de rencontrer le sculpteur Carton, à qui je dois beaucoup. Quand le suis « monté » à Paris, après la guerre, c'était pareil... Vous voyez, je ne suis passé par aucune école. Mais je pense que la meilleure de toutes, c'est encore de fréquenter les musées. J'y vais souvent, et le soir, je feuillette des albums de reproductions... Je devais avoir trente-trois ans lorsque je me suis risqué, pour la première fois, à montrer dans un salon ce que je faisais.

- Si je vous demandais, lui dis-je, de résumer vers quoi tendent vos efforts, que répondriez-vous ?

- Le contrôle de la sensibilité par l'intelligence, la leçon de Cézanne, en somme. Mais, chez moi, la sensibilité l'emporte encore trop souvent. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est de s'enfermer dans une théorie, dans des formules. La peinture est un combat perpétuel, ce qui la rend passionnante, d'ailleurs. Ce qui compte avant tout, à mes yeux, c'est ce qui est vrai, la vie. Je crois que si, partant de la vie, je peux réussir une synthèse entre la sensibilité et l'intelligence, je parviendrai à faire quelque chose qui sera complet.

Souhaitons que le Prix de la Critique qui vient de lui être donné fasse mieux connaître René Aberlenc, cet homme modeste, ce vrai peintre, il le mérite. »

Le samedi 16 octobre 1965, vernissage de l'exposition de l'Union des Arts Plastiques au Petit-Quevilly, près de Rouen. René lit un texte qu'il a préparé :

« Je ne vais pas vous infliger un long discours, d'autant plus que, si l'on peut parler longtemps de la peinture en général, il est toujours difficile de parler de la sienne.

J'appartiens à cette école figurative née après la guerre et qui s'est caractérisée au SALON DE LA JEUNE PEINTURE de 1950 à 1960.

Cette tendance prend sa source d'inspiration dans la nature.

« La nature transposée en peinture », ce qui veut dire que s'il y a un sujet, un dessin, une couleur tirés de la réalité, il n'y a pas copie mais interprétation, transposition.

C'est dans la transposition que réside la personnalité de l'artiste. Dans ce sens, l'interprétation est multiple (car ici il n'y a pas de loi, chaque artiste a sa loi, comme il a ses limites). C'est au créateur d'introduire là son émotion, sa sensibilité, son langage propre.

Le chemin de l'art est difficile. Sollicitée et exaspérée par les créations les plus extravagantes de notre temps, la sensibilité s'émousse et il est de plus en plus difficile de trier le bon grain de l'ivraie. Notre époque est caractérisée en matière d'art par la recherche, parfois décevante mais toujours respectable lorsqu'elle est sincère. L'erreur serait de croire ceci est intéressant parce que figuratif, ceci est intéressant parce qu'abstrait ; dans tous les genres, toutes les tendances, il y a des maniéristes, les académistes, les fabricants c'est-à-dire ceux qui ont trouvé une manière et qui l'exploitent.

La grande vérité on art, c'est de se remettre au travail avec la pureté de l'enfant, en remettant sans cesse en cause ce que l'on a fait la veille.

En ce qui me concerne, j'essaie de faire un art d'aujourd'hui, un art qui ne veut rien abdiquer des différents genres de la peinture de toujours : portrait, composition, nature morte, paysage, sans négliger les découvertes des grands novateurs modernes, notamment en matière de couleurs, tout en restant fidèle à la grande tradition humaniste des grands artistes du passé. »

Il dira aussi : « Le sens même des valeurs authentiques a disparu. Certaines de leurs soi-disant découvertes sont allées si loin qu'on est venu à nous présenter comme œuvres d'art des objets de rebut, des pièces désaffectées, des automobiles écrasées. Il ne s'agit plus d'enrichissement, mais d'appauvrissement ; négation de la pensée, de l'art et de l'homme »

Réponses au questionnaire (1969), édité par "Les Amis de Gustave Courbet" :

"Avant toute chose, je voudrais dire que Courbet est un des plus grands peintres de l'histoire, un grand parmi les grands.

1. À notre époque où les Arts plastiques sont en pleine évolution, où abstraction et figuration ont tendance à s'opposer, pensez-vous que Courbet, le réaliste, a sa part dans cet état de choses ?

1. Dans une époque où le délire pseudo-intellectuel, le bricolage et l'imposture semblent conduire les arts, où la confusion est à son comble, où l'on confond maniérisme et style, peinture et décoration, originalité et mode, Courbet est là pour nous enseigner qu'il n'y a pas de vérité hors de la nature et des hommes.

2. En ce qui vous concerne, quelle influence accordez-vous à son art ?

2. Son influence reste pour moi prépondérante. Courbet enseigne que le réalisme, à l'inverse du naturalisme, est toujours synthèse. Courbet voit grand, prodigieux plasticien il dépasse l'anecdotique, le descriptif, pour nous conduire à travers une matière savoureuse à une réalité vraie où la banalité est toujours exclue.

3. Quel tableau, dans son œuvre, a le plus d'intérêt pour vous ?

3. Dans son œuvre si vaste, « Un enterrement à Ornans » est sans doute la toile qui me séduit le plus, mais j'aime aussi « l'atelier », « Les Demoiselles de la Seine », des portraits, des paysages, d'autres encore, sans oublier certaines truites extraordinaires."

5 – René Aberlenc par Pierrette Aberlenc

Pierrette Aberlenc rédige en 1971-1972 "Éléments pour une biographie" de René Aberlenc (quelques minimes erreurs de dates ou de détails, sinon ce texte est fiable) :

"Il est né à ALÈS. Sa mère, veuve une première fois en 1914 avec deux enfants, Jeanne et André, tenait pour vivre une petite épicerie. Belle, intelligente, moralement admirable, elle a élevé René qui avait neuf ans [sept ans] à la mort de son père. Ce dernier, voyageur de commerce à la forte personnalité, parcourait les Cévennes à cheval pour son travail. Débordant de vie, généreux, il aimait les réunions d'amis et les grands banquets. Par ailleurs il possédait une voix de ténor admirable qui impressionnait son fils. Enfant, René possédait une vitalité exceptionnelle : toujours en mouvement, doué d'une imagination débordante, il invitait ses camarades à des séances de cirque, au cours desquelles il improvisait tout, tour à tour acteur, costumier, machiniste, affichiste... Il fabriquait des engins roulants avec n'importe quoi.

Dès l'école maternelle, son institutrice notait ses possibilités intellectuelles et ses dons pour le dessin. Après avoir passé brillamment son certificat d'études, il a continué sa scolarité dans une Ecole Primaire Supérieure. Mais, peu après (vers 14 ans) il voulut gagner sa vie pour aider sa mère. En suivant des cours de dessin le soir (il avait depuis toujours la passion du dessin et de la peinture) il s'est lancé dans le bâtiment. Il a tout appris dans ce domaine, depuis la peinture des signaux de voies ferrées, des parapets de viaducs dans les Cévennes, jusqu'au faux bois, faux marbre, lettres...

Il pouvait tout faire et le faisait modestement, avec une aisance supérieure, qu'il s'agisse d'un petit bricolage, de la restauration d'un meuble, d'un tableau ou de la création d'une œuvre d'art. Il possédait le don d'embellir la vie quotidienne, de créer une atmosphère chaleureuse.

Pendant la guerre, il a été requis à la Ciotat pour repeindre et réparer des navires allemands. Là, souffrant de la faim ou de la mauvaise nourriture, il sabotait autant que possible avec ses camarades le travail commandé ou ne l'exécutait qu'avec une extrême lenteur. Puis, envoyé dans un camp de jeunesse près du Mont Aigoual [l'épisode des "Chantiers de Jeunesse" est en réalité antérieur au STO à la Ciotat], il a connu des conditions de vie très dures : le froid, la faim, un travail pénible. Toutes les semaines, il parcourait plus de cent kilomètres à bicyclette sans permission, pour passer quelques heures à Alès.

C'est pendant la guerre [en 1938] qu'il a connu le sculpteur Jean CARTON. Ce dernier s'est intéressé à lui, l'a poussé à peindre et l'a incité à "monter" à Paris. Dès la libération, René a suivi ses conseils. Sans argent, il a quitté Alès pour se lancer dans la grande aventure de la peinture.

Arrivé à Paris, il a d'abord vécu dans un petit hôtel du 15^e arrondissement, rue des Volontaires. Il travaillait dans le bâtiment pour gagner sa vie. Ensuite, grâce à CARTON, il s'est installé dans un atelier au 14 de la rue du Moulin de Beurre, où il est resté jusqu'en 1960 [fin 1959]. Au début, il ne possédait rien. Petit à petit, il s'est fabriqué des meubles avec des caisses ; il hérita d'un lit, d'une armoire et il put commencer à peindre. Il passait ses loisirs dans les Musées et les Ateliers d'Artistes amis.

Il s'est marié en décembre 1948.

A partir de 1953, il s'intègre au Groupe de la Ruche qui l'aidera à se poser des problèmes de formes.

Désormais, sa biographie sans histoire se confond avec son œuvre à laquelle il a consacré sa vie sans jamais faire une concession à la mode ou au désir de gagner de l'argent.

Sa générosité débordante, sa claire intelligence, sa grande droiture, sa très vive sensibilité, liée à une grande force de caractère et à un instinct parfois violent, lui donnaient une vision des hommes et du monde nette et juste. Il savait comprendre et aimer la vie et les êtres. Cet humanisme, il voulait l'exprimer dans sa peinture d'une manière moderne, tout en restant dans la tradition des grands peintres de tous les temps. Il a cherché longtemps son chemin, souvent péniblement, à travers le chaos de la peinture moderne.

Il est mort au moment où, enfin sûr de lui, en pleine possession de ses moyens, il allait commencer la grande œuvre dont il rêvait.

Il s'intéressait à tout et particulièrement à l'Histoire et à la Préhistoire qui le passionnait. En lisant beaucoup, il avait acquis dans ces matières de grandes connaissances qu'il savait exprimer avec clarté.

Il s'est aussi enthousiasmé pour l'entomologie quand son fils commença à s'y consacrer.

Il se passionnait également pour ce qui, dans le passé, permettait de comprendre l'évolution des hommes, leurs travaux et leurs amours : dolmens, monuments, vieux meubles massifs, beaux objets, qu'il admirait partout où il les rencontrait. Il ne se promenait que si, au bout d'un trajet ou d'une longue marche, il pouvait contempler un de ces témoignages laissés par les hommes.

Dans la mesure de ses moyens, il aimait s'entourer de beaux objets qu'il restaurait avec goût et amour.

Pour essayer de le comprendre plus complètement peut-être faudrait-il parler de sa conception de l'amitié. Sans l'ombre d'une jalousie, il aimait tous les artistes dont il admirait l'œuvre (et mêmes quelques autres) ; il recherchait leur contact et discutait volontiers avec eux de tout ce qui lui tenait à cœur. Il savait que ces contacts enrichissent l'être humain et lui permettent de s'approfondir et d'approfondir son œuvre dans une compréhension mutuelle plus ou moins totale. Très généreux, il se dépensait sans compter pour les autres."

Voici quelques témoignages émanant de lettres reçues :

"J'aimais son équilibre, son bon sens. Nos opinions, je crois bien, coïncidaient sur tout. Nous nous rassurions mutuellement à le constater et sur la peinture comme nous nous comprenions." (P. Garcia Fons)

"Votre mari était de ceux que j'aime tant pour l'homme que pour l'œuvre". (H. Guastalla)

"Il n'est pas possible que nous ne revoyions plus notre ami René, son sourire chaleureux et que sa peinture ne puisse continuer son épanouissement." (P. Collomb)

"Vous redire l'amitié, l'admiration que nous lui portions en tant qu'artiste véritable, je ne ferai ici que répéter bien maladroitement ce que d'autres ont dû vous dire. Sa droiture, sa générosité, son courage d'artiste attireraient violemment une grande sympathie qui se transformait rapidement en amitié." (C. Auffret)

"Il n'y avait pas plus aimable et serviable qu'Aberlenc qui haussait la camaraderie au rang de l'amitié et ce que je regrette le plus c'est de ne pas avoir eu le temps (ou trouvé le temps) de le connaître plus." (M. Rodde)

"Votre mari était pour nous un ami très cher et j'avais une très grande estime pour la qualité de son art d'une vérité humaine si justement et si finement traduite." (Savary)

"Presque tous les camarades m'ont écrit désolés et révoltés contre l'injustice du sort. On peut dire sans se tromper que René était aimé de tous et sera regretté comme il le méritait. C'était le meilleur des copains et le plus dévoué. C'était aussi un grand peintre qui n'aura pas eu le temps de donner tout ce qui était en lui," (Jacqueline George Besson)

"René a été beaucoup pour moi, Son influence sur moi a été très importante. Il m'a permis de voir les choses sous un jour nouveau. Et puis il était d'une bonté, d'une honnêteté si rares. Malheureusement je l'ai perdu beaucoup trop tôt. Et maintenant c'est le monde qui le perd beaucoup trop tôt aussi. J'ai toujours su qu'il deviendrait un grand peintre. Je n'ai été que son confident de jeunesse, mais n'est-ce pas dans la jeunesse qu'on prend de grandes dispositions ? Je sais qu'il a déjà produit des œuvres admirables, mais qui sait combien d'œuvres plus admirables encore sont irrémédiablement perdues pour l'humanité ? (André Thome, un camarade d'adolescence, perdu de vue).

"J'avais pour votre mari, son oeuvre, son caractère, infiniment d'estime, d'admiration et d'amitié." (Madame

Fourcade, une cliente)

“Nous n’arrivons pas à croire cette abominable nouvelle que nous ne verrons plus le sourire de René, que nous n’entendrons plus sa voix chantante qui trouvait d’instinct le mot qui vous fait chaud au coeur.” (J. Petit)

“Pour la famille l’évènement est grave et pour tout l’art en général. Cette perte cruelle sera ressentie profondément et il se dégage que notre bon Aberlenc était très important pour l’équilibre de tous... C’était un des plus beaux, des plus vrais peintres du pays, de son temps. Il reste un exemple.” (Luc François)

“J’aimais Aberlenc, j’estimais l’homme qu’il était droit et ferme dans ses solutions, courageux et quel talent ” (M. Zahar)

“J’appréciais en lui l’homme et l’artiste. Il était aussi franc, aussi honnête, aussi élevé de caractère qu’était sa peinture. Je savais qu’il était en voie, avec quelques années de plus, d’être un grand peintre” (Brami, de la Galerie Vendôme)

Pierrette Aberlenc a aussi écrit ceci (texte resté à l’état de brouillon en recto verso) :

“René est allé, grâce à sa construction rigoureuse, à sa simplification de plus en plus grande (seul l’essentiel restait) et à sa prodigieuse richesse de tons subtils et variés, posés en touches de plus en plus sûres et sensibles, d’une peinture qui devait beaucoup par sa forme sinon par son contenu à ses prédécesseurs, à une peinture résolument moderne, personnelle, qui exprimait sa vision amoureuse épanouie, heureuse et pourtant souvent mélancolique des choses.

La constante méditation sur la peinture, son inquiétude incessante, sa non-satisfaction l’ont amené à arracher de lui-même cette œuvre profondément humaine et française par son équilibre, sa clarté, son amour de la vie.

Il était en train de réussir cette chose presque impossible dans la peinture : concilier la couleur (et quelle couleur) et la forme, la plupart des peintres sacrifiant l’une à l’autre - et ceci explique que la couleur soit sa dernière et merveilleuse conquête.

Il est passé d’une matière “éparpillée” (je comprends que Charmet l’ait qualifiée au moment d’une de ses expositions à la Galerie Vendôme d’un peu rugueuse ¹) à la belle et sûre matière signifiante de ses dernières toiles (par exemple, “Nu assis au miroir sur fond vert”, “Soir d’hiver”, paysages parisiens).

Quant à sa couleur, même quand elle a explosé (Galerie Vendôme), elle avait un côté assourdi. Dans ses dernières toiles (par exemple paysages parisiens, certaines natures mortes [nature morte à la palette] et même “Soir d’hiver”, sa couleur est lumineuse, propre, sereine. S’il utilise les gris, ils ne sont plus mornes, mais puissamment colorés et discrètement variés. La lumière est partout sous-jacente, même dans les toiles “sombres”, par exemple “Soir d’hiver”.

Il était vraiment en train de devenir un maître assuré de la lumière et de la couleur, non gratuitement, mais exprimant sa vision du monde, son immense amour des êtres et des choses.”

6 – Écrits consacrés à René Aberlenc

Salon de la Jeune Peinture 1955

Marcel Zahar écrit en 1955 « La nouvelle vague » :

« L’année 1955 marquera un moment important de l’histoire de l’art. Ce propos, je ne l’avance pas comme une prédiction gratuite ; il repose sur les raisons solides d’une action qui vient d’être révélée au Musée d’Art Moderne de la Ville de Paris, sous l’espèce du Sixième Salon de la Jeune Peinture. Il y a longtemps que je n’avais vu un ensemble aussi éloquent par la qualité et la signification. Quant à la valeur de conséquence qu’un tel spectacle comporte, il nous faut pour l’établissement des comparaisons, remonter à des manifestations de jeunesse révoltée : les Fauves au Salon d’Automne, l’exposition de Monet, Degas, Renoir et leurs amis en 1874 chez Nadar, le Salon des Refusés de 1863.

Trois cents peintres ont exposé près de cinq cents toiles et des dessins. Les auteurs, selon les statuts de leur Société, n’ont pas plus de trente cinq ans. L’âge de la plupart tourne autour de vingt six ans. Ce sont des jeunes ; ils ont dressé en un grand Salon le manifeste de leurs aspirations. Voici ce que leur peinture exprime : le rejet de l’art pour l’art ; le refus des commandements pseudo-intellectuels ; le déni de la confusion du tableau et de l’abstraction décorative ; l’ennui des expériences burlesques dont les produits encombrant une impasse ; le désir de sortir des ornières creusées par l’exercice de fausses maximes, depuis cinquante ans trop exploitées.

¹ Note de HPA : la "matière" de René à l’époque ces deux expositions était riche et belle, "rugueuse" a une connotation dépréciative injuste.

Il me parut que la jeunesse clamait par le truchement de ses œuvres rassemblées en foule : « Nous en avons assez. Assez de systèmes, de fallacieuses philosophies, de précieuses réputations. Où sont nos maîtres, nos guides ? Nous avons les yeux trop bien ouverts pour qu'on nous abuse. Stupéfiés par l'étendue du malentendu régnant, nous ne voulons pas nous y perdre. Seuls nous nous élèverons, recommençant l'apprentissage de l'art afin de ne pas demeurer seuls. Nous recontracterons le pacte superbe avec la nature ; ainsi ne serons-nous plus tant isolés, et bientôt le public, apprenant la nouvelle de cette association renouée, ne se détournera plus de l'art contemporain. Ce sera notre ouvrage ».

Dans le Salon qui exalte les bienfaits de la Réalité, transparait la dure volonté de nombreuses équipes prêtes à la reconquête du vrai et du beau par un travail persévérant, dans un obscur départ. Une génération arrive soudain, différente, lucide, choquée par les cocasseries esthétiques à la mode du temps. Elle a pris conscience qu'un intervalle de vie les sépare des meilleurs aînés immédiats qui furent eux-mêmes bien abandonnés, les exégètes ayant été occupés à couvrir de louanges les tenants du post-cubisme, de l'abstraction, de la déformation abusive, etc... que le moindre souffle de raison emportait dans l'oubli ; le recrutement de ces éphémères fut constamment pléthorique, qui ne supposait aucune sérieuse préparation.

Une rupture avec la peinture de tableau ne saurait être définitive ; on ne peut retrancher de la société un genre qui lui est un besoin. Nous attendions la venue des hommes qui devaient, unanimes, restituer à ce genre capital sa physionomie, son prestige, sa généralisation ; et voilà que le Salon de la Jeune Peinture vient exaucer le vœu des amis de l'art. En faisant confiance aux nouveaux pionniers, nous rendons hommage à l'esprit de leur entreprise.

Leur premier ouvrage annonce la rudesse des travaux préliminaires de chantier, et ils auront d'abord à démolir des ruines sophistiquées et des préjugés baroques, afin de construire le fondement d'une saine mentalité. Ce n'est que sur de fortes assises spirituelles que peuvent librement s'édifier et s'épanouir les expressions de la personnalité en œuvres de grandes portées. Les exercices de la fantaisie, eux-mêmes, ne réussissent qu'assurés par la connaissance ; autrement ils s'avèrent ridicules.

Le bon sens est un mot que l'on a exilé, comme d'une source insupportable de vulgaire banalité. Or ce qu'il représente mérite d'être fixé à la base de toutes actions jusqu'à celles qui s'étendent aux extrémités de l'aventure. On a loisir de le laisser dans une place invisible ou de l'orner ; il serait mal venu de l'éteindre, car il mérite, aux instants périlleux, qu'on s'y réfère comme à une utile clarté. Le bon sens et ce que Platon nommait la droite raison ne sont pas nécessairement ennemis des initiatives hardies et du merveilleux. Ils apportent en toute cause, à la demande de ceux qui les appellent, l'appoint de la critique (indispensable gouvernail de sa propre action) qui serait vaine sans leurs secours.

Au bon sens on voulut opposer la notion du génie, et on en multiplia la distribution. L'art reçut, au cours du demi-siècle, une livraison fabuleuse de génies. Tout devenait génial devant l'indice de n'importe quelle excentricité. Que de noms biffés sur la liste innombrable des génies d'un petit instant. Examinez une œuvre authentiquement géniale, vous y trouverez toujours les traits de la droite raison.

Il paraît réconfortant que dans les groupes de la jeune peinture, l'obsession du génie ne soit pas adoptée. En revanche, j'ai entendu très souvent prononcer d'un air grave le mot honnêteté. Il traduit ce désir profond de création de l'ouvrage complet, par le développement et l'application des facultés spirituelles et des moyens d'exécution. Il implique donc à la fois l'affection de la nature dans sa réalité et le respect du métier de peintre. Nous entendons par réalité la synthèse du matériel et du spirituel.

Les jeunes auteurs envisagent la nature autrement que leurs aînés. Ils la font participer aux conditions morales et matérielles de leurs êtres et à celles de l'environnement mondial. Ils s'occupent de ce qui est absolument dans le champ de leur vue, à savoir aux choses qui se laissent le mieux imprégner par la solution de leur concept, celles dont l'aspect est le plus conforme à l'idée de leur vie présente. Dès lors le motif requis, qu'il soit un paysage, un nu, un escabeau, apparaît comme un élément chargé de signification, comme une personnalité qui a l'effet d'une attestation. Ainsi se déroulent les formes d'une symbolique de la réalité.

Les œuvres des nouvelles équipes ne sont pas, pour la plupart, tentées d'allégresse. Ce sont des peintures volontiers sombres, étouffées, graves d'esprit et de coloration. Parfois la couleur, la révolte s'en dégagent. Elles se témoignent en refusant le facile appui des moyens de choc de l'expressionnisme. S'il y a cruauté, elle vient de l'intérieur de formes naturelles. Le tableau se veut plus fort en étant plus humain.

Les caractères de rudesse, de tristesse, peuvent en partie s'expliquer par les dispositions de la jeunesse. Cet âge contient l'une près de l'autre les sources tumultueuses de la joie et de l'affliction et sa vivacité selon les impressions reçues fait déborder sans mélange douleur ou joie. Ajoutez à ces forces l'inquiétude de l'apprentissage de la vie, qui est le mal de tout « enfant du siècle ». Or il faut bien dire que peu de chose est fait de ce temps pour la délectation. Les dehors du monde sont illustrés de nuages et l'incertitude des faits de la planète ne peut qu'endolorir une inquiétude à fleur d'âme juvénile. À ces considérations générales viennent s'attacher les raisons propres à l'état de l'artiste. Terribles sont les débuts du jeune auteur. La société toujours lui demande légitimement de faire valoir ses mérites avant de le soutenir. Pour celui qui est dépourvu de biens, la première et décisive étape s'écoulera dans le désarroi matériel. Afin de croître plus vite en son art, il faut l'appui de ces tuteurs que sont les maîtres estimés dont on se désire l'émule, un climat esthétique favorable, l'encouragement des partisans et d'une critique compréhensive et chaleureuse. Aucun de ces avantages n'a été franchement accordé à des équipes neuves qui vont monter contre le courant de l'académisme « abstrait » en vogue, pour rétablir l'ordre de la peinture de tableau. Comment voulez-vous alors que leurs toiles éclatent de joie ?

Cependant la jeunesse fait valoir dans son passage la foi dans un idéal et le goût du combat. La lutte de ces peintres tient dans le travail acharné en vue de la connaissance du métier et de son application dans la peinture de sujet. Ils tirent un orgueil de leur isolement et ne doutent pas du rayonnement de leur exemple. Et qu'importe la noire humeur qui les habite

présentement et qu'ils projettent sur leurs palettes. Ce n'est pas le choix d'une gamme de couleurs qui décide du talent. Attendons les jours fastes qui élèveront les tons des harmonies chromatiques.²

Il est dans ce Salon un sujet répété qui reflète une préoccupation collective. Il s'agit du thème des chantiers. De Gallard dresse avec une élégante puissance la carcasse d'un navire naissant. Biras, Eitel, Cuelco, Hubert vantent le travail de la construction. Puis rattachés indirectement à cette notion, interviennent les motifs des quartiers sordides que les peintres décrivent avec une sombre poésie de pamphlétaires, comme des lieux maudits justifiables de la destruction qui annonce l'avènement heureux de l'architecture. Parmi les peintres des paysages infortunés, notons Aberlenc, Grenier, Léa Lubin, Massalive. Ils suivent une toile immense de Simone Dat, exposée l'an dernier, qui déployait épiquement la lèpre des terrains vagues d'un faubourg.

Les témoignages de la peine des objets moribonds tels que chaises crevées, grabats, godillots éculés, etc. Sont donnés par Dujarric de la Rivière, Liliane Le Faure, entre autres. L'exactitude de la construction du tableau a été le mieux traduite par un très beau paysage de James Taylor (qui obtint un premier prix), tracé avec une rigueur d'architecte.

L'ampleur, la vigueur d'inspiration et d'exécution sont les qualités de Rebeyrolle. Ce jeune auteur qui a déjà atteint la notoriété, fondait sa verve sur un gigantisme de l'objet. Il tient fermement les moyens de son art, maintenant les module et voici que la cruauté de sujets à grande échelle se tempère par la douceur des tons. J'ai vu dans son atelier une toile de pantagruellesque dimensions qui expose une tuerie pastorale de blondes brebis ; cet énorme tableau est peint par un maître.

Au VIème Salon on remarque encore la propension de mettre en scène plusieurs personnages jusqu'à l'idée de foule. Thompson accomplit la double composition des figurants en groupes et des groupes en multitude. Il use pour ses expériences d'accents de finesse et de teintes d'automne. Cette sorte de peuplement était depuis longtemps abandonnée ; les peintres modernes les mieux intentionnés avaient du mal à articuler d'une manière plausible, sans qu'ils parussent l'un à l'autre étrangers, deux modèles sur la même toile. Simone Dat a aiguisé son esprit d'observation en faisant revivre un coin de marché, dans un village. Ici le rassemblement perd son anonymat et se trouve, par l'étude des caractères de chaque participant, composé d'une association d'êtres indépendants et typiques. L'analyse tourne autour de l'état drolatique de la vérité. Un dessin aigu majore une façon de voir qui est celle du drame sarcastique. Ce petit monde de maquignons finauds, benoîts et féroces, accuse une parenté avec la figuration de Jérôme Bosch.

Je n'ai mentionné que quelques artistes représentatifs du jeune mouvement. C'est aller trop vite en besogne, j'en ai conscience. Tant de toiles, de tendances variées, certes inégales de qualité mais pleines de bons ferments, incitent à des visites d'ateliers. Il y avait, sur les longues cimaises du Salon, encore maintes promesses encore informulées qui s'épanouiront peut-être en quelque demain. Notons que les compositions abstraites sont quasi-absentes, à peine une dizaine de médiocres échantillons.

Cet ensemble de propos conduit à une conclusion : le VIème Salon nous propose le plus fameux chantier de la jeune peinture, tel qu'on n'en vit point depuis longtemps. Il marque le départ d'une inéluctable entreprise dont un terme essentiel est la continuité de la Réalité. Les jeunes peintres s'alignent pour un vigoureux élan, en foule. La compétition des valeurs, pour eux, va commencer. Ils s'entendent à rétablir le règne d'un grand métier. Plus tard, tout naturellement, se tracera la hiérarchie des qualités ; et les chefs-d'œuvre viendront, ainsi que les génies pourvus d'authenticité. Je donne rendez-vous aux amis de l'art dans cinq ans, afin d'apprécier les résultats heureux de la jeune peinture. Quoiqu'il en soit, elle revendique dès aujourd'hui la nécessité d'une réforme de l'esthétique. Je ne pense pas que les préjugés de l'académisme abstrait puissent résister à la vague puissante de la jeune génération ».

Prix de la jeune Peinture 1956

René Domergue dans "L'Information" du 13 janvier 1956 :

"Aberlenc, dont une grande composition – Le Marché- tenait bien d'aplomb, entouré de deux remarquables natures mortes, « La Truite », surtout, a reçu le Prix de la Jeune Peinture décerné par l'ensemble des exposants ; récompense méritée."

Henri Héraut dans le « Journal de l'Amateur d'Art » :

"Les envois d'Aberlenc sont excellents. Du moins ses deux natures mortes, le coin d'atelier composé de façon rigoureuse, peint solidement, et surtout la truite, d'une intensité tragique."

John Berger dans « New Statesman » (London) du 21 janvier 1956 :

"Here are the unafraid pictures of the future : René Aberlenc's picture of a Parisian place with a few trees in it, the walls of the delapidated houses weary of proclamations and posters, but, because the space has been so positively established, the stage set for anything, for children playing tick, for Henry Miller's dogs under the trees, for lovers, for those who will one day restore Paris ; and the same artist's two canvases of chickens in a yard, combining the lessons of Cubist looking-down perspective, Courbet's tangibility and Degas 's eye for the awkward angles of action"

² Cette phrase était pour René (et pour bien d'autres) vraiment prophétique, il allait entrer dans sa « Période colorée ».

Indépendants 1956

Guy Dornand dans « Libération » du 25 avril 1956, « Salon des Indépendants » :

« (...) force émue et émouvante des natures mortes d'Aberlenc (...) »

Salon de la jeune Peinture 1957

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 21 janvier 1957, « Au Salon de la Jeune Peinture, les maîtres de demain » :

« (...) René Aberlenc (Prix de la Jeune Peinture 1956) s'impose définitivement avec « La Rue » et le « Brochet » (...).

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 24 janvier 1957, « Lauréats 1956 – D'Aberlenc à Tisserand » :

« (...) René Aberlenc, à qui fut attribué le Prix des Jeunes Peintres 1956, présente, à la Galerie Art Vivant, une nature morte très originale qu'inspirèrent les instruments de travail du peintre, chevalet, table, palette... On peut voir de lui, au Salon de la Jeune Peinture, l'excellente toile intitulée « Le Brochet » et « la Rue » où il aborde avec bonheur les problèmes les plus complexes d'ordre à la fois technique et social (...) »

Guy Dornand dans « Libération » du 10 janvier 1957, « Le VIIIe Salon de la Jeune Peinture » :

« (...) Au premier étage du même Palais hier aussi s'est ouvert le 8^e Salon de la Jeune Peinture au destin duquel préside cette année un comité animé par Jansem, qu'assistent Garcia-Fons, Vignoles, Thiollier, Aberlenc, Commère, Dat, Eitelwein, Folk, Rebeyrolle, Singer – autant de jeunes dont je suis fier d'avoir encouragé le talent.

Convité à l'honneur de préfacer leur catalogue aux côtés de six éminentes personnalités, ce me fut une joie de les louer, eux et leurs camarades des années précédentes, d'avoir rassemblé l'élite de la jeune peinture française qui, révélée depuis dix ans au plus, a fait retour à un réalisme figuratif, non sans le marquer du sceau de notre époque.

Mais dès aujourd'hui me paraissait équitable et indispensable même de déclarer l'excellente tenue de ce huitième Salon, fertile en œuvres de solide et chatoyante qualité.

Ce dont il faut les louer davantage, c'est de ne pas se laisser aveugler par l'éclat des fausses idoles, ni désaxer par d'aucunes logomachies.

Conscients de leurs devoirs envers le passé et l'avenir, on peut ici rencontrer les vrais jeunes qui ont su échapper au culte exclusif de l'insolite, du bizarre, de l'abstraction vaine, alibis et masques si propices de l'ignorance. C'est la floraison de tous ces talents qui constitue la gerbe vivace de la véritable École de Paris d'aujourd'hui (...) »

René Domergue dans « L'Information » du 19 janvier 1957, « Les Arts – Le bien vivant Salon de la jeune Peinture » :

« Voici une Nature morte au poisson, savoureuse en diable, signée Aberlenc, (...) »

René Barotte dans « Plaisir de France » de mars 1957, « Salon de la jeune Peinture » :

« Devant les envois de James Taylor, Cottavoz, Commère, Brasillier, Guiramand, Éliane Thiollier, Aberlenc, nous sentons nettement que tous ces jeunes cherchent à sortir d'une impasse. Ils ont compris que certaines audaces gratuites ne sont qu'académisme. Ils se méfient enfin de l'intellectualité pure. Ils retournent à la source d'inspiration inépuisable que représente le spectacle du monde visible. Leur art débordant de sève nous console d'une si longue attente. »

Galerie Vidal 1957

George Besson dans « Les Lettres Françaises » du 31 janvier 1957, « Les galeries – Jeunes peintres (premier groupe) » :

« Voici une sympathique réduction du Salon de la Jeune Peinture : dix exposants judicieusement choisis par le maître encadreur Vidal qui rêve d'autres lauriers. Les noms ? Aberlenc, Cueco, Dujarric, Folk, Garcia-Fons, Jansem, Taylor, Tejero, Vignoles, Biras, tous lauréats, hier ou aujourd'hui, de ce Salon des moins de quarante ans qui rend en ce moment sensible à la bonne peinture les collectionneurs les plus coriaces. La qualité des œuvres est la caractéristique de ce premier groupe Vidal. Un certain air de famille aussi. Rien n'est indifférent en ce Salon miniature. »

Henri Héraut dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 10 février 1957, « Jeunes Peintres » :

« Très bon petit groupe d'artistes au talent éprouvé, présentant de plus des affinités certaines. Citons le bouquet d'Aberlenc qui peint avec toujours plus d'autorité, tout en demeurant très sensible, (...) »

Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau 1957

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 15 avril 1957, « Au salon du dessin : d'Aberlenc à René Babin » :

« (...) Dans les dessins de René Aberlenc, des études de jeune femme, on retrouve cette vigueur presque austère, ce pouvoir d'émotion retenue qui caractérisent ses meilleures toiles. Même refus de l'effet, même probité du métier, même rigueur de l'observation dans le grand panneau d'études d'Elisabeth Dujarric de la Rivière. (...) »

Salon de la jeune Peinture 1958

Henri Héraut dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 janvier 1958, « IXe Salon de la jeune peinture » :

« (...) Le « Poisson » d'Aberlenc est aussi une toile sérieuse comme nous les aimons, bien étudiée, sans frottis "à la mode" et quel accent magnifique dans l'expression de l'animal, prêt encore dirait-on à mordre ! (...) »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 27 janvier 1958, « La jeune Peinture au Musée d'Art moderne » :

« (...) De René Aberlenc à Zuka, pour s'en tenir à l'ordre alphabétique, nombreux sont d'ailleurs les peintres que ne séduit ni le procédé, ni la manière qui correspond au tempérament d'un autre. Aberlenc, par exemple, ne se lasse pas d'approfondir cette beauté, à la fois émouvante et austère, dont il imprègne un coin d'atelier, un poisson sur une table, que semblent éclabousser encore les éclats de la lumière dans l'eau rapide. (...) »

Salon des Indépendants 1958

Pierre Imbourg & Hubert Decaux dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 avril 1958, « Salon des Indépendants » :

« (...) des natures mortes d'Aberlenc presque non figuratives mais d'une forte écriture (...) »

René Barotte dans « Paris-Presse-l'Intransigeant » du 2 mai 1958, « Aux Indépendants : beaucoup "d'appelés" peu d'élus ! » :

« (...) sur 3832 envois répartis en 78 salles, un peu plus de 100 toiles peuvent sincèrement être retenues (...) Parmi les compositions intéressantes (...) dans les plus jeunes, (...) Aberlenc (...) »

Salon de Montreuil 1958

17 au 29 Mai 1958, VIIe Salon de Montreuil. Préface de George Besson : « Quelques aspects de la jeune Peinture » :

« Voici quelques peintres encore jeunes, les uns débutants, d'autres célèbres, certains peu connus hors des circuits de Paris où se fondent les réputations, pour des raisons plus ou moins valables. Mais les organisateurs de cette Exposition n'ont pas la prétention d'affirmer que c'est l'un de ces artistes qui sera après-demain la figure représentative de sa génération, ni de présenter les invités de Montreuil comme les représentants exclusifs de la création picturale actuelle.

Cette équipe improvisée ne constitue pas une école. Ses membres ne sont pas des membres d'une confrérie en « isme ». Ils ne sont pas les auteurs de ces manifestations qui sont souvent l'alibi de l'impuissance. Ils se contentent, sans obéir à des mots d'ordre, d'être les témoins des aspirations de leur temps, de révéler les aspects divers et parfois contradictoires de la société.

« Le réel est ce qui est intelligible » a dit Jean Jaurès dans sa thèse DE LA RÉALITÉ DU MONDE SENSIBLE, mais chaque artiste est intelligible selon son tempérament. Vous avez les peintres qui s'astreignent à être des desservants de la nature avec la foi du curé du village, ceux qui se contentent de la révéler par allusions claironnantes ou chuchotées, ceux enfin qui n'ont avec la réalité que des rapports de simple cordialité dans la crainte de ressembler à ces naturalistes (dénoncés par Georges Braque) « qui empaillent la nature croyant la rendre immortelle ».

Qu'il y ait devant le réel, de la part de ces artistes, dévotion ou stricte courtoisie, leur habitude est aujourd'hui de courage et de défi. Rien, en ces temps de grève de la raison dans le domaine de l'art, n'est plus louable que de réprouver la facilité en allant à contre-courant de l'originalité fabriquée. La nouveauté à tout prix n'est que monnaie de singe. C'est l'honneur des peintres réunis à Montreuil de persévérer dans la plus décevante des carrières en revenant avec humilité à une conception de la peinture qui, dans le prolongement de Courbet, de Cézanne, de Bonnard, de Marquet... n'empêche pas quelques hommes de poids de faire figure de novateurs sans chercher à l'être et sans le crier sur les toits. »

Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau 1958

J. J. Lévêque dans « L'Information » du 21 juin 1958, « Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau » :

« Il convient de noter les envois de : René Aberlenc, dont le sujet est mis en place par un jeu de traits nerveux »

Henri Héraut dans « Le journal de l'Amateur d'Art » du 25 juin 1958, « Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau » :

« (...) la femme allaitant d'une humanité vraie d'Aberlenc (...) »

Salon d'Automne 1958

Juliette Darle dans « l'Humanité-Dimanche » du 24 novembre 1958, « Salon d'Automne – De Minaux à René Aberlenc » :

« (...) "La Sieste" de René Aberlenc me semble l'une de ces toiles décisives qui marquent une étape dans la progression d'un peintre. Elle se caractérise par l'unité qu'a su créer le peintre entre la lumière et l'attitude, le naturel de ces deux femmes en plein air (...) »

Salon de la jeune Peinture 1959

René Barotte dans « Paris-Presse-l'Intransigeant » du 15 janvier 1959, « Les jeunes Peintres retrouvent la joie du réel » :
"(...) Les œuvres maîtresses sont signées : (...) Aberlenc, Bardone, Genis, Cueco, dont les recherches empreintes de saines réalités séduisent le visiteur (...)"

Ivry 1959

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 27 juin 1959, « Exposition d'Art Contemporain à Ivry » :
« (...) La "Mère et l'enfant" d'Aberlenc, qui marque pour le peintre une étape nouvelle, est à juste titre, parmi les toiles les plus remarquées. (...) »

Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau 1959

Henri Héraud dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 juin 1959, « Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau » :
« (...) la femme repassant d'Aberlenc est très justement observée et d'une rigueur de dessin remarquable, sa figure d'homme est altièrement évoquée. (...) »

Salon d'Automne 1959

Maximilien Gauthier dans « Les Nouvelles Littéraires » du 5 novembre 1959, « Salon d'Automne 1959 » :
« (...) C'est Marcel Gimond qui m'a signalé, salle XVI, la présence d'un nouveau venu, Aberlenc, dont la grande étude de nu, dans l'atmosphère réelle de l'atelier, promet beaucoup. (...) »

Salon de la jeune Peinture 1960

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 18 janvier 1960, « Le XIe Salon de la jeune Peinture : celui de l'art vivant » :
« (...) l'art difficile d'organiser un groupe ont inspiré des œuvres remarquables à René Aberlenc, (...), la "Corrida" (s'impose) par la somptuosité des couleurs... (...) Le paysage de René Aberlenc est d'une grande beauté. La sensibilité du peintre, la vigueur de sa composition s'y expriment admirablement, d'une manière plus libre que dans la "Corrida" (...) ».

Henri Héraud dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 janvier 1960, « XIe Salon de la jeune Peinture » :
« (...) Aberlenc : grand morceau de bravoure espagnole, cependant sérieusement mené (...) »

Henry Asselin dans « Le Courrier d'Afrique – Léopoldville » du 20 mars 1960, « Dans le monde des hésitations et des promesses, coup d'œil sur la jeune peinture française » (également traduit en Portugais dans « Primeiro de Janeiro – Porto » du premier juin 1960) :

« (...) La "Corrida" de René Aberlenc, saisie dans le moment pathétique où le picador reçoit la charge du taureau, est une œuvre maîtresse par la sûreté de la mise en page, des reliefs et de la perspective et par la richesse de la couleur. (...) »

Les Peintres témoins de leur Temps 1960

Pierre Imbourg dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 10 mars 1960, « Au Musée Galliera - Les Peintres témoins de leur Temps » :

« (...) Aberlenc, avec son "Bal au village" est sans doute un de ceux qui nous donnent une des plus spirituelles – et aussi des plus vivantes, représentations de la jeunesse. (...) »

Juliette Darle dans l'Humanité » du 14 mars 1960, « Des peintres et des sculpteurs témoignent sur "La jeunesse" :
« (...) "Le Bal au village" de René Aberlenc est sans doute l'une des meilleures toiles de ce salon »

« L'Information Artistique » N° 63 :

« Le Bal au Village d'Aberlenc est sain, bien peint, la mise en page est audacieuse et les portraits campés avec autorité (...) »

Jean Rollin dans « France Nouvelle » du 13 avril 1960, « Salon des Peintres témoins de leur Temps » :

« des compositions qui visent à suggérer une atmosphère dynamique et joyeuse : le bal au village d'Aberlenc ; (...) »

Robert Vrinat dans « Le monde de l'Architecture et des Beaux-arts – Luxembourg » N° 4, 1960, « Éditorial » :

« (...) il est évidemment d'autres artistes qui prouvent leur classe (...) et des plus jeunes, de Gallard, Aberlenc (...) »

Indépendants 1960

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 5 mai 1960, « Au Salon de Indépendants - Ombres et Lumières » :

« (...) Il en est une vingtaine peut-être et ce n'est pas si peu, qui s'imposent à la mémoire.. de ce nu de René Aberlenc, par exemple, d'une singulière noblesse de formes, (...) »

Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau 1960

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 30 juin 1960, « XIIe Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau » :

« (...) il est réconfortant de pouvoir s'attarder devant les très beaux dessins de René Aberlenc, (...) »

Henri Héraut dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 juin 1960, « Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau » :

« (...) la femme nue endormie d'Aberlenc d'une belle noblesse de style, (...) »

Salon de la Jeune Peinture 1961

Raymond Charmet dans « Arts » du 11 au 17 janvier 1961, « Salon de la jeune Peinture » :

« (...) La nature morte intéresse toujours les peintres, parfois organisée en vastes compositions. Cueco, Forissier, Aberlenc y déploient une science subtile. (...) »

Raymond Cogniat dans « Le Figaro » du 18 janvier 1961, « Les arts – Salon de la jeune Peinture » :

« (...) la première salle réunit la plupart des vedettes de ce Salon et prend ainsi un caractère de salle d'honneur. Nous y trouvons en effet Lesieur, René Genis, Bardone, Cottavoz, Brésilier, Guiramand, Mayet, Petit, Weisbuch, Garcia-Fons, Fabien, Dujarric, Giraud de l'Ain, Canjura, Cueco, Garanjoud, auxquels s'ajoutent, dans la salle suivante, Fusaro, Aberlenc, Mialhe, Thiollier, Rosso, mêlés à quelques autres moins réputés. C'est dire qu'en peu d'espace on a réussi un ensemble très significatif d'un certain courant de la jeune peinture ; la suprématie de la couleur s'y impose avec évidence et si la figuration y est respectée, on sent bien que dans la plupart des cas, le thème reste un prétexte et qu'il y a autant de volonté de s'exprimer par des moyens plastiques que dans les salons non figuratifs. Le même esprit se retrouve dans les salles suivantes, avec des noms inconnus et des tempéraments moins affirmés. (...) »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 18 janvier 1961, « Les arts et la vie – Le XIIe Salon de la Jeune Peinture » :

« (...) La nature morte de René Aberlenc marque une étape décisive dans l'évolution du peintre, celle de la conquête des couleurs claires. Il ne s'agit point là d'une recherche arbitraire, mais d'une connaissance plus intime des objets, de leurs rapports, de la lumière qui circule entre eux ... (...) »

Jean Rollin dans « France Nouvelle » du 18 janvier 1961, « Salon de la Jeune Peinture » :

« (...) Parmi les auteurs de natures mortes, enfin, Cueco, Tejero et Aberlenc, en pleine possession de son beau métier aux orchestrations sonores, proclament les ressources d'un genre dont l'ancienneté est attestée par le souvenir des mosaïques du grec Sôsos et par les fresques découvertes à Pompéi, Herculaneum et Stabies. (...) »

Galerie Vendôme 1961

Première exposition personnelle à la Galerie Vendôme, du 12 au 29 avril 1961

Catalogue avec un article de Juliette Darle :

« Pour ceux que fascine le mystère de la création, c'est chose passionnante qu'un voyage à la source, un regard posé sur l'œuvre première, celle où tout commence de ce qui sera la vision d'un peintre, son style, le combat singulier qu'il aura mené au cœur de la lumière et de l'univers.

Voici René Aberlenc au seuil de sa première exposition. Et l'unité de son œuvre apparaît exemplaire, comme la constance de son effort, la rectitude du chemin parcouru. Si j'en imagine le départ, toujours me revient à la mémoire cette nature morte merveilleusement éclairée, peinte depuis une quinzaine d'années, ces quelques verres et ces bouteilles sur le coin d'une table, que l'on ne peut voir sans penser à Jean-Baptiste Chardin.

Et ceux qui la regarderont n'ont pas fini de s'interroger sur l'étrange pureté de ce miroir que peut devenir une œuvre peinte, sur cette transparence dont nul ne saura jamais si elle vient de l'âme ou de la limpidité de l'air dans les matins cévenols.

Il y eut au départ un don radieux.

Et ces objets plus véridiques, plus beaux que nature ne tenaient point du hasard leur pouvoir d'incantation. Car je n'ai entendu personne parler comme ce jeune peintre autodidacte de la simplicité inimitable d'un Chardin ou d'un Corot. Je n'ai vu personne hanté par Rembrandt comme peut l'être parfois Aberlenc devant un visage humain.

Longtemps il éprouva devant la couleur quelque chose de semblable à ce mystérieux interdit dont parlait, à propos de certains mots, Paul Eluard. Des bruns, des terres d'ombre faisaient alors vibrer des formes d'une âpre beauté, d'une austérité parfois poignante. Des coins d'atelier, des séries admirables de brochets et de truites, dont celle qui valut à son auteur le prix de la Jeune Peinture, témoignent de ce lyrisme sombre.

La monochromie, la période de réserve et de tourment préparaient l'éclosion actuelle, cette libération incoercible de la couleur, ce printemps d'arbres en fleurs et de nus, ce bonheur des vallées, des villages l'été, ce passage du clair-obscur à l'arc-en-ciel pour un peintre qui entend ne rien renier des formes, ni de la vérité des apparences sensibles.

Il peut désormais s'abandonner à son rêve d'exprimer en de vastes compositions les rapports entre les hommes, la densité dramatique de la vie.

Avec une telle conscience et la probité absolue de sa démarche, René Aberlenc n'a cessé de progresser. Cette exposition, qui sera pour beaucoup une révélation exceptionnelle, n'a rien à voir avec la plupart de premières manifestations de jeunes.

Par son originalité, sa vigueur expressive, Aberlenc prend dès aujourd'hui place parmi les plus grands de ce temps, parmi ceux qui réinventent un réalisme vivant. »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 12 avril 1961, « Les arts et la Vie - René Aberlenc ou le réalisme exigeant (Du clair-obscur à l'arc-en-ciel) » :

« La première exposition du peintre Aberlenc fera sans doute événement. Le vernissage aura lieu cet après-midi de 16 à 20 heures à la Galerie Vendôme. Ce n'est pas chose habituelle que d'avoir à saluer la révélation d'un créateur résolument réaliste.

Voici donc aujourd'hui que s'ouvre à tous les yeux cet enchantement de formes puissantes et de couleurs splendidement accordées, cette œuvre de René Aberlenc qui représente chez le jeune peintre des années d'effort et d'amour du monde réel.

L'exposition qu'il présente aujourd'hui à la Galerie Vendôme est celle d'un peintre depuis longtemps engagé dans sa voie personnelle et qui n'a cessé de progresser, d'approfondir la connaissance secrète qu'il peut avoir d'un objet, d'un poisson, d'un paysage de son Ardèche natale, ou d'un être humain. Il n'a cessé d'apprendre l'art incomparable de magnifier par les couleurs et les formes l'apparence même de la vie courante.

L'exception, ici, c'est qu'il s'agisse d'une première exposition. Le jeune peintre que l'on découvre soudain par un ensemble de toiles significatives arrive à la maîtrise de son art. Mais il n'est pas de ceux qui s'immobilisent dans une manière ou un style. Et l'on s'émerveille de voir un artiste à ce moment privilégié de son évolution où il se libère de certaines contraintes intérieures, tout à la joie de la couleur, à l'éblouissante métamorphose de ses moyens d'expression.

Aberlenc est loin d'être à ce jour un peintre inconnu. Voici des années que l'on remarque ses toiles au hasard de manifestations d'ensemble et des salons. Et l'on garde longuement en mémoire certaines peintures d'une singulière densité dans leurs harmonies sourdes, cette palette ou ce chevalet dans un coin d'atelier, un bal en plein air ou une scène de rue, ce nu d'une plénitude sculpturale que l'on a pu voir au dernier Salon d'Automne.

Le groupe de la Ruche

Le peintre évolue en dehors des conformismes, des modes passagères. Si l'on se soucie de le situer, on pourra se souvenir qu'en feuilletant l'album qu'Elsa Triolet et Robert Doisneau consacrèrent voici quelques années à la vie insolite et merveilleuse de Paris, on l'avait aperçu, un peu à contre-jour, parmi ceux qui furent ses amis et ses compagnons de départ, Paul Rebeyrolle, Thompson, Gérard Tisserand, Michel de Gallard, devant cette rotonde de la Ruche où sont endormis tant de souvenirs, de grandeur et de déchirements.

Ce groupe dit de la Ruche, où se retrouvaient encore des peintres aussi authentiques que Roger Grand, Elisabeth Dujarric, Simone Dat, Claude Autenheimer, Cueco, Pierre Garcia-Fons, on ne peut en séparer les belles années des recherches d'Aberlenc à son arrivée à Paris. Il faudrait pouvoir évoquer ce que fut alors la vie difficile de la plupart de ces jeunes gens et leur passion d'une réalité moderne, leur commune admiration pour Courbet, ce goût chez eux de l'âpreté, ce besoin d'intégrer à l'art la laideur du monde, la détresse de vivre.

Le bonheur de peindre

Je comprendrais que l'on regrettât de n'avoir vu un ensemble des peintures antérieures d'Aberlenc, où ne chantait pas encore le bonheur de peindre, de s'accorder à la vie, qui prend aujourd'hui cet éclat d'évidence.

L'exposition actuelle, c'est l'épanouissement prodigieux de la couleur et de l'émotion, de la liberté créatrice. Elle force l'admiration parce qu'en ces jours où l'ivresse de la couleur fait perdre à tant de peintres le sens le plus élémentaire du dessin et le goût de la forme, Aberlenc cerne de plus en plus près cette vérité des choses, dont Léonard de Vinci assurait qu'elle est la pâture essentielle de l'esprit.

L'unité de l'esprit, une certaine exigence de la vérité donnent un accent unique aux toiles les plus différentes, paysages d'Aubenas ou de la haute Ardèche, visions d'un coin de Paris, natures mortes d'une belle rigueur, truites, bouquets d'iris ou vergers en fleurs... Il y a là aussi quelques visages d'enfants, des femmes à leur toilette et la lumière à leurs corps se mêle.. La profondeur du sentiment anime d'une vie sereine, d'une inoubliable plénitude le groupe de la mère et de l'enfant au sein.

Incontestablement, Aberlenc s'affirme comme un grand peintre, l'un de ceux qui introduisent une vision nouvelle dans le courant véritable de l'art français. »

George Besson dans « Les Lettres françaises » du 20 au 26 avril 1961, « Aberlenc (Galerie Vendôme) » :

« Juliette Darle a trop exactement défini le talent du trop discret René Aberlenc pour qu'il soit utile de revenir sur le cas de ce bon, de ce scrupuleux ouvrier de la peinture. Qu'ajouter, sinon un témoignage supplémentaire d'admiration, au moins tricheur des artistes, pour cette peinture franche et solide, qui rend émouvantes les nobles visions de l'Ardèche et de

Paris, certaines figures et ces étonnantes truites de forte taille si savamment rissolées. (N'est-ce pas Gustave d'Ornans ? N'est-ce pas Rebeyrrolle ?) Pour tout dire, une exposition de choix, la première - qu'on se le dise - d'un peintre qui, arrivé à la quarantaine, trouva plus utile et honnête de donner des muscles à sa technique que de faire périodiquement le trottoir, dès l'âge de vingt ans, pour entôler les jobards. »

« L'Information » du 21 avril 1961 :

« (...) Aberlenc (Prix des Jeunes peintres 1956) présente sa première exposition. On est frappé par la rigueur et l'unité exemplaire de cette œuvre nourrie de bonne culture classique. Aberlenc ne renie jamais la réalité (...) »

J. J. dans « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 avril 1961, « Aberlenc (Galerie Vendôme) » :

« Croirait-on que l'Exposition de René Aberlenc soit la première ? On en douterait aisément tant l'artiste fait déjà montre d'un métier solide auquel ne font défaut ni le tempérament ni la sensibilité. Natures mortes, bouquets, nus et paysages sont pour lui autant d'occasions de donner sa mesure – et elle n'est pas mince ! “On ne peut voir ces quelques verres et ces bouteilles sur le coin d'une table sans penser à Jean-Baptiste Chardin” écrit fort à propos Juliette Darle. Nous songeons également à Courbet devant la truite qu'il a magistralement brossée. »

**Michel Troche dans « France Nouvelle » du 26 avril 1961, « Aberlenc : une vision amoureuse de la réalité » :
Aberlenc, Prix de la Jeune Peinture en 1956, expose pour la première fois à la Galerie Vendôme, 12 rue de la Paix.**

« ABERLENC est un peintre vrai, sincère et honnête. La peinture n'est pas pour lui une distraction accessoire, mais une passion quotidienne et réfléchie. Il a su préserver dans des conditions parfois difficiles un authentique souci de création. Chacun de ses tableaux reflète avec bonheur une vision amoureuse de la réalité, Que ce soient « Les truites » savamment enrobées de touches multiples et constellées de lumières fines, l'atmosphère d'un « Jardin » ou l'étagement varié de quelques toits dans un « Paysage urbain », Aberlenc joue avec la couleur de manière heureuse et sensible. Mais peut-être n'est-il jamais autant lui-même que dans un tableau intitulé simplement « Petit nu debout » ou le merveilleux « Nu sur fond rouge » qui condense à lui tout seul les qualités extrêmes de son tempérament de coloriste et l'humaine franchise de sa réflexion. »

Raymond Cogniat dans « Le Figaro » du 27 avril 1961, « Aberlenc » :

« Il y a déjà plusieurs années que, de Salons en Salons, nous suivons l'évolution du jeune peintre Aberlenc. Il a eu la sagesse de poursuivre pendant quelques temps ses expériences avant de présenter une exposition personnelle. Celle qui a lieu actuellement est donc le premier ensemble où l'on peut juger son style et son écriture. Il nous apparaît déjà avec une maturité et une unité qui définissent très précisément son caractère. Son art appartient certes à ce réalisme né après la guerre, mais il n'en a pas l'aspect désespéré. On sent bien que le sujet chez lui a une grande importance, pas au point que l'on puisse y trouver une signification sociale ; ses nus, ses paysages, ses natures mortes le montrent marqué par un certain sens de l'humanité, par un goût un peu fruste, un peu populaire, avec une matière rugueuse, mais il y a dans ce réalisme une sensibilité et même une sensualité qui s'expriment dans le frémissement de la matière, par la densité qu'il donne aux formes et aux objets tout en leur laissant une surface assez vibrante dans la lumière. »

May Tamisa dans « La Revue Parlementaire » du 30 avril 1961, « Les Galeries » :

« ABERLENC fait sa première exposition personnelle ; il est remarquablement présenté par Juliette DARLE ; ce jeune peintre autodidacte qui a eu en 1956 le Prix des Jeunes Peintres est à présent l'un des meilleurs parmi les jeunes ; ses Natures mortes révèlent sa passion pour CHARDIN et dans ses Paysages, il sait retrouver la poésie de COROT. Ses « Nus » solides sont très vivants, le mouvement en est parfait et « La Toilette » fait penser à BONNARD. Toujours en progrès, ABERLENC doit aller loin »

« Masques et Visages – La Celle Saint-Cloud » de mai 1961, « Les Arts – Aberlenc à la galerie Vendôme » :

« De très beaux nus, des natures mortes, des fleurs, des paysages sont traités par René Aberlenc avec un grand sérieux, une science de la composition et une recherche dans la couleur qui laissent passer, cependant, une émotion délicate, un charme intimiste qui nous retient. La personnalité d'Aberlenc, artiste probe et sincère, est parmi les jeunes peintres, une des plus attachantes. »

Jean Chabanon dans « Le Peintre » du premier mai 1961, « Les Expositions » :

« Le dessin pur, sans concession au joli mais préservant la beauté du modèle, enserme le contenu plastique de la couleur posée en larges touches. Des natures mortes irradient une juste lumière ; les paysages ont leur poids de soleil et d'ombre ; les femmes nues sont des déesses qui posent en gestes familiers. Un beau peintre. »

Guy Dornand dans « Libération » du 11 mai 1961 :

« (...) Aberlenc. – Une belle exposition qui confirme pleinement les qualités de robuste et sain naturalisme du peintre. Un dessin fidèle est à la base de la construction ou de la composition ; figures et paysages se parent de couleurs bien accordées, lumineuses et largement posées (Galerie Vendôme) »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 5 mai 1961 :

« (...) Les représentants authentiques de la jeune peinture française se trouvent rassemblés là comme ils ne le furent nulle part depuis plusieurs années, avec le très beau torse de femme d'Aberlenc, (...) »

« Formes et Couleurs » Galerie Charpentier 1961

Jean Bardiot dans « Finance » du 6 juillet 1961, « La cote des peintres » :

« (...) Le liste des élus est bonne et leurs œuvres sont souvent admirablement choisies. C'est à Aberlenc, (...) que vont mes préférences du moment (...) »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 7 juillet 1961, « Formes et Couleurs et l'expression de la réalité » :

« (...) Parmi les jeunes qui honorent cette exposition, et sur l'œuvre desquels j'aimerais revenir, on peut compter Aberlenc, (...) »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 11 juillet 1961, « La Jeunesse et le goût du réel » :

« Une douzaine de jeunes peintres dignes qu'on les remarque, - et j'ai déjà insisté sur l'absence de certains, - cela parle clair en faveur de l'avenir, de cette peinture figurative qui n'est pas si morte que certains feignent de le croire et dont l'amour en ce pays demeure singulièrement vivace.

Une douzaine de jeunes peintres qui méritent qu'on les connaisse, qu'on suive leur développement, que l'on médite leurs œuvres ... Une douzaine de peintres authentiques :

Aberlenc : l'un des grands peintres de la nouvelle génération. Sa récente exposition à la Galerie Vendôme fut la révélation capitale de l'année. Sa toile, « les truites », témoigne de la vigueur de son style, du bonheur avec lequel il vient d'intégrer à ses harmonies rigoureuses de nouveaux accords de couleurs (Prix de la Jeune Peinture 1956). »

Salon d'Automne 1961

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 18 novembre 1961 :

« Le paysage de Basse-Ardèche de René Aberlenc s'impose par la qualité sensible de l'espace inventé, la précision de la lumière sur les falaises blanches, les oliviers, la vallée qui se perd entre les hauteurs lointaines »

« Aquarelles et gouaches de Maîtres Contemporains » Maison de la Pensée Française 1961

Jean Rollin dans « L'Humanité » du 25 décembre 1961, « Triomphe de la peinture à l'eau à la Maison de la Pensée Française » :

« La jeune peinture est représentée par le Nu debout, modelé dans la lumière, de René Aberlenc » (Il cite aussi Bardone, Genis, etc.)

Salon Comparaisons 1962

Raymond Charmet dans « ARTS » du 14 au 20 mars 1962 :

« Un bon nu d'Aberlenc »

H. Héraut dans le « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 mars 1962 :

« Aberlenc « nu » aussi fermement établi »

Henri Hugault dans « Aspects de la France » du 29 mars 1962 :

« Aberlenc, un nu bien planté à la peau chatoyante » (il cite aussi de Gallard, etc.)

May Tamisa dans la « Revue Parlementaire » du 30 mars 1962 :

« Les jeunes sous la houlette de M. Boitel forment un très bon groupe : Aberlenc un beau « Nu » (elle cite aussi Commère, Desnoyer, etc.)

Galerie Vendôme 1962

19 avril 1962, Juliette Darle dans « L'Humanité » : « À la Galerie Vendôme, une sélection d'œuvres d'Aberlenc à Neillot » :

« René Aberlenc donne ici l'idée de cette beauté moderne à laquelle peut atteindre le créateur quand la couleur, la lumière ne font qu'un pour lui avec son émotion, son respect devant la nature et la vie »

Salon d'Automne 1962

Raymond Charmet dans «ARTS » du 24 au 30 octobre 1962 :

« Le nu d' Aberlenc modèle sa chair dans la lumière, ... »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du premier novembre 1962 :

« N'est pas qui veut peintre de figures, car on ne saurait en ce domaine improviser. Le nu de René Aberlenc s'impose par la vigueur du réalisme, le sens de la couleur, la profondeur sensible »

George Besson dans « Les Lettres Françaises » :

« Je vous en tiens dix en réserve, de Zavaro, Cueco, Garcia-Fons, Aberlenc à Mireille Mialhe, ... »

Galerie Famar 1963

14 juin au 10 juillet 1963, première exposition de la Galerie Famar: « Divertissement Opus 1 »

André Weber dans « Juvénal » du 21 juin 1963, « Les expositions » :

« une nature morte aux poissons de René Aberlenc qui est d'une « époustouflante » réussite »

André Weber dans le « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 juin 1963, « Divertissement Opus 1 » :

« La plus belle pièce : une nature morte aux poissons de René Aberlenc, saisissante de présence et de style »

Pierre Imbourg dans « Une semaine de Paris » du 26 juin au 2 juillet 1963 :

« une nature morte aux poissons de René Aberlenc, vraie révélation »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 12 septembre 1963, « Une belle exposition dans une Galerie nouvelle à Montparnasse » :

« Plusieurs toiles de René Aberlenc attestent dans leur diversité la maturité à laquelle parvient ce peintre, plus soucieux de l'analyse des formes qu'on ne l'est communément aujourd'hui. Cette lumière de l'art qui révèle les choses et les êtres dans leur unité fondamentale, voilà qu'il sait admirablement en organiser la circulation entre les objets les plus usuels, les arbres et les maisons, la rue matinale et les gens qui passent... La vie, un lyrisme communicatif émeuvent ces quelques toiles, truites dans l'eau courante, paysage, petite scène de la rue ».

Exposition à Sury-en-Vaux (Sancerrois) 1963

Juliette Darle dans « L'Humanité », août 1963, "Pastels et dessins en vacances dans le Sancerrois" :

« Le visage d'adolescente dessiné par René Aberlenc est tout de sensibilité, de grâce fragile, de délicatesse. L'artiste fait preuve, dans sa belle étude de chevaux, de robustesse, de style pur. Cet excellent peintre s'affirme comme l'un des meilleurs dessinateurs contemporains »

Galerie Vendôme 1964

28 avril - 16 mai 1964 : Seconde exposition personnelle à la Galerie Vendôme

Article de Juliette Darle : « Un sens exceptionnel de la vie des formes » (Texte de la plaquette de l'exposition) :

« René Aberlenc vient de peindre des oliviers. Dans sa simplicité, cette toile est l'une de celles qui me comblent, avec l'herbe rousse de la garrigue, les arbres qui se ramifient depuis des siècles sous le vent, l'éclat gris du feuillage au ciel mêlé, cette respiration de la lumière... ainsi va la création, son cheminement imprévisible, qu'il aura fallu au peintre des années de maîtrise avant d'aborder ces trois arbres sur leur talus, qui furent pour lui l'horizon de toujours.

Aberlenc s'est révélé voici trois ans, alors que son art s'imposait déjà, par cette première exposition à la Galerie Vendôme qui fit événement. Le grand peintre qui s'annonçait là n'a cessé de s'affirmer par une ampleur nouvelle du souffle et ce naturel, cette liberté obtenus comme de surcroît à force d'approfondir sa connaissance de la nature, de serrer l'analyse des formes.

Son originalité, c'est d'abord ce sens exceptionnel de la vie des formes, du rôle expressif des valeurs. Dessinateur de premier ordre, il utilise le dessin comme le moyen le plus précis qu'il ait d'arracher à la vie son poignant, son ultime secret.

Naturellement, la virtuosité graphique d'un peintre ne saurait entrer telle quelle dans sa peinture. Il y faut une invention d'ordre pictural. Et aussi une exigence intérieure, un goût de la vérité humaine qui aillent à l'encontre de la plupart des impératifs à la mode.

Depuis les années 50, une réserve absolue a tenu René Aberlenc séparé de ces courants formalistes qui attirèrent la plupart des artistes de sa génération et devaient conduire à leur perte plusieurs tempéraments singuliers... Un créateur ne s'inscrit pas impunément d'ailleurs à contre-courant de la décadence de son temps. Pour le jeune cévenol fidèle à l'esprit d'analyse des grands classiques, il y eut quelques années terribles d'inquiétude créatrice et de doute, de douloureuse expectative. L'authenticité d'un artiste éclate aussi, après coup, dans ses refus.

Âpre, sans certitude, fut le départ. Mais dans la voie éprouvée qui lui convient, le peintre progresse et semble en mesure de progresser à l'infini, sans risque d'une redite ni d'un effet arbitraire. La beauté ici naît de source, comme cette effusion récente de la couleur qui se développe à plaisir, chaque fois inédite, merveilleuse de fraîcheur.

Qu'est donc le modernisme de l'œuvre d'art, sinon cette grandeur qui résiste au passage du temps ? La peinture de René Aberlenc, ce poids d'émotion vraie et la forme en toute probité imaginée pour le dire, portera sans doute à jamais témoignage de ce temps qu'il nous est donné de vivre.

Voici la vie brève, le monde à portée de nos yeux comme un bonheur interdit, un rivage sans accès. La personnalité de l'artiste, son imagination, sa sensibilité ne suffisent pas à combler la distance qui l'en sépare. Seul le peut l'accès à une forme vivante qui marque toute œuvre originale. L'unité ainsi établie entre la beauté du monde et la conscience créatrice étrangement donne prise sur la durée. Cette présence anime profondément les toiles récentes, les portraits, le grand nu sur fond bleu, les paysages, cet étagement de toits avec leurs tuiles romaines dans un village du Midi, l'insolite douceur de la neige dans une rue de Paris, la nostalgie sans âge d'un port, d'un hameau étirant ses maisons grises sur la côte, en Bretagne... »

Article de George Besson : « René Aberlenc 64 » (Texte de la plaquette de l'exposition et que Besson reprendra dans « La lettre à une provinciale » publiée par « Les Lettres Françaises » du 30 avril au 6 mai 1964) :

« Depuis longtemps, depuis toujours, René Aberlenc, peintre de bonne venue et de bon sens a choisi, parmi les rivages qui offrent - paraît-il - des points de chute à la peinture, celui où il savait qu'il ne ferait pas naufrage... un « rivage » à l'écart des récifs de l'abstraction... un « rivage » interdit aux sirènes de la « nouvelle figuration ».

Ce qui signifie que le scrupuleux Aberlenc, Languedocien d'origine et Parisien destiné à la défense des justes causes, s'était destiné à organiser ses sensations artistiques par le truchement d'une « dégoûtante » réalité. Celle qui aurait fait son temps si l'on ajoutait foi aux défenseurs de la « peinture autre », [version des L.F. : à certains poètes] érudits comme docteurs en Sorbonne et sentencieux à la manière des [comme le sont les] critiques d'art de vingt ans.

René Aberlenc ne se fit jamais remarquer en devenant l'un des mille et mille vulgarisateurs des galimatias à la mode (abstrait ou soi-disant figuratifs) exigé par l'analphabétisme pictural de deux ou trois millions de Français qui achètent de la peinture comme on acquiert un titre en bourse sans s'inquiéter s'il s'agit d'une valeur de mine d'or ou d'usine de transmutation des excréments péruviens en crème de beauté.

Autant dire que René Aberlenc est classé dans la catégorie des peintres qui ne sont que des artisans. Bien qu'appliqué sans vergogne à Corot, à Courbet, le mot « artisan » a pris aujourd'hui un sens péjoratif [qui faisait déjà bien rigoler le père Renoir]. Ce titre d'artisan, le père Renoir le revendiquait lorsque, dénonçant la prétention des pires avortons à se vouloir artistes, il disait : « ils [les peintres] veulent tous être des artistes [disait-il à son ami Albert André] avant d'être de bons ouvriers. La peinture est un métier, d'abord. »

Et un métier difficile pour qui s'efforce d'en pénétrer les secrets. Mais, il s'agit bien de métier, de secrets et de respect du métier, frivolités indignes d'une époque vouée à la sorcellerie atomique ! Le peintre est sommé d'être le créateur de nouveautés capables de frapper et de stupéfier le public. Et, dans ce but, de « se dépasser », fût-ce au prix de l'exploitation des délits picturaux les plus extravagants ou de comiques stratagèmes. D'où les virages insolites et les tête-à-queue qui laissent castrés de robustes garçons destinés, dès leurs débuts, à devenir les figures représentatives de leur génération.

« Se dépasser ! » Il y a des réactions nécessaires quand les faiseurs de pacotille se posent en inventeurs.

René Aberlenc « se dépasse » par l'enrichissement de ses dons et la consolidation des difficultés acquises.

René Aberlenc, ennemi de la facilité et de l'agrément fortuit, « se dépasse » et s'enrichit en déguisant sa vision, en prenant des libertés avec ses scrupules d'ouvrier qualifié qui, par exemple, dans ses Nus actuels, se manifestent par la qualité de la lumière et son exacte mesure à la surface des corps.

René Aberlenc se renouvelle et « se dépasse » lorsqu'en toute simplicité de cœur, avec tendresse et bonhomie il fait de chacun de ces sujets un domaine d'harmonie où paraît le caractère humain de son art.

Pour communiquer son émotion et susciter le plaisir physique que dispensent la parfaite convenance et le juste sentiment des valeurs, Aberlenc se contente des sonorités amorties d'une palette qui n'est jamais exagérément brillante. Et, pour nous retenir, les richesses de ses thèmes sont extraites, sans faste oratoire, du banal le plus quotidien.

Un nu de femme ou d'enfant, une verdure ou une falaise de l'Ardèche, un carrefour parisien ou breton, l'intersection des plans d'humbles façades... deviennent poésie par l'accord des valeurs et des formes, c'est-à-dire autant de « promesses de bonheur », et même un peu plus, d'un artiste dont le talent est fait de sincérité, d'humilité, de patience.. Un de ces talents « dont il faut beaucoup - a dit André Gide - pour rendre un peu de génie supportable ».

Raymond Charmet dans « ARTS » du 6 au 12 mai 1964, « Aberlenc retrouve les lois du métier de peindre » :

« Un vrai peintre figuratif, qui ne cherche pas à être un néo-figuratif, procédant par soustractions du réel, le cas est rare. Tel est justement celui de René Aberlenc, un Cévenol de quarante-trois ans qui a courageusement entrepris le rude et patient corps à corps avec la nature. Les progrès en profondeur, qu'il accomplit sur cette route aujourd'hui peu fréquentée, lui permettent d'avancer régulièrement et d'atteindre, dans les toiles qu'il expose à la Galerie Vendôme, à une somptueuse et puissante plénitude. Autodidacte, il a reçu et écouté les conseils de sculpteurs comme Carton et Gimond. Aussi le sens des volumes, de la forme dense et équilibrée, modelée avec amour, distingue-t-il ses magnifiques nus des chiffons flottants de tant de ses contemporains. Ardent dessinateur, Aberlenc est tout autant un peintre ardent. La touche colorée, disposée parallèlement avec une âpre énergie, lui permet de saisir, d'envelopper, d'êtreindre la forte substance des choses, la souplesse des végétations et des étoffes, la fermeté des roches et des maisons. Ainsi, un immense immeuble de banlieue se détache à

contre-jour, dans une de ses toiles, comme une cathédrale. La falaise de son Paysage de l'Ardèche rejoint l'accent épique des Provence de Cézanne. Ses scènes d'intimité, des femmes à leur toilette, des nus parmi les étoffes riches comme un décor baudelairien, vibrent d'une lumière profonde, mystérieuse, prouvant que rien n'est plus lyrique et fantastique que le réel. Aberlenc n'hésite pas à montrer des affinités avec les maîtres, Delacroix, Degas, qui lui permettent, comme aux peintres d'autrefois, d'affirmer et de perfectionner sa propre personnalité. Une recherche aussi lucide de la perfection dans la plénitude prend aujourd'hui un sens révolutionnaire qui retient toute notre attention. »

Jean Dalevèze dans « Les Nouvelles Littéraires » du 7 mai 1964 :

« Mon Dieu ! Qu'il est donc agréable de rencontrer un jeune peintre qui sache dessiner et possède une science suffisante pour s'attaquer victorieusement au corps humain. C'est le plaisir que nous donne René Aberlenc à la Galerie Vendôme. Sensible aux formes, aux volumes, il sait les unir à la lumière et les y faire jouer. Il ne prétend pas à autre chose que de traduire ce que son œil voit, si ce n'est exprimer l'enchantement que provoque en lui ce miracle, la vie. Il y parvient, puisque, avec lui, nous l'éprouvons. »

« Aux Écoutes » du 8 mai 1964 :

« René Aberlenc - Voici un jeune peintre qui ne craint pas de se mesurer avec la réalité, même avec ce qu'elle nous offre de plus merveilleux et de plus difficile à saisir, le corps humain. Ce qui le passionne, ce sont les jeux de la lumière et des formes, leurs épousailles. Ces noces, il les célèbre dans la joie, faisant montre d'une surprenante maîtrise, d'une science approfondie du dessin, d'une fine sensibilité de coloriste. Il est réconfortant de rencontrer, parfois, sur son chemin de jeunes peintres qui, ne faisant pas fi du métier, cherchent à créer une œuvre d'art complète (Galerie Vendôme 12, rue de la Paix) »

Marcel Espiau dans « Nouveaux Jours » du 8 mai 1964 :

« Voilà un peintre qui a quelque chose à dire et qui le dit avec une simplicité naturellement éloquente et belle. Son nom ? René Aberlenc qui, pour la seconde fois, a demandé à la Galerie Vendôme de l'accueillir.

Aberlenc n'entend pas céder aux constructions hyperboliques ou « prémonitoires » des visionnaires qui expriment par elles trop souvent leur impuissance. Ce languedocien a les pieds solidement posés sur son sol cévenol et si son esprit parfois court les nuages, c'est pour en saisir, non l'extravagance des formes, mais leur harmonie au contraire et en couronner ses paysages méridionaux ou bretons.

Mais Aberlenc sait aussi s'apparenter quand il veut aux « intimistes » avec une élégance personnelle tout en profitant de certaines « audaces » picturales nées après eux.

C'est pourtant dans ses nus que cet excellent peintre nous fait paraître, avec le plus d'assurance, les ressources de son solide talent. Il sait rendre, en effet, un enthousiaste hommage à la beauté charnelle de la femme, en offrant à nos regards des corps d'abord parfaits, baignés de lumière juste et peints aussi avec un art plein d'attraits que Bonnard eut aimé. Voilà, en effet, des toiles animées d'une vie sensible. Les ravissantes créatures dont l'intimité est ainsi profanée sans que rien d'exagérément sensuel ne paraisse, sont des réussites picturales toutes frémissantes de jeunesse et de merveilleux abandons. Une couleur chaude, assourdie avec mesure, leur donne un éclat saisissant, sans pourtant que la vérité ne s'en trouve amoindrie.

Aberlenc n'est pas seulement un artiste de haute probité ; c'est un peintre sain et par conséquent réconfortant »

« Agence Quotidienne d'Informations Économiques et Financières » du 13 mai 1964, « À travers les Galeries » :

« Aberlenc - Depuis plusieurs années, je suis ce peintre qui a le courage de se renouveler et de se « dépasser ». Il y a trois ans, son exposition à la même Galerie l'avait révélé au grand public ; on attendait beaucoup de lui et on le classait déjà dans le peloton de tête.

Durant ces trois années, il a travaillé avec foi et courage et le résultat est aujourd'hui une exposition sensationnelle. Aberlenc a un esprit très éclectique ; il peint des « Nus » lumineux et solides, des « Fleurs », des « Natures mortes » et des « Paysages » de banlieue, de Bretagne ou de son Midi. Un bien beau paysage de l'Ardèche (la plus grande toile) est une réussite magnifique : ces rochers abrupts, ces oliviers tordus évoquent avec une grande puissance cette nature âpre et sauvage où la lumière et le soleil embellissent et poétisent tout.

René Aberlenc est en pleine possession de son métier, sa facture a gagné en harmonie, les lignes sèches ont disparu et une tendre sensibilité se donne libre cours »

May Tamisa dans la « Revue Parlementaire » du 15 mai 1964 :

« Aberlenc. - Présenté par Juliette Darle et George Besson, ce jeune peintre est soutenu par des gens de poids, mais il mérite vraiment l'intérêt qu'on lui porte. Ce Languedocien scrupuleux, travailleur, qui possède admirablement son métier, vous dira qu'il faut peindre pendant des années pour être maître de son pinceau. Dessinateur exceptionnel, ses compositions sont solidement charpentées, claires, lisibles pour tout le monde, Aberlenc a résisté aux engouements de la mode, foin des barbouilleurs farfelus, lui, il exprime simplement la réalité quotidienne, un beau nu de femme ou d'enfant, un paysage de Paris ou du Midi, une nature morte, des oliviers ou les rochers et les falaises de l'Ardèche, tout est harmonieux, sa couleur qui vibre davantage aujourd'hui est d'une délicieuse fraîcheur. Ses nus voluptueux sont vivants, on sent le sang circuler sous la chair. Son grand « Paysage de l'Ardèche » est une œuvre maîtresse, ses grandes falaises blanches et ces rares oliviers sont d'une majestueuse vérité. René Aberlenc est un peintre, il deviendra un grand peintre et son nom s'ajoutera à la suite des Corot, Courbet, Renoir, etc, etc. (Galerie Vendôme) »

Jean Chabanon dans « Le Peintre » du 15 mai 1964 : « Aberlenc (Galerie Vendôme) » :

« Aberlenc peint la brosse à la main ; je veux dire que son tableau n'est pas inscrit en lui avant la pose de la première touche. L'idée se déclenche au fur et à mesure du travail. Dans l'enthousiasme. Réaliste s'il soulève le paysage, celui-ci garde contact avec la terre, s'il plante droitement un nu, exaltant ses formes, il le garde tout baigné de vie et de lumière, une lumière venue d'une palette « aux sonorités amorties qui n'est jamais exagérément brillante » comme le fait remarquer George Besson qui se porte garant de Aberlenc, artiste artisan, homme où se rencontrent le métier, la passion, au bénéfice d'un style en dehors de tout maniérisme. »

Guy Dornand dans « Libération » du 21 mai 1964 :

« Aberlenc. - Autodidacte ? ... Soit. À condition d'observer qu'après les débuts solitaire de sa vocation, ce Languedocien s'enrichit des conseils et du fructueux exemple de deux maîtres : Gimond et Jean Carton. On ne saurait trop le louer d'avoir retenu le meilleur de leur leçon : la probité artisanale de l'artiste qui s'honore de savoir son métier, de se vouloir fidèle à la nature, à la figure et d'en pouvoir exalter les volumes et le modelé. Ses pastels en sont la preuve tout comme les paysages qui, sans banalité, conservent la noblesse séduisante ou la beauté sévère des sites du Vivarais. Belle exposition qui console de tant d'autres où visiblement l'impuissance et l'inexpérience des peintres cherchent un alibi dans la prétendue évasion hors du réel. (Galerie Vendôme) »

Claude Amiette dans « Masques & Visages - la Celle Saint-Cloud » en mai 1964 :

« A la Galerie Vendôme. - Peintures et dessins d'Aberlenc. Une belle honnêteté est à la base du talent de ce peintre ; grand travailleur et manieur de fusain, de pastels, de brosses et de couleurs. Les dessins d'Aberlenc sont des œuvres achevées, ils témoignent d'un métier accompli ! Cet artiste aime et comprend la nature, qu'il s'agisse des paysages ou du corps humain, son interprétation large, ses couleurs sobres, sa pâte généreuse nous restituent le motif dans sa plénitude et sa vision demeure toujours celle d'un peintre ».

R. Vrinat dans « Le Concours Médical » du 13 juin 1964 :

« celle encore d'Aberlenc (Galerie Vendôme), attaché au réel dans une transposition d'atmosphère dense, un peu mystérieuse»

« Prestige du Dessin » Galerie Anne Colin 1965

26 mars au 23 avril 1965 : Galerie Anne Colin, 60 rue Mazarine : « Prestige du Dessin »

Raymond Charmet dans « ARTS » du 6 avril 1965, « Six sculpteurs et un poète - Une exposition-manifeste »

« le peintre qui les accompagne, Aberlenc, s'impose dans le portrait, les scènes de la vie, le paysage, par un dessin d'une égale rigueur et d'une franchise, d'une force d'invention expressive qui est de grande classe »

Juliette Darle dans « l'Humanité » du 9 avril 1965, « Prestige du Dessin à la galerie Anne Colin » :

« (...) les six dessinateurs actuellement réunis rue Mazarine, Aberlenc, Babin, Jean Carton, Corbin, Kretz et Raymond-Martin, sont de ceux qui s'efforcèrent de sauvegarder, contre l'immense courant qui le niait, cet esprit humaniste qui leur semble une valeur essentielle.

L'humanisme moderne, c'est peut-être ce goût de vérité, cette compréhension, ce respect devant n'importe lequel de nos semblables. Le peintre et les cinq sculpteurs réunis dessinent selon le même esprit de rigueur. Le modèle leur est indispensable, comme aux maîtres du passé. »

Sabine Marchand dans « Le Figaro » du 22 avril 1965, « Prestige du dessin » :

« Seul dans ce groupe de sculpteurs, le peintre Aberlenc montre un « portrait de vieille femme » d'une rare qualité d'expression et ses nus (thème principal de l'exposition), en ne négligeant pas le réalisme de certaines faiblesses humaines, ne s'évadent pourtant pas du domaine de la poésie »

François Garnier (dans « L'Huma » ? Date ?), « Exposition prestige du dessin » :

« (...) la délicatesse et la bonté chez Aberlenc (...)

Indépendants 1965

23 avril-mai 1965, 76e Salon des Indépendants au Grand Palais

Pierre Imbourg dans le « Journal de l'Amateur d'Art » du 25 avril 1965 :

« (...) Les excellentes toiles abondent ici, notamment celles, si empreintes de force et de lyrisme d'André Lemaître, René Aberlenc, (...) »

André Weber dans « Juvénal » du 23 avril 1965 :

« (...) le nu voluptueux de René Aberlenc, (...) »

Raymond Charmet dans « ARTS » du 28 avril au 5 mai 1965 :

« (...) quelques bonnes toiles d'Aberlenc, Marjolin, (...) »

Jean Rollin dans « l'Humanité » du 30 avril 1965, « Dans l'intimité des « Indépendants » :

« (...) La salle 14, (...), est dominée par « L'Atelier » d'Aberlenc qui transfigure le quotidien en provoquant l'épanouissement des objets dans la lumière. »

Prix de la Critique 1965

Maurice Tassart dans « Le Parisien Libéré » du 5 juillet 1965, « Aberlenc, Prix de la Critique 1965 » :

« (...) Jamais la sélection finale (18 peintres) n'a été d'un niveau aussi élevé.

René Aberlenc a très nettement emporté la palme, après une lutte serrée. C'est un authentique artiste, à qui les sujets de tout le monde inspirent des toiles remarquables par la vigueur, la couleur et la sensibilité. »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 13 septembre 1965, « Samedi Galerie Saint-Placide. Vernissage de l'exposition René Aberlenc » :

« Le vernissage des peintures récentes de René Aberlenc a eu lieu samedi après-midi à la Galerie Saint-Placide. Lauréat 1965 du Prix de la Critique, le jeune peintre présente un ensemble nouveau de ces nus dont la beauté d'architecture avait retenu l'attention du jury.

D'Ardèche, il rapporte des paysages peints cet été, qui correspondent à l'évolution naturelle de son talent.

Quelques dessins admirables, des pastels, des natures mortes, des portraits contribuent à donner son caractère significatif et sa diversité à cette présentation d'œuvres nouvelles. »

George Besson dans « les Lettres Françaises » du 16 au 22 septembre 1965, « Lettre à une Provinciale » :

« (...) Ai-je besoin de vous « orienter » vers un peintre qui retient de plus en plus l'attention d'un public dit « averti », longtemps embarbouillé et perdu dans les palabres des esthètes. Il s'agit de René Aberlenc.

Ces mois derniers, son nom avait été proposé par le jury qui officie rue Saint-Placide, tandis que le même René Aberlenc devait figurer parmi les concurrents retenus par certains membres d'un nouveau jury, celui dit des « Onze » qui va opérer le mois prochain à la Galerie de la rue Boissière. Ces derniers ont été devancés par le jury de la rue Saint-Placide. René Aberlenc obtient, en 1965, le Prix de la Critique.

C'est Marcel Gimond dont l'œuvre — bustes, mais aussi statues qui sont une révélation pour certains — attire cet été les foules au Palais de la Méditerranée de Nice...

C'est le chaleureux Gimond qui me révéla vraiment l'œuvre de René Aberlenc en m'expliquant les raisons qui lui permettaient de voir en ce Languedocien de Paris, un des sérieux espoirs de la jeune peinture et, dès les années cinquante, un de ses sérieux serviteurs.

Bien malin eût été celui qui aurait pu placer un mot pour contredire l'enthousiaste, l'autoritaire, l'infatigable Gimond ou même de calmer ses superlatifs.

Je ne demandais qu'à me laisser convaincre, étant acquis à la caution d'un tel nom, grâce à la connaissance de quelques Aberlenc dispersés dans les Salons.

Même s'il n'eût été distingué par un jury, René Aberlenc ne pouvait être ignoré depuis une dizaine d'années.

« Le grand peintre qui s'annonçait lors de son exposition de 1962 à la Galerie Vendôme, écrivait naguère Juliette Darle, n'a cessé de s'affirmer par une ampleur nouvelle du souffle et ce naturel, cette liberté obtenus comme de surcroît à force d'approfondir sa connaissance de la nature, de serrer l'analyse des formes. Son originalité, c'est d'abord ce sens exceptionnel de la vie des formes, du rôle expressif des valeurs. »

Un nu de femme ou d'enfant ajouterai-je, quelques truites, une verdure, une falaise de l'Ardèche, un carrefour parisien, l'intersection des plans d'humbles façades... deviennent poésie par le juste accord des tons d'une palette aux sonorités amorties des plus singulières, c'est-à-dire autant de promesses d'un bonheur et même un peu plus d'un artiste dont le talent est fait de sincérité, d'humilité, et de patience. Marcel Gimond ne s'était pas trompé. »

André Weber dans « Juvénal » du 17 septembre 1965 :

« La plus importante exposition de la rentrée, la plus attendue aussi, est celle que nous propose la Galerie Saint-Placide, 41, rue Saint-Placide, à Paris, où Jean Rumeau — qu'un deuil vient d'éprouver et à qui nous présentons nos amicales condoléances — maintient la tradition de la vraie, bonne et noble peinture. L'exposant est René Aberlenc, lauréat du Prix de la Critique 1965, la plus haute et la plus rare distinction dont un peintre puisse rêver ! Faut-il rappeler qu'à son palmarès, le Prix de la Critique a inscrit les noms de Bernard Buffet, Lorjou, Janssem, pour n'en citer que trois des plus prestigieux... et que le jury, présidé par Maximilien Gauthier, notre éminent confrère, groupe l'élite des critiques d'art parisiens, notamment, comme secrétaire général, notre cher et courageux Guy Dornand, historien des plus lucides et fervent défenseur de l'art authentique, doublé d'un polémiste courageux... mais juste et maître de sa langue et de son style.

René Aberlenc occupe les cimaises de la Galerie Saint-Placide dans l'éclat de sa maturité, j'ajoute sans flagornerie, de sa maîtrise. Et quelle maîtrise ! Des paysages de Basse-Ardèche et des gorges de l'Ardèche, des bouquets, des scènes d'intimité et d'intérieur, des jardins, des maisons, des natures mortes, des rues de village et des compositions, des enfants et des ménagères au marché, d'admirables nus et des dessins exceptionnels de qualité et d'écriture, de sensualité chaleureuse et de

pudeur complice, voilà ce qui attend et envoûtera les visiteurs et collectionneurs passionnés des travaux de ce maître discret et fraternel. Venons-en à l'analyse après avoir énuméré le « menu », si j'ose dire.

Il y a tout d'abord chez René Aberlenc un très vif sentiment d'humanité qui parfume toutes ses toiles, ses dessins et ses crayons. Ce sentiment est fait de respect pour la vie et la nature. Le peintre vit en communion avec les êtres et les choses, en heureuse et féconde intelligence. (...)

Cet homme est grand par son souci d'élégance, par la ferveur de sa passion, par la sérénité de ses enchantements. Qu'il peigne l'Ève éternelle sortant du bain et se parant pour le plaisir, qu'il surprenne un enfant dans sa nudité, tout à ses rêves silencieux et étranges, qu'il promène notre œil au long des gorges de l'Ardèche sévères et hautaines, qu'il bottelle dans un vase des fleurs suaves de sève champêtre, qu'il saisisse le masque d'une vieille dame très digne et comme abîmée de respect et d'humilité, qu'il réunisse en une symphonie alertement colorée des poissons sur un plat, toujours René Aberlenc nous prodigue ses vertus d'amitié, de tension intérieure, de rigueur morale et de vision paradisiaque. Car, Ici, c'est dans un Eden — nullement approximatif, mais puissamment et poétiquement réaliste — que nous pénétrons. J'ajoute avec reconnaissance, puisque Aberlenc nous donne à voir, à rêver sur la beauté... et en beauté.

Pas de tromperie sur la qualité. Pas de fallacieuse prétention. Pas d'ironie factice. Du vrai, de l'authentique et cette gourmandise sensuelle, si chère à Bonnard et à Vuillard, auxquels je suis obligé de me référer pour situer le maître. Ce maître du noble vouloir et de l'éternel retour !... Aberlenc est un grisant artiste. Son paradis n'est pas perdu. Il est bien là, devant nous, et bien là !... Voilà donc une rentrée qui s'annonce singulièrement intéressante. Souhaitons que pareil régal nous soit souventes fois proposé cette saison. »

Raymond Charmet dans « ARTS » du 22 au 28 septembre 1965 : « Les expositions à Paris. La grande interrogation » :

« (...) La plus significative de ces manifestations est l'exposition d'Aberlenc, Prix de la Critique (1965). Voilà un peintre, né en 1920, dont la ténacité, la continuité dans l'effort et la résolution dans la ligne adoptée apparaissent remarquables. Le réalisme classique, enrichi par la luminosité impressionniste, la construction cézannienne, dans une synthèse continue, telle est sa tendance. Un art, non de rupture, mais de prolongement, comme ce fut de règle dans la peinture jusqu'au XIXe siècle. L'écueil, certes, peut en être la banalité, la perte de l'intensité. Aberlenc le surmonte par son souci approfondi du dessin, dont témoignent ses sanguines, ses pastels de nus d'une souplesse, d'une large plénitude, vraiment admirables et par une recherche scrupuleuse des harmonies tonales complémentaires. Ainsi, plus qu'à la pureté et à l'éclat, il parvient à une solidité qui enveloppe tous ses thèmes, paysages, natures mortes, figure, dans une chaude et caressante vision, fouillée avec sensualité. Ses dernières toiles, notamment le grand paysage des Gorges de l'Ardèche, attestent un épanouissement, une légèreté lyrique des tons qui assurent que ce peintre est en mesure de recueillir les fruits de sa longue et fervente quête d'un art véritablement complet. (...) »

Juliette Darle dans « l'Humanité » du 24 septembre 1965, « À la Galerie Saint-Placide, René Aberlenc (Prix de la Critique 1965) et la beauté de l'Ardèche » :

« Maurice Barrès a célébré comme personne la force qui peut monter au cœur de l'homme profondément enraciné dans un pays. L'imagination créatrice parfois grandit à la même source. Et l'on ne saurait guère sans Ornans imaginer Courbet, ni Cézanne sans la Montagne Sainte Victoire ou les hauteurs d'Aix-en-Provence.

René Aberlenc, que vient de distinguer le jury du Prix de la Critique présidé par M. Maximilien Gauthier est lui aussi le contraire d'un « déraciné ». L'Ardèche lui inspira cet été quelques-unes des plus belles toiles qu'il ait jamais peintes. Elles ont la violence d'un sentiment qui se contient, l'ampleur monumentale de la vision, l'émotion vraie... La sensibilité qui les porte prend un éclat d'évidence, la simplicité d'une chose qui va de soi. C'est qu'une révélation s'est accomplie pour le créateur, la coïncidence merveilleuse de l'exigence qui l'habite et de la beauté qu'il apprend à découvrir dans le monde visible. Ce naturel implique une maîtrise longuement élaborée de la couleur, des rapports qui font des bleus, des violets ou des verts une source de joie, d'énergie spirituelle.

Qu'une fenêtre s'ouvre au grand jour, dans une maison ancienne, sur l'admirable vallée que domine Vallon-Pont-d'Arc... Le regard alors éprouve cet enchantement des plans, qui suggère la fuite infinie de l'espace et du temps, vers ce village en ruines sur la hauteur qu'autrefois sans doute peuplèrent les Camisards et les montagnes au-delà qui se perdent à l'horizon.

L'espace imaginaire qu'il appartient à chaque peintre de découvrir a trouvé dans les toiles de René Aberlenc une profondeur, un souffle nouveaux. Une construction de toute beauté soulève la couleur, exalte son pouvoir d'incantation. Ce grand paysage par exemple qui fait penser à Courbet ce tournant de vallée. Rien que l'éclat du ciel à l'eau mêlé, que la pierre et l'herbe sous la falaise de calcaire dur...

Enraciné dans un terroir dont la lumière est fascinante, l'art de René Aberlenc plonge aussi dans la profondeur des sentiments essentiels à l'être humain. Selon l'exemple des maîtres qu'il préfère, le peintre ne cesse pas de peindre ses proches, de dessiner les visages dont il a une connaissance intime. Le splendide dessin qu'il a fait de sa mère bouleverse par la vie, l'émotion qu'il recèle. L'un de ses plus étonnants pastels est une étude d'enfant, celle de son fils. René Aberlenc, peintre original et dessinateur de grande classe, se situe ainsi dans la tradition vivante d'un art qui se renouvelle avec bonheur. »

Jean Dalevèze dans « Les Nouvelles Littéraires » du 23 septembre 1965, « Honnêtes gens et fripons » :

« (...) J'aime assez me tenir sur mes pieds. La peinture de René Aberlenc, que l'on peut voir actuellement Galerie Saint-Placide, vous donne cette sorte de plaisir là. Aberlenc, Prix de la Critique 1965, ne cherche pas midi à quatorze heures. Un beau corps nu de femme baigné de lumière, des poissons chatoyants posés sur une table, les jeux mouvants des ombres et

de la clarté sur un paysage, l'émeuvent. Alors, pensant avec raison que nous pouvons en être touchés, il s'efforce à bien les peindre, commençant par le commencement, qui est de bien les dessiner.

Et le miracle s'accomplit, sa sensibilité parle à notre sensibilité, entre lui et nous, par le truchement de ces choses simples et merveilleuses, le dialogue se noue. Des toiles très récentes, peintes cet été, d'autres plus anciennes, paysages, natures mortes, nus montrent la continuité de son effort, les bonheurs heureux de ses réussites. Il est bien qu'un prix ait mis en évidence les qualités de cet artiste parvenu à la maturité de son talent. (...) »

G. J. Gros dans « Carrefour » du 8 octobre 1965, « Un réalisme sans œillères » :

« (...) Aberlenc, l'élu de 1965, a 45 ans et un peu plus de 25 ans de métier. Son réalisme sans œillères est très personnel. Ses tons flous que modèle un solide dessin dispensent l'émoi et la lumière. C'est un art très étudié que le sien et, sous des apparences veloutées, d'une scrupuleuse construction.

Ce n'est qu'une fois riche de sa culture et sûr de sa maîtrise qu'un tel peintre a donné libre court à sa joie de produire. Sensible et de fine sensualité, le voici réunissant fruits, natures mortes et surtout d'admirables nus baignant, comme ses paysages, dans une chaude atmosphère. Sans publicité, sans tapage, sans se soucier de briser des vitres, mais avec une dignité qui semble bien rare aujourd'hui chez les jeunes artistes, Aberlenc a mérité cette audience d'un très grand public. »

A. Chaperon dans « Masques et Visages-La Celle Saint-Cloud » d'octobre 1965 :

« À la Galerie Saint-Placide, René Aberlenc présentait l'Ardèche dans sa récente exposition avec une lumière fascinante. Ses dessins, ses étonnants pastels (Nu) sont présentés avec une grande sensibilité et une belle poésie. »

« Le Génie Médical » du 15 octobre au 15 novembre 1965, « De rive... en rive. À travers les expositions » :

« **Le Prix de la Critique : Galerie Saint-Placide :**

La très belle exposition d'Aberlenc, lauréat du Prix, nous apportait le témoignage que le jury avait enfin voulu lui aussi marquer un point vers le classicisme. Ce jeune peintre a manifestement le souci de l'unité et des formes équilibrées. Les nus dont les harmonies plastiques indiquent le sens de la construction et un réalisme décanté, sont orientés vers la pureté. De beaux paysages où l'éclat des couleurs, la chaleur de l'atmosphère relèvent d'une palette sensible et chaleureuse. »

Salon des Arts Plastiques de Saint-Denis, « 22 sculpteurs témoignent de l'être humain » 1966

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 10 novembre 1966, « 22 sculpteurs témoignent de l'être humain » :

« (...) Je ne peux qu'évoquer ici les beaux dessins de René Aberlenc, Raymond Martin, Goldberg, Babin, (...) »

Moulin de Vauboyen 1966-1967

Moulin de Vauboyen : Huiles, dessins & pastels récents de Aberlenc, etc.

Raymond Charmet dans « Arts-Loisirs » du 23 décembre 1966 au 3 janvier 1967 :

« (...) les autres, Brunon, Aberlenc, développent la construction colorée en taches, en masses qui recréent l'architecture sensible de la matière visuelle (...) »

Pastels à la Galerie Boissière 1967

Avril 1967 Galerie Boissière : Pastels

Texte de George Besson : « Pastels d'Aujourd'hui » :

« De la création artistique, « le pastel est une fleur ».

Je ne sais qui l'a dit. Je ne l'ai pas inventé. Mais prenant à mon compte ce petit revenez-y de résonance littéraire, j'ajouterai que le pastel peut devenir une promesse de bonheur.

À condition, bien sûr, que bien gouverné dans l'organisation des tons, des valeurs et, grâce à ce que doit engager d'intelligence le dessin, le pastel soit d'abord un plaisir pour l'œil..., un plaisir susceptible d'être apprécié par un œil juste. De même que certaines personnes ont "l'oreille juste" et d'autres qui ne l'ont pas, pourquoi n'y aurait-il plus que des yeux faux ou inertes du fait de tout ce que le pauvre cerveau du mammifère humain récolta de traumatismes dus à un art de choc, à "l'acte pur de peindre" toute inintelligibilité et tout sentiment exclus.

Voici réunis, pour la première fois, à la Galerie Boissière, en qualité de pastellistes, un grand sculpteur Carton et cinq peintres, le jeune et flamboyant doyen Desnoyer, entouré d'Aberlenc, Bonel, Jacqueline Bret-André, Collomb, six fortes têtes qui se distinguent dans la technique du pastel lorsque, mieux que tout autre, elle leur paraît propice à la décharge de leurs sensations.

Venu de rivages divers et prisonniers volontaires des lois de l'art de peindre, ces artistes dans la diversité de leur vision n'ont cessé de prouver la plus fervente et totale cordialité pour les aspects multiples de la réalité.

Et, faut-il que je révèle, non sans plaisir, quitte à faire figure de déchet d'un autre siècle..., que les participants à cette exposition, avec des œuvres solides et savantes, traitées sans concessions, se prêtèrent sans équivoque à la réhabilitation de la puissance rayonnante du charme dans la création artistique — plaisir de l'esprit — depuis longtemps oubliée ou décriée comme étant une indécence

Les Sages de cette « Réunion Boissière » ne se font peut-être pas grande illusion sur les qualités critiques et

réceptives d'un public amorphe, embrouillé et égaré dans le labyrinthe d'un néant chargé de littérature.

Moins pessimiste qu'eux tous, je crois que Desnoyer, Carton et Cie sont en train de se faire des complices épris de leurs séduisants artifices et prêts à avouer que le plaisir physique dispensé par les effets de l'animation plaisante du frottis d'un pastel et par la soie, embuée de couleurs, de formes éveillées avec vivacité. »

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 15 mai 1967, « Galerie Boissière, Aberlenc, Bonel, Bret-André, Desnoyer, pastellistes » :

« (...) René Aberlenc présente là quelques nus qui attestent l'acuité, la maîtrise de son trait. Sa sensibilité se donne libre cours dans l'atmosphère d'un sous-bois, d'une terrasse d'oliviers. (...) »

Saint-Ouen 1967

George Besson dans « Les Lettres françaises » du 25 au 31 mai 1967, « Ceux de Saint-Ouen » :

« SAINT-OUEN se vit attribué, il y a quelques mois, le titre de ville pilote. Ce titre de pilote n'était pas volé. Il fut décerné à l'occasion d'une exposition de sculptures qui allaient de Rodin, Maillol, Bourdelle, Malfray, Gimond... à la plus noble descendance de ces maîtres. La responsable en était Juliette Darle, poétesse amoureuse de tout ce qui, dans la plastique française, n'est ni gratuité ni tricherie.

Ville-pilote, Saint-Ouen l'est encore en cette fin de printemps et toujours grâce à l'ardeur militante de Juliette et André Darle, protagonistes et animateurs d'une exposition de Vingt Peintres d'Aujourd'hui.

En réalité, ils sont vingt-deux, les conjurés du château municipal de Saint-Ouen et, lorsque je vous aurai donné leurs noms, vous avouerez que si l'on excepte une demi-douzaine d'aînés, il n'y a pas beaucoup mieux dans la peinture d'aujourd'hui, que celle de ces messieurs et dames dont deux ou trois seulement ont dépassé la cinquantaine. Retenez leurs noms : Aberlenc, Bardone, J.-C. Bertrand, Collomb, Cottavoz, Fusaro, Garcia-Fons, Genis, Hélène Girod de L'Ain, Guirmand, Lesieur, Lorjou, Mayet, Mireille Mialhe, Minaux, Montané, Yvonne Mottet, Petit, Pressmane, Rodde, Savary, Zavarro.

Je suppose que vous n'avez aucune peine à imaginer la mine de l'exposition d'une centaine d'œuvres de ce commando d'artistes de qualité, tous figuratifs, bien sûr. Comme s'il y avait d'autre peinture que celle collée au réel en opposition à un certain néant qui ne subsiste que gavé de littérature !

Je ne vous dis pas que, hors de ces vingt-deux lascars, il n'y a pas aujourd'hui d'autres peintres dignes d'être choyés par les Français qui aiment la peinture pour elle-même. Et je ne serais pas étonné qu'un jour on s'aperçoive que l'exposition de Saint-Ouen de 1967 ne fut qu'une manifestation préliminaire qui prendra toute sa signification à Paris même, augmentée de recrues et peut-être de quelques aînés.

À ce propos, j'ai entendu déplorer que ce rassemblement exemplaire n'ait pas eu lieu dans un musée parisien. Il n'y a pas de cadre plus séduisant que le château construit à la demande de Louis XVIII pour sa petite amie. Et cette vaste merveille de Saint-Ouen n'est, par le métro, pas plus éloignée de l'Opéra que ne l'est l'Opéra de la Porte Dauphine. Que cela soit dit.

Si Juliette Darle avait lâché l'ancienne demeure de Mme du Cayla pour Galliera ou le musée d'Art moderne, ses vingt-deux peintres auraient trouvé la colline de Chaillot inaccessible, envahie par la marée noire après l'échouage du pétrolier Soulages sur les récifs de l'avenue Wilson...

Vous avez la liste des vingt-deux exposants de Saint-Ouen. Dites-moi s'il est un seul d'entre eux qui, depuis 10 ans, en France, en Amérique, en Angleterre, au Japon... n'a pas donné les preuves de son talent et, sans ruptures, de la plus enrichissante évolution.

N'essayez pas de les agglomérer en une école, et moins encore en une chapelle. D'origines diverses, de tempérament différent, voire antagoniste, ils ne sont solidaires les uns des autres que pour montrer que la peinture doit être un véhicule de leurs sensations où l'art et la réalité, se répondent en contrepoint avec un égal éloignement de l'ordinaire et de la vulgarité.

Les voici, appliqués ou désinvoltes. Voici le spécialiste des paroxysmes et le visionnaire enchanteur qui rend clairement et fortement des impressions subtiles. Voici les solides et sensibles prosateurs d'un langage pictural précis, soigné, aux images justes et voici ceux dont l'univers subjectif les incite à ne pousser la vérité que d'un doigt... tous créateurs de métaphores imprévues, propres à créer un lien de sympathie entre eux et le spectateur.

C'est la diversité même de techniques et d'accommodements au réel de ces vingt-deux peintres d'aujourd'hui qui leur confère une autorité de rebelles à la bigoterie de l'absurde et de l'imposture.

Il est toujours un peu comique de poser au prophète, mais il n'est pas impossible que pour préciser le mouvement de réaction contre une peinture qui cherche son nom, les peintres de cette exposition deviennent « Ceux de Saint-Ouen ». Et que dans l'année des édifiantes rétrospectives de Bonnard et de Marquet, leur rassemblement prenne un caractère de protestation contre de multiples indécentes et malfaisantes manifestations.

Je pense au malheureux Salon de Mai qui ne vit que par des déchets informels plus ou moins décoratifs, par le retour au pire académisme institué de 1880, comme justification d'une nouvelle figuration et par la résurgence de « l'idiotie pure » de l'époque dada. Témoin l'accumulation des soixante-quatre bouilloires de M. Arman présentées telles qu'elles sortent de chez le marchand. Faut-il croire que c'est là un puissant aphrodisiaque à l'usage du célèbre M. Diehl, président du Salon et de ses coadjuteurs ? Entre nous, ne croyez-vous pas qu'il soit attristant de constater que Picasso, Desnoyer, Pignon et deux ou trois autres, accordent par leur participation, leur caution à ce bazar de Mai, à ce salon d'arrière-garde et de fessées qui se perdent ?

Je pense aussi à la section française d'art contemporain de l'Exposition de Montréal, surenchère du Salon de Mai. Dans Le Nouvel Observateur, l'excellent M. Fermigier écrit : « On aurait voulu ridiculiser la peinture qui se fait aujourd'hui

à Paris, qu'on ne l'aurait pas conçue (l'exposition) autrement. » Ce n'est pas assez dire. En devenant des liquidateurs de faillites des entrepreneurs français (et étrangers en transit) de farces, attrapes et laissés pour compte du Concours Lépine et, en se faisant les importateurs d'une camelote abstraite et d'un abject réalisme selon la même Saint Phalle, nos ministres plénipotentiaires de l'art français à Montréal se sont payé la tête des Canadiens avec la galette des contribuables français.

À l'attention des peintres de Saint-Ouen, je signale une mirobolante innovation de Châtillon-les-Arts (probablement Châtillon-sous-Bagneux). À l'occasion d'une exposition strictement abstraite, informelle et tout ce que vous voudrez, deux peintres ont exécuté sur scène une peinture pendant que se produisait une formation de jazz. Il paraît que ce genre d'identité et de fusion des arts est la toute dernière mode. Je ne sais où j'ai lu que « le geste de peindre prenait aujourd'hui plus d'importance que le tableau... Ce qui différencie l'art actuel du passé, ce qui fait le jazz si proche de la peinture, c'est justement cette imperfection possible, soulignée comme telle, reconnue comme un élément actif. »

Après cela... Mieux vaut retourner à Saint-Ouen où le parc est peuplé de nombreuses sculptures d'éminents plasticiens pour accueillir les invités des peintres et d'un photographe, M. Gérald Bloncourt.

Cet ami des artistes montre tous les peintres de l'exposition en de multiples poses dans leur atelier. Un précieux et sensible témoignage. Une belle œuvre d'un grand photographe.

À la semaine prochaine, n'est-ce pas, Provinciale ? J'essaierai de vous parler de mon ami Boris Taslitsky auquel l'Union des Artistes d'Ivry rend hommage à l'occasion de son 12^e Salon »

Salon Comparaisons 1969

Jean Chabanon dans « Le Peintre » du 15 mars 1969 :

« (...) en Salle 13 nous sommes en un tout autre domaine, domaine organisé par Delplanque et qui accueille des artistes dont l'art a un fond classique comme par exemple Martial, Sebire, Aberlenc, (...), ce qui n'a jamais empêché les brosses intelligentes de s'exprimer. (...) »

« Paris-Normandie-Rouen » du 26 mars 1969 :

« (...) on est heureux de retrouver quelques bonnes toiles et sculptures de Kikoïne, Aberlenc, (...) »

André Weber dans « Juvénal » du 28 mars 1969 :

« (...) Les peintres humanistes occupent la Salle O, avec Aberlenc, Langlois, (...) et Georges Delplanque. (...) »

Raymond Charmet dans « La galerie des Arts » du premier avril 1969 :

« (...) un puissant bœuf écorché d'Aberlenc »

René Barotte dans « Sud-Ouest – Bordeaux » du 15 avril 1969, « Salon Comparaisons » :

« Salle O. – Expressionnistes avec de bonnes toiles signées Sabouraud, Aberlenc, Morand,... »

Aquarelles Galerie Boissière 1969

J.D. dans « Les Nouvelles Littéraires » du 22 mai 1969, « Galeries » :

« (...) (l'aquarelle)...un art complet et difficile. Un art qui n'admet pas les repentirs. Il y faut beaucoup de sûreté, un grand métier. Aberlenc, Bardone, Carton, Collomb, Garcia-Fons, Genis, Jorgensen, Mayet et Pruvot, n'en manquent pas, avec le talent en plus. »

A. Saint-Aignan dans « L'Amateur d'Art » du 22 mai 1969, « Les expositions » :

« (...) Aberlenc, à la sensibilité quelque peu impressionniste et qui laisse, de temps à autre, apparaître son dessin, volontairement. (...) »

Jean Chabanon dans « Le Peintre » du premier juin 1969, « Les expositions » :

« Cette élégante galerie au décor discret présente un fort bel ensemble d'aquarelles d'artistes sachant exalter le sujet sans avoir recours à des déformations abusives. (...) tous les exposants sont à complimenter, cela n'étonnera personne, du reste, puisqu'il s'agit de Carton (ce si grand sculpteur), dont on voit notamment un nu splendide, d'Aberlenc qui agit – sur papier rugueux- par l'intermédiaire de touches amples et prestes, (...) »

« Paris-Presse L'intransigeant » du 11 juin 1969, « Notre carnet – Une exposition par jour – Au rendez-vous de la peinture à l'eau » :

« C'est le titre donné par George Besson dans sa préface à cette excellente exposition d'aquarelles dont chaque œuvre apparaît comme une détente à la peinture pour Aberlenc, Bardone (...) »

René Aberlenc meurt le 31 août 1971

Juliette Darle dans « l'Humanité » du lundi 6 septembre 1971.

« Décès brutal du peintre René ABERLENC. Âgé de 51 ans, il disparaît en pleine maturité. »

"C'est à Alès, sa ville natale, qu'il avait fait la connaissance du sculpteur Jean Carton qui devait demeurer son ami le plus proche. Aberlenc recevait le Prix de la Jeune Peinture en 1956 et le Prix de la Critique 1965. Il fut membre du Comité de la Jeune Peinture de 1953 à 1960.

Dans les années 50, il fréquente le groupe de la Ruche, y rencontre Marcel Gimond, Siqueiros, Lorjou, et se lie d'amitié avec Paul Rebeyrolle, Garcia-Fons et le sculpteur René Babin.

Les obsèques ont eu lieu jeudi dernier, dans la plus stricte intimité.

La mort frappe parfois avec la brutalité imprévisible de l'avalanche ou de la foudre. Celle de René Aberlenc me paraît impensable. Je dois à chaque instant relire la lettre de Pierrette, sa femme, affronter la précision implacable du fait. C'est pour d'autres, souffrants ou âgés, que j'avais de l'inquiétude. Quant à René, à l'évolution de son travail, à sa santé et à celle des siens, j'étais parfaitement tranquille. Je les imaginais dans leur maison, sous les buis géants du jardin, heureux d'accueillir des amis de passage, ou en quelque point sublime de la Vallée de l'Ardèche, dans la sauvage beauté des paysages qu'il aimait peindre...

Un infarctus foudroyant », dit la lettre. La terrible nouvelle m'est confiée pour qu'elle parvienne à nos amis, à ceux qui ont encore les yeux et le cœur pleins de ses peintures, de ses admirables dessins, à nos camarades auxquels il témoignait une solidarité chaleureuse, directe... Jamais le chagrin ni l'émotion n'avaient fait naître en moi l'obsession de la neige. C'est une fin d'été pourtant, l'attente des amis qui vont rentrer. Et le plus proche ne reviendra plus. J'avais aimé ses premières peintures de neige sur les banlieues, ses récents paysages d'hiver dans les Cévennes. Étrange chose que le don de peindre, que la mort et cette neige en moi qui tombe par volées pour tout recouvrir, ensevelir toute chose sensible.

Nous avons lié connaissance aux beaux jours d'après la Libération, quand on vivait d'espoir et que tout semblait possible. Toute une génération se révélait au Salon de la Jeune Peinture. Un renouveau prestigieux régnait à la Ruche et Robert Doisneau venait photographier ce haut lieu délabré de l'art moderne où l'on rencontrait René et Pierrette Aberlenc en compagnie de Rebeyrolle, Michel de Gallard, Roger Grand, Thompson, Simone Dat, Claude Autenheimer, Bocchi... Pour Aberlenc, c'était le temps de l'ascétisme pictural, des natures mortes et des truites sombres, rigoureuses dans la construction et le jeu des valeurs, d'une rare densité graphique. Il militait avec le sculpteur René Babin, puis avec Ilio Signori. Il était déjà le communiste modeste, à toute épreuve, qu'il ne cesserait jamais d'être.

La qualité secrète d'un être humain, la pureté du cœur, s'expriment souvent plus naturellement qu'ailleurs au contact de l'enfance. René Aberlenc était profondément tourmenté par son exigence de créateur. Si je me souviens de l'avoir entendu parfois rire aux éclats, c'est alors qu'il faisait un portrait d'enfant.

C'est Vauvenargues je crois qui considère, comme un signe de grandeur la capacité d'admirer sans réserve ce qui le mérite. Cette vertu, René Aberlenc la possédait au plus haut point. Les responsables syndicaux qui discutèrent si passionnément avec lui toute une soirée du mois de juin dernier, au Manoir de Courcelles, n'oublieront certainement pas comment il leur a parlé de Gustave Courbet. Ce dessinateur exceptionnel vouait à Rembrandt un véritable culte. Il allait d'ailleurs s'abandonner à la vocation de graveur qui le tentait depuis longtemps.

Il savait aussi admirer à bon escient ses contemporains. Il détectait avec joie l'authenticité partout où elle se trouve dans l'art actuel. J'ai rarement vu quelqu'un se dévouer comme lui sans compter pour défendre les œuvres qu'il aime. C'est dans son atelier que Jean Carton, Léopold Kretz, Jean Osouf se retrouvaient pour préparer les premières manifestations du Groupe des Neuf. C'est là que fut organisée l'exposition qui réunissait au château de Saint Ouen une vingtaine de peintres que George Besson tenait en estime, Pierre Lesieur, Minaux, Lorjou, Guiramand, Cottavoz, Montané, Genis, Bardone, Garcia-Fons, Mireille Miaillhe, Hélène Girod-de-l'Ain. Je me souviens aussi de notre dernière visite à Marcel Gimond, à la Maison nationale des Artistes, à Nogent-sur-Marne, de toute l'admiration que le peintre exprimait si simplement au grand sculpteur.

La dernière fois que j'ai vu René, c'était au pied de Notre-Dame-de-Chartres. Jean Carton tenait à nous faire admirer une fois encore, avant de partir, la statue de Sainte-Modeste. La lumière était tendre, un peu triste, une grisaille de toute beauté sur la pierre sculptée. Je ne dirai pas aujourd'hui la grandeur du peintre qu'il était devenu. Il convient de prendre mesure exacte de son œuvre, puisque ce que nous regardions comme une étape éblouissante va s'inscrire désormais dans une clarté définitive."

« Le Midi Libre » du 11 septembre 1971 (repris dans le "Dauphiné Libéré" du 15 septembre 1971), « Les obsèques du peintre René Aberlenc » :

« Les obsèques du peintre René Aberlenc ont eu lieu dernièrement (en Ardèche), en présence d'une foule recueillie et relativement nombreuse si l'on considère l'éloignement de la capitale où il vivait et comptait la plupart de ses amis et admirateurs qui purent d'autant plus difficilement être touchés par la nouvelle de sa mort qu'on se trouvait alors en pleine période de vacances.

Dans l'impossibilité d'arriver à temps, le grand sculpteur Jean Carton, membre de l'Institut et ami du défunt, avait aussitôt témoigné par téléphone de sa grande sympathie. Parmi les personnalités qui purent se présenter, signalons les sculpteurs parisiens Léopold Kretz et Ilio Signori, les peintres Fernand Cohen, Luc François, Jean Savajol représentant l'Essor Cévenol, Jacqueline Bret-André, Conservatrice du Musée de Bagnols, elle-même endeuillée par la récente disparition du grand critique d'art (George Besson), auquel René Aberlenc était depuis longtemps lié.

M. Roger Roucaute, député-maire d'Alès, empêché, avait délégué M. Galateau pour représenter la ville natale de l'artiste. Me Marc Peschier, représentait la municipalité de Vallon.

Plusieurs orateurs prirent la parole (...) et le frère même du disparu, le poète André Antonin, dont il nous faut citer les principaux passages :

« Un créateur, un homme véritable, viennent à disparaître. Symbole même de la vie sa vie durant, sa vie comme son œuvre ne cessent de l'exalter, tant à travers ses toiles qu'à travers tout ce qu'il touche, comme auprès de ceux qui ont eu le privilège de le connaître et de commercer avec lui :

« Non seulement les choses, des objets les plus menus, papillons ou fleurs aux pierres les plus lourde,; des simples bibelots aux meubles, aux maisons, aux jardins, qu'il transforme et embellit ; des idées aux systèmes qu'il ennoblit par sa pensée claire et généreuse parce qu'il va toujours jusqu'au fond, aux hommes auxquels il communique son enthousiasme et son goût de la vie, tout rayonne autour de lui et sans jamais qu'il y paraisse, car cette sensibilité, cette intelligence, cette pureté exceptionnelles s'alliaient en lui à la plus grande simplicité...

« Rarement autant de qualités qui font l'excellence du coeur, de l'intelligence et de la main se trouvèrent réunies comme en lui en un seul...

« Bien qu'ayant commencé à peindre dès l'enfance, Aberlenc se voit arraché à son œuvre, ayant à peine achevé sa 50e année. Ni la notoriété déjà atteinte, ni la place qu'il occupe dans la production artistique de notre temps, ni l'intérêt suscité par sa participation aux grands salons, à l'Automne, aux Indépendants, ni le succès de ses expositions personnelles en France comme à l'étranger, Paris, Londres ou Moscou, ni les hautes récompenses qui lui ont été attribuées : du prix des Jeunes Peintres en 1956 au Prix de la Critique en 1965 ne sauraient nous faire oublier qu'un peintre vient de disparaître au bord de sa pleine maturité dans le plein épanouissement de son génie créateur.

Des œuvres plus magnifiques encore allaient être produites qui ne verront jamais le jour. L'Art vient de subir une perte irréparable. Rien ne pourra jamais nous en consoler »

André Barrère dans « L'Amateur d'Art » du 23 septembre 1971, « Deux disparus : Raymond Legeult – René Aberlenc ».
André Barrère a envoyé à Pierrette Aberlenc le manuscrit dactylographié, avec le mot suivant :

« Chère Madame Aberlenc,

L'article que vous avez pu lire dans l'Amateur d'Art du 23 septembre a été écourté par les « nécessités » de mise en page, etc. Le voici dans son intégralité. Je compte vous restituer sans tarder les photographies. Sincèrement vôtre. Barrère 27.9.71 » (Les parties publiées sont en italiques)

« René Aberlenc est mort. Foudroyé le 31 août par un infarctus, il a été inhumé le 2 septembre, en Ardèche, où il séjournait en famille, comme à l'accoutumée, dans sa maison d'été.

Il était né non loin de là, à Alès, dans le Gard, le 10 novembre 1920. Cévenol, il restait très attaché à sa province natale, terre d'hommes aguerris par le sol et l'histoire, où d'un Vivarais demeuré mystérieux aux abords ensoleillés du Languedoc méditerranéen la chlorophylle et l'eau courante s'affrontent, tantôt à la roche calcaire, tantôt aux arêtes schisteuses. Mais c'est à Paris qu'Aberlenc, autodidacte resté totalement fidèle à ses origines, après avoir suivi les cours du soir à l'École d'Alès, devait connaître l'incertitude, accomplir de patients progrès, puis avec une volonté et une lucidité exemplaires atteindre à la plénitude de son art.

L'homme et le peintre sont inséparables de franchise, de courage et de modestie. Sa force résidait dans la permanence de ses choix et de ses refus. Ami sûr, au généreux contact humain, la profondeur et la probité de ses jugements, la qualité communicative de son émotion au contact de la chose artistique, vont faire profondément défaut à ceux qui l'aimaient pour lui-même et pour son grand talent. Sa brutale disparition est une perte bien cruelle pour les siens, son entourage et pour l'art le plus vivant et le plus indépendant : celui qui dans la meilleure tradition française, sans s'éloigner du réalisme, ne cesse de réincarner le réel.

Après avoir travaillé avec le groupe de la Ruche, Aberlenc obtenait le Prix de la Jeune Peinture en 1956. En 1965, il recevait le Prix de la Critique. De 1960 à 1971, il figura aux Peintres Témoins de leur Temps, à la Galerie Charpentier, au Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau, aux Indépendants, à l'Automne, à Comparaisons, au Château de Saint-Ouen (20 peintres d'aujourd'hui), à la Galerie Boissière (pastels, aquarelles). Ses importantes expositions particulières de 1961 à 1964, à la Galerie Vendôme, avaient confirmé auprès des amateurs et des artistes les plus exigeants le plein épanouissement de sa maîtrise. Auparavant sa palette, composée à l'origine d'harmonies brunes et ombrées, venait de se diaprer de nuances fraîches et chantantes, d'ocres rompues, de gris et de blancs colorés, dont il n'allait plus se départir, en coloriste désormais accompli, au service de l'épiderme féminin, comme des tuiles romaines ou de la neige sur Paris.

Mais dans son avance régulière, assez inédite de nos jours, dans sa progression méthodique aussi raisonnée que passionnée, Aberlenc s'est d'abord posé en totalité les problèmes du dessin et de la forme jusqu'à pouvoir atteindre à un contenu humain. Le traitement plastique de la figure humaine, en suivant attentivement les conseils que les sculpteurs Gimond et Carton lui ont donnés, en aimant en même temps que la leur l'œuvre de Despiau, de Malfray et d'Osouf, l'a conduit au

résultat escompté. Ses admirables nus, peints à l'huile ou au pastel, sont là pour en témoigner. De même la charpente immobile mais subtilement vibrante de ses paysages emmurés de l'Ardèche. Et les rythmes de ses bouquets d'arbres. Ou ses scènes d'intimité, ses intérieurs, ses natures mortes, dont les cadences s'allient à la justesse des valeurs. La couleur pouvait venir définitivement, sans être un ajout, en composante intime liée à la lumière et à la poésie du tableau. Son existence la plus intrinsèque provenait dès lors de la façon de la poser autant que de la faculté de la choisir. George Besson pouvait parfaitement écrire que « la touche colorée, disposée parallèlement, avec une âpre énergie, lui permet de saisir, d'envelopper, d'étreindre la forte substance des choses, la souplesse des végétations et des étoffes, la fermeté des roches et des maisons » et citer Cézanne.

Pour René Aberlenc, Cézanne était bien en effet un grand « modèle », une de ses admirations inconditionnelles, où le « bonhomme » est indissociable de l'œuvre. On croit l'entendre lui-même quand avec une humilité sans feinte il se confiait en des termes exactement semblables à ceux que le maître d'Aix écrivait à Émile Bernard : « On n'est ni trop scrupuleux, ni trop sincère, ni trop soumis à la nature ; mais on est plus ou moins maître de son modèle et surtout de ses moyens d'expression ».

Aberlenc, c'était ça... Comme aussi la louange lyrique de Rembrandt, du Lorrain, de Chardin, de Delacroix, de Corot, « sommets de l'art », de qui l'exemple était pour lui un encouragement permanent à poursuivre l'image de l'homme, à retrouver le côté intérieur et mystérieux, la psychologie profonde des êtres, située dans leur milieu ou face à la nature. C'était l'espoir d'envisager la composition de grandes peintures à multiples figures, ou bien d'atteindre à une inimitable simplicité... Degas c'était pour lui l'aristocratie du dessin en équilibre avec le coloris et l'intellectuel clairvoyant qui dénonce le danger débouchant sur un néant de littérateurs et qui se contrôle en dominant l'idée par de hautes vertus d'artisan. Courbet, enfin..., « admirable par sa puissance », qui s'enchantait de réalité. Le romantisme latent de cet homme libre, profondément imprégné par la terre, lui permet cependant de dépasser l'apparence des choses. N'a-t-il pas peint ces truites qu'Aberlenc admirait aussi ? Elles sont chez elles dans les Gardons, la Cèze, le Chassezac, l'Ardèche... Il va les peindre à son tour, par séries.

C'est l'un d'elles, encore vêtue de sombre, qui lui valut le Prix des Jeunes (Peintres). Bientôt la livrée de « la belle tachetée » va s'enluminer, ou se fleurir de pastel et d'aquarelle. Le peintre en fait son animal totemique, amoureuxment...

Svelte et d'un seul jet elle est l'âme secrète d'un torrent. Elle est si forte néanmoins qu'à contre-courant elle se tient légère en arrêtant son cœur »

Marcel Zahar dans « Le Peintre » du 1er octobre 1971, « Aberlenc » :

« La mort a été impitoyable qui vient d'emporter Aberlenc en ses cinquante ans. Alors l'œuvre du bel artiste s'apprête à prendre l'élan mystérieux des au-delà pour atteindre le long du futur l'attention et l'affection des hommes. Demeurent pour moi, très présents, les souvenirs de l'ami. Lorsque je le rencontrai vers 1948, je reconnus en lui un croquant. Il en avait l'aspect de gravité et de fougue avec sa jeune figure déjà dessinée de sillons et le feu de son regard. Nul n'était plus que lui sensible aux menaces de la désagrégation des valeurs essentielles et la prescience du proche danger imprimait sur son caractère un fond de tristesse. Il tressaillait au moindre espoir et sa nature vive s'imprégnait soudain de bonheur. C'est parce qu'il était un croyant en art qu'il resta fidèle à ses principes et qu'il montra un courage constant à travers les vicissitudes morales et matérielles qui, pour lui aussi, résultaient des écroulements successifs de l'esthétique. Pendant la meilleure période du Salon de la Jeune Peinture et du renouveau de la Ruche, il s'avancit allègrement au premier rang des artistes qui devaient assurer un grand avenir à l'art. Mais trop de compagnons, parmi les plus doués, quittèrent la voie de la peinture de Réalité qu'ils s'étaient au départ promis de soutenir. Subjugués par les appels de maintes théories, ils recherchèrent, les uns une présumée « abstraction », les autres une certaine « peinture-objet », lesquelles, paraît-il, allaient couvrir de gloire les temps artistiques d'aujourd'hui et de demain ; ils croyaient saisir la liberté en prenant des libertés avec l'ouvrage. Que n'ont-ils fait réflexion sur cette maxime de Bossuet : « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom ».

Aberlenc, ressentant le chagrin de tant d'abandons, se replia avec force sur lui-même afin de poursuivre dans la nourrissante solitude l'idéal de sa raison d'être. Il conquit la liberté qui est la paix intérieure, la sérénité venue de l'accord de l'acte avec la conscience, — et non avec une quelconque construction intellectuelle de mode.

Comme son instinct le portait vers la Réalité, il exerça dans ce sens un grand talent qu'il développait par un long travail. Chaque toile lui était une étude commandée par son inspiration et c'est par l'étude engagée sans cesse qu'il fit progresser son œuvre vers une puissance de vérité. Il mit sa verve originale au service d'un éternel propos, celui des choses de la nature. Elles furent les objets de sa convoitise d'artiste et tandis qu'il avançait dans leur compréhension, il en projetait les images filtrées à travers sa propre nature. Il serra de près la matière des modèles qu'il voulut d'une texture de couleurs dense, évoquant par la surface l'idée de substance en profondeur. Il atténua la sévérité des masses sombres par des nappes d'ondes lumineuses qui enveloppent doucement les chairs et les imprègnent ça et là d'irisations délicates. Dans ses « nus » (peintures et dessins), il traça les contours de gravité naturelle tendant vers les formes du statuaire. La rigueur tempérée de tendresse caractérise encore ses natures mortes et je marque mon admiration pour ses « poissons ».

Il fut heureux de recevoir le prix de la Jeune Peinture en 1956 et le prix de la Critique en 1965. Mais de nos jours immédiats où les clercs à travers le monde sont devenus aveugles et, étrangement, vainqueurs par cela même, à quels hommages nombreux peut prétendre une œuvre figurative de mérite, tragiquement arrêtée ? C'est encore la solitude, — laquelle passera crois-moi bien, Aberlenc, pour toi et pour d'autres artistes authentiques. N'aie crainte pour les ouvrages qui exaltent la nature, engendrés par l'intelligence, la sensibilité, la foi. »

Henri Chabrol dans « Le pays Cévenol » du 9 octobre 1971 & dans « Le Gard » de novembre 1971, « Le Peintre alsésien René Aberlenc » :

« Un beau peintre vient de mourir brusquement, à 51 ans, en pleine force créatrice. Il habitait Paris, mais il était resté Cévenol de cœur. Il comptait parmi ceux qui, sans former proprement une « École alsésienne », honorent la cité par l'authenticité de leur talent. La peinture d'Aberlenc, la sculpture de Jean Carton son grand ami, et l'œuvre écrite ou parlée de Jean-Pierre Chabrol (assez proche voisin) possèdent une sorte de solidité « terrienne », qui implique une sincérité indifférente à la mode, dont la conséquence fatale est une originalité artificielle. Il y a dans le pays cévenol et dans l'âme cévenole une simplicité virile qui se reflète dans l'œuvre et lui donne son « poids ».

Non qu'Aberlenc se limite à un banal réalisme figuratif : ses recherches s'en évadent tout en restant fidèles à la nature et au modèle. Pas de ces fausses stylisations qui au lieu d'être synthèse enrichissante sont appauvrissement : c'est bien la vraie densité des choses et des êtres que conserve et manifeste Aberlenc tel ce tableau de l'Ardèche coulant au pied de la falaise rocheuse sous un ciel tourmenté ; il est peint avec un assez large pinceau plat, par touches juxtaposées, multipliées, vigoureuses, qui à quelque distance retrouvent leur unité, et en même temps révèlent la qualité propre à chacun des éléments de la nature... Tel dessin au crayon noir rehaussé de clartés blanches prend une étrange force émotive... Le travail d'Aberlenc était à la fois honnête et passionné, sans truquage, consciencieux et exalté. La droiture de l'œuvre reflétait celle de l'homme.

Il avait gravi les degrés : Prix des Jeunes Peintres en 1956, Prix de la Critique en 1965. Il participait à tous les Salons importants : Automne, Indépendants, Dessin et Peinture à l'Eau, Peintres Témoins de leur Temps. Il exposait dans diverses galeries. On trouve de ses toiles dans les Musées de la Ville de Paris, d'Alès, Besançon, Bagnols-sur-Cèze et dans des collections privées à Paris et en province et bien ailleurs à l'étranger. Les meilleurs sculpteurs l'admiraient (et c'est un critère de haute qualité) : Jean Carton, Marcel Gimond (disparu lui aussi). Il avait atteint le point où l'artiste, maître de son art et allant droit à l'essentiel, lui impose sa personnalité, sans cesser d'être simple et vrai : c'est, croyons-nous, cette « soumission triomphante » qui fait le véritable artiste. La mort ne lui a pas laissé le temps de confirmer cette consécration définitive par une production encore plus abondante et admirable... »

M. H. – R. Friedmann dans « Le Méridional – La France - Marseille » du 17 octobre 1971, « Les expositions » :

« C'est avec tristesse que j'ai appris la mort soudaine de l'excellent peintre René Aberlenc dans sa cinquante et unième année. Né à Alès, il vint très tôt se fixer à Paris et il fit partie du groupe de « La Ruche », où il se lia d'amitié avec Paul Rebeyrolle, Michel de Gallard, Simone Dat, Thompson. Pour subsister, il fut peintre en bâtiment, connut des heures difficiles. Sa ténacité et son courage lui permirent de s'affirmer peu à peu. Remarqué par George Besson, cet autodidacte reçut le Prix de la Jeune Peinture en 1956 et le Prix de la Critique en 1965. Intime du grand sculpteur Jean Carton, de l'Institut, René Aberlenc, membre du Comité du Salon de la Jeune Peinture de 1953 à 1960, exposait au Salon d'Automne, aux Tuileries, aux Peintres Témoins de leur Temps où ses œuvres étaient toujours très appréciées. Fidèle à la représentation de la réalité, René Aberlenc s'apparentait en ses scènes intimes, ses scènes de plein air et ses figures à Pierre Bonnard. J'avais eu la joie de le rencontrer à plusieurs reprises, lors de ses expositions particulières ou de groupe. J'avais goûté son très beau talent, sa modestie, la sincérité de ses convictions, la diversité de ses connaissances, la gentillesse de son abord, la ferveur passionnée de son attachement à l'art. C'est vraiment un ami que je pleure !... Son œuvre est assurée de durer ! »

Moulin de Vauboyen 1971-1972

Jacques Dubois dans « Toutes les Nouvelles de Versailles » du 22 décembre 1971, « Au Moulin de Vauboyen, hommage à René Aberlenc » :

« Quelques quarante toiles, pastels et dessins actuellement réunis par Pierre de Tartas au Centre Artistique et Culturel du Moulin de Vauboyen, constituent l'émouvant « Hommage à René Aberlenc ». Présentée jusqu'au 30 janvier, cette très attachante rétrospective du grand peintre récemment disparu est de celles-là qui témoignent qu'en notre époque de tricherie il est encore des artistes probes.

Peintre doué d'une exceptionnelle sensibilité, en possession d'une technique achevée qu'il ne tenait point pour fin en soi, mais pour moyen de s'exprimer totalement, René Aberlenc avait reçu l'héritage spirituel des maîtres impressionnistes, un héritage dont nous retrouvons dans l'ensemble de son œuvre la permanence de certains prolongements et, en particulier, des références à Degas non moins qu'à Bonnard, qui, bien loin d'avoir étouffé la personnalité de l'artiste, ont favorisé son épanouissement.

Certes, Aberlenc affirme sa filiation avec Degas dans la facture avec laquelle il traite ses nus, mais alors que le premier se plaît à montrer la femme dans des attitudes témoignant d'un évident misonéisme, c'est une femme poétisée, belle jusque dans ses gestes familiers, ses attitudes intimes, que René Aberlenc semble caresser du bout de sa brosse, effleurer de la pointe de son pastel.

De Bonnard, l'artiste a fait sienne une palette aux tons mineurs subtilement orchestrés, la délicatesse de la touche. Cependant, Aberlenc se révèle, outre cela, vigoureux coloriste, joue magistralement avec les complémentaires, ordonne les volumes en larges aplats, souligne un relief d'un trait sensible ou fougueux.

De la spontanéité, mais une spontanéité disciplinée, de la fougue justement contenue, de l'audace raisonnée, mais toujours l'expression de cet amour des êtres et des choses que, l'artiste porte dans son cœur, l'expression d'une longue méditation devant le motif décanté, sublimé et partant recréé, un univers de beauté auquel il nous est donné d'accéder ; un artiste auquel nous devons d'avoir ressenti des émotions intenses : René Aberlenc. »

H.-R. Friedmann, « Billet parisien » dans « Le Méridional- La France » du 21 janvier 1972, « Juste et mémorable hommage » :

Il y a quelques mois, décédait subitement, à l'âge de cinquante et un ans, l'excellent peintre René Aberlenc. Pierre de Tartas et le Centre Artistique et Culturel du Moulin de Vauboyen, à Bièvres, lui réservent un mémorable hommage à travers un choix de ses pastels et de ses dessins. Ce qui frappe dans cette suite grandiose, c'est une exceptionnelle sensualité, une frémissante vivacité du trait, le don de saisir le mouvement et d'évoquer la vie avec une générosité sans égale.

René Aberlenc possédait une virtuosité incomparable pour unir le réel et l'humain. Ce probe artiste n'a jamais triché avec les problèmes de la peinture. Il les abordait de front avec lucidité et une conscience scrupuleuse. Il n'a jamais été séduit par les sirènes de l'informel et du mauvais goût. Toute sa vie, il aura œuvré pour la liberté de l'art, d'un art à hauteur d'homme. Sa franchise et sa pureté étaient légendaires.

Tous ses admirateurs se réjouiront de l'hommage qui lui est rendu au Moulin de Vauboyen, en attendant une rétrospective de ses peintures, qui le situera à sa vraie place.

Quand on songe aux sacrifices qu'il consentit pour préserver son indépendance et parvenir à s'affirmer, en dépit de débuts difficiles, l'on mesure mieux à quel point sa perte est irréparable. René Aberlenc avait encore tant de choses à nous faire découvrir. Son exemple demeure. Une certitude nous reste : son œuvre échappera aux ravages du temps et aux caprices de la mode. Elle renferme un message de durable émerveillement. »

Jacques Dubois dans « L'Amateur d'Art », N° 488, jeudi 6 janvier 1972, page 20, « Au Moulin de Vauboyen, hommage à René Aberlenc » :

« Alors que nombre de peintres tiennent la beauté pour synonyme de facilité et que la laideur tend à triompher sous le manteau d'une prétendue originalité, l'œuvre de René Aberlenc témoigne de la pérennité de certaines valeurs telles la probité, le refus de sacrifier aux modes sans lendemain, la volonté de transmettre une vérité que l'on porte en soi, une vérité acquise par une démarche quotidienne au long du chemin de la longue patience ; René Aberlenc récemment disparu et auquel Pierre de Tartas rend un émouvant hommage en son moulin de Vauboyen, haut lieu de l'art que cerne la forêt de Bièvres.

Ici, quelque quarante toiles, pastels et dessins ont été réunis qui attestent de l'héritage que l'artiste a reçu des maîtres impressionnistes et en particulier, de Degas non moins que de Bonnard, un héritage enrichissant et non sclérosant, sorte de viatique que l'artiste n'a point tenu pour fin en soi mais pour moyen d'aller au-delà d'une certaine vision qui fut celle de ses devanciers, d'exprimer totalement une personnalité dont l'hommage à René Aberlenc nous révèle les multiples facettes.

Unité de l'ensemble quant à la perception des êtres et des choses, mais diversité dans la facture, fougue justement contenue, lyrisme raisonné mais aussi expression d'une longue méditation devant, le motif assimilé au niveau d'une sensibilité aiguë, et partant, recréé, touches subtilement juxtaposées et s'ordonnant sur une fondamentale sourde ou chaudes couleurs complémentaires s'harmonisant dans un mode majeur, pâte légère posée du bout de la brosse ou généreuse étendue en larges et vigoureux aplats, trait sensible modelant un relief ou Incisif et soulignant un élément du sujet, lumière baignant l'ensemble de la composition ou jouant sur les courbes d'un corps de femme émergeant de l'ombre, mais partout et toujours, l'expression spontanée d'une émotion intensivement ressentie, de la beauté en toute chose présente,

Certes, les nus de René Aberlenc ne dissimulent pas leurs références à ceux de Degas pour ce qui procède de la facture. Cependant alors que celui-ci obéissant à une évidente misogynie se plaît à détruire l'idéalisation de la femme, Aberlenc tout au contraire la magnifie et cela jusque dans ses attitudes les plus intimes telles celles de la toilette.

Références également à Bonnard quant à la palette, la mise en page mais, avec en plus, une puissance dans la coloration et une audace par quoi Aberlenc se révèle être totalement lui-même.

Puis, ce sont des paysages de Paris la tour Eiffel dominant la multitude des toits, l'ancienne gare Montparnasse livrée aux démolisseurs, les coupoles du Sacré-Coeur sur lesquelles joue une lumière dorée qui n'est que d'Ile-de-France au cœur de son automne. Et voici du soleil, du soleil éclatant faisant chanter toute la gamme de verts sur les frondaisons d'arbres majestueux, patriarches d'une forêt des Cévennes.

Après la nature en son apothéose estivale, la nature figée dans le sommeil de son hiver, vastes étendues sur quoi s'étend une neige épaisse, ciel bas dans lequel courent de lourds nuages, arbres dépouillés ; du lyrisme dans le noble sens du terme, de la poésie en puissance. Hommage à René Aberlenc un testament artistique qui éveille de profondes résonances chez ceux-là qui eurent le privilège de connaître cet artiste inspiré et une révélation pour qui découvre aujourd'hui l'œuvre riche d'enseignements présentée jusqu'au 30 janvier au moulin de Vauboyen. »

Lundi 10 janvier 1972, sur la radio « Inter-Variété », « Hommage à René Aberlenc », Émission « Hommes et Choses de l'Art » :

Roger Bouillot

"On ne présente pas Jean CARTON, je crois, à tous ceux qui s'intéressent à l'art figuratif contemporain. En effet, Jean CARTON est un des grands sculpteurs de notre époque et je crois que son art se caractérise par un apport d'une extrême sensibilité (dans la lignée qui comprend, il n'y a pas si longtemps au fond, aussi bien RODIN que MAILLOL).

Mais Jean CARTON, nous ne sommes pas ici avec vous pour parler de votre art... Vous venez pour des raisons d'amitié, des raisons qui d'ailleurs se relient à l'actualité. Depuis quelques semaines, au Moulin de Vauboyen, on présente un ensemble d'œuvres, hommage à un peintre qui fut de vos amis et qui a disparu très jeune, d'ailleurs tout récemment ; ce peintre, c'est René ABERLENC. Jean CARTON, je voudrais que vous nous présentiez tout d'abord cette exposition réalisée par Pierre de TARTAS au Moulin de Vauboyen.

Jean Carton

Cette exposition est très importante par le nombre de pièces et la qualité et la beauté des œuvres représentées.

Roger Bouillot

C'est une exposition uniquement de toiles ?

Jean Carton

C'est une exposition presque uniquement centrée sur la peinture, mais des pastels de nus, certains portraits qui sont très beaux accompagnent ces œuvres peintes.

Roger Bouillot

Est-ce qu'il s'agit d'œuvres de préparation pour les toiles exposées ou d'œuvres qui sont indépendantes, dirais-je ?

Jean Carton

Et bien, en réalité les deux sont mêlées. Il y a des études pour des peintures de grand format, aussi bien paysages que nus ou portraits.

Roger Bouillot

Je crois d'ailleurs qu'ABERLENC aimait bien se diriger çà et là dans tous les domaines de la peinture figurative. Il y a donc, je pense, des paysages, des figures, des intérieurs et il y a aussi des nus ; je crois que de ce côté-là son art était extrêmement intéressant.

Jean Carton

Oui, il y a beaucoup de nus. Il y a des portraits, entre autres un portrait de son fils qu'il a peint en costume de toréador et qui est une chose magnifique de profondeur et de beauté plastique. ABERLENC pensait que la grande peinture passe automatiquement par la représentation de l'effigie humaine, c'est-à-dire qu'elle doit essayer de capter l'âme des êtres et c'est un des grands problèmes de la peinture que René ABERLENC était un des rares à ne pas avoir oublié.

Roger Bouillot

Au fond, on peut le placer dans la peinture française de grande tradition à côté de ses grands aînés, BONNARD, VUILLARD et aussi un peu plus loin, à côté d'un peintre comme CÉZANNE, n'est-ce pas ?

Jean Carton

Oui, oui, absolument ; il portait un grand amour à CHARDIN, à LE NAIN, à COURBET, à CÉZANNE, à BONNARD, à VUILLARD, à tous les grands peintres de la réalité française. C'est une chose tout à fait à part dans l'histoire de l'art au général.

Roger Bouillot

Et par quoi, selon vous, se caractérise l'apport de René ABERLENC ?

Jean Carton

Et bien, je pense que dans notre époque qui... (enfin je pense que je peux le dire) dans notre époque qui est habituée à défier les objets, ou à donner une importance exagérée à certaines élucubrations de l'esprit, le don réel de René ABERLENC, c'était de vouloir recapter ces forces que toute la grande peinture française avait mises en valeur, à toutes les époques d'ailleurs.

Roger Bouillot

Il s'agit donc alors de mieux utiliser la lumière et en même temps, comment dirai-je, il s'agissait d'un tempérament au fond de discrétion, plus allusif qu'affirmatif.

Jean Carton

C'est-à-dire, de discrétion apparente parce qu'il est évident que si un peintre veut pratiquer la lumière, s'il veut donner une lumière aux choses, il est obligé d'envisager toutes les matières du monde aussi bien la matière de la chair, un visage est fait de chair ; il y a les yeux, il y a la bouche, enfin, il y a les choses qui sont encore et toujours des mystères et que René ABERLENC voulait transpercer, transposer en peinture.

Roger Bouillot

Ne pensez-vous pas que ce qui pourrait caractériser l'homme aussi bien dans la vie quotidienne que sans doute devant son chevalet, c'était une extrême humilité ?

Jean Carton

Oui une humilité... Ce n'est pas pour autant que son ardeur de peindre était limitée ; évidemment on doit avoir de l'humilité devant la grande nature qui nous entoure, parce que le Mystère est toujours là et il n'est pas pour autant percé.

Roger Bouillot

Oui, je le pense ... Dans quel domaine selon vous, ABERLENC était-il d'un apport plus important ou plus significatif, est-ce dans les paysages ? Dans les nus ? Dans les figures d'une façon plus générale ? Dans les intérieurs ?

Jean Carton

Je pense que son apport était grand dans tous ces domaines. Il était tout bonnement peintre, c'est-à-dire que pour lui un tableau donnait le reflet de la chose vue mais également de son intérieur à lui qu'il avait à découvrir en peignant.

Roger Bouillot

Chaque tableau était donc une grande aventure.

Jean Carton

C'était une aventure intérieure."

Alès 1972

Juliette Darle dans « L'Humanité » du 18 janvier 1972, « Au Moulin de Vauboyen, Hommage à René Aberlenc » :

"Il appartenait à Pierre et à Monique de Tartas de rendre, les premiers, hommage à René Aberlenc, dans ce moulin de Vauboyen qui l'avait de longue date accueilli et dont il aimait l'agreste beauté. C'est donc dans la grande salle paysanne dallée de pierres lithographiques, où son souvenir reste singulièrement vivant, que l'œuvre d'Aberlenc, qui nous a quittés le dernier jour du mois d'août, apparaît aujourd'hui dans sa force et sa clarté définitives (1).

Il y a d'abord les admirables dessins. Le regard qu'Aberlenc posait si profondément sur les êtres et sur la vie, la probité absolue de son esprit, s'inscrivent au départ dans le trait, dans le jeu fondamental des blancs et des noirs... Le sommet qui le hantait plus que tout autre n'a cessé de s'appeler Rembrandt. Mais Degas le fascinait aussi, et Toulouse-Lautrec... Le trait d'Aberlenc possède un tel pouvoir de suggestion qu'il semble cerner la vie même. La beauté de ses nus, de ses portraits, est d'ordre monumental et sensible. Ce maître de la lumière, qui ne vise qu'à l'essentiel, s'impose d'évidence comme l'un des grands dessinateurs de ce temps.

Cette maîtrise graphique contribue pour beaucoup, sans doute, au prestige de ses nus, qu'ils soient traités au pastel ou peints à l'huile. À propos des peintures qu'il exposait en 1964, à la Galerie Vendôme, George Besson notait "la qualité de la lumière et son exacte mesure à la surface des corps". À force de rigueur, de puissance dans la construction, les nus d'Aberlenc atteignent à une originalité certaine. Il y a loin, d'ailleurs, de l'austérité quasi monochrome des premières femmes à leur toilette, à ces fêtes récentes de la couleur, à ces chambres d'été où la femme a mystérieusement rendez-vous avec le miroir... La lumière était en train de prendre ici un lyrisme insolite et nouveau, dont nous ne verrons jamais s'accomplir la phase en devenir.

Curieusement, le pastel a révélé à René Aberlenc une liberté spécifique. Il découvre avec le pastel une fraîcheur ingénue, directe, dont aucun autre moyen d'expression ne lui a offert l'équivalent. À travers les harmonies pleines de force et de gravité qui sont les siennes, le pastel anime soudain, avec un charme jaillissant, inspiré, certain paysage d'oliviers, des plans de lumière et de feuillages au-delà d'une fenêtre, toute une suite de nus assis, qui comptent parmi les meilleurs et les plus secrets qui soient... ?

Sa mort prématurée n'a pas permis à René Aberlenc de donner toute sa mesure comme peintre ni de développer toutes les possibilités qu'il portait en lui. Son œuvre, suspendue en pleine évolution, révèle une grandeur latente, un souffle auxquels le temps aura cruellement manqué. Bien sûr, certains paysages de Paris ou de l'Ardèche sont splendides, avec leur assise puissante. Il y passe une lumière qui ne ressemble à nulle autre.

Mais ces neiges sur Alès, ces neiges du pays cévenol, qui datent du dernier hiver ou du dernier printemps... Le rythme, l'émotion, qui les soulèvent ne sont-ils pas annonciateurs de métamorphoses. À force d'interroger le monde réel avec une lucidité sans concession, le grand peintre en transgresse les limites. L'âpre beauté des Cévennes sous la neige, celle des arbres, de la bête au repos, de la femme dont les cheveux se dénouent dans la profondeur du miroir, éclatent soudain dans leur vérité suprême comme la projection de la vie intérieure du peintre, de sa passion, de son inquiétude et du dépassement de cette inquiétude... Et c'est par la couleur que le miracle s'accomplit. Et cette synthèse se réalisera, comme d'elle-même, à des niveaux de plus on plus élevés.

Les peintures d'Aberlenc n'ont pas fini de faire rêver. Car elles portent l'empreinte d'une grandeur en train de se révéler. Il est parmi elles des œuvres accomplies, et des chefs-d'œuvre. Mais à travers l'ensemble et jusqu'à l'interruption, on perçoit une splendeur inconnue, à jamais en train de naître."

Plaquette de l'exposition d'Alès en juillet 1972 : article « Hommage à René Aberlenc » d'André Antonin (frère de René Aberlenc) :

"Le premier hommage rendu à René ABERLENC, cet hiver, par Pierre de TARTAS en son moulin de Vauboyen, n'aura pas peu contribué à souligner la place qu'occupe dans la production contemporaine l'œuvre d'un peintre trop tôt disparu, accusant du même coup, à la lumière poignante de ses dernières toiles, face à l'impossible devenir, l'immense vide qu'il laisse. Avec ABERLENC l'homme et l'artiste se confondent, dans ce qu'il y a de plus noble et, il faut bien le dire aussi, d'exceptionnel, de très rarement réuni sa haute probité, son immense amour de la vie, sa générosité, son constant besoin de

renouvellement, sa rigueur, son acharnement lucide à lutter contre l'excès de ses dons mêmes, sa modestie, sa foi qui, l'ayant relégué dans la solitude des dépassements, soulignent le constant souci d'approfondissement, la patiente éclosion en marge des réalisations faciles, des productions tapageuses. Bien que tôt reconnue, la maîtrise d'un tel artiste n'était pas de celles qui eussent jamais pu se satisfaire « La grande vérité en Art, a-t-il écrit un jour, c'est de se remettre au travail avec la pureté de l'enfant, en remettant en cause ce qu'on a fait la veille. »

Bien que n'ayant pu se réaliser dans ses aspirations les plus hautes, notamment dans la lignée des plus grands, la perspective de vastes compositions dont il rêvait et que la mort a si brutalement interrompue, il n'en laisse pas moins un héritage suffisant d'œuvres capables d'affronter la durée. Homme du sud, en dépit de la longue influence exercée par Paris, ABERLENC garde de ses origines méditerranéennes un goût inné de la lumière qui ira croissant dans son œuvre et qui s'allie originalement en lui à un sens peu commun de l'équilibre et du solide qu'explique l'âme cévenole, dont il corrige un peu l'âpreté par sa naturelle douceur, également l'expérience du travailleur qu'il entend demeurer à vouloir au-delà de l'œuvre, maisons, mobiliers, pierres, objets les plus divers, tout façonner.

Assez curieusement, cette œuvre toute de tendresse repose sur un fond de violence qui, pour être sublimée, n'en procède pas moins directement de la vie sans doute ordinaire mais forte, pleine, expliquant tout à la fois les infinies délicatesses, la retenue mais aussi la franchise et la passion qu'on y trouve. Peut-être parce que des millénaires avaient pétri le sol où il naquit de la conscience claire et fragile des êtres et des choses qu'il aimait tant, ABERLENC fut-il le peintre de l'existence simple et heureuse, de l'intense plaisir et beauté de vivre, n'excluant ni le frémissement ni le drame mais les intégrant sans qu'il y paraisse dans la matière allégée de l'émouvant quotidien.

Une telle richesse si parfaitement maîtrisée explique la diversité de cette œuvre pourtant incomplète. D'abord l'exceptionnelle qualité du graphisme dont elle procède dans la simple opposition du blanc et du noir, la réduction du trait aux seuls impératifs de la suggestion suffit à faire éclater la lumière d'une Ruine ou d'une Tête dans une projection pleinement humaine. Cet admirateur de DEGAS, de TOULOUSE-LAUTREC ce fidèle de REMBRANDT, pourtant autodidacte, s'impose comme un des meilleurs dessinateurs de notre temps.

D'où la vigueur si souvent remarquée de ses compositions, pastels ou huiles, si merveilleusement équilibrées. Le pastel fut la matière idéale à laquelle il recourut quand son œil ingénu voulut faire surgir de la gamme infinie des demi-teintes le feuillage ou le ciel au-delà d'une fenêtre, iriser la chair d'un Nu d'enfant ou d'une de ces femmes à la toilette ou au miroir, si proches et cependant divines comme l'été qui les baigne.

Harmoniques à-plats ou plein pâte vibrante, légers frottis ou touches plus appuyées s'ordonnant autour d'une source fondamentale ou plaquant les accords de chaudes complémentaires, l'œuvre, selon ABERLENC, ne peut connaître d'autre traduction que plastique, dans son infinie variété de ressources pour atteindre à l'unité essentielle. Les dernières natures mortes, Pommes et Pipes, Pinceaux..., orchestrent avec tant de concision le thème de la lumière qu'elles traduisent avec une fermeté rarement égalée la figuration insolite de leur contour. De l'éloquence sobre des grands immeubles de banlieue à l'épopée du paysage (on a pu comparer ses Falaises de l'Ardèche à Cézanne, un même souffle parcourt la toile, que ce soit délicieuse fantaisie dans la Coupole, le petit restaurant, le Toréador enfant, tout ruisselant de lumière ingénue, ou l'admirable série des Truites arrachées au torrent, les nageoires glacées, pour le seul contentement du regard, au lyrisme apaisant, contenu de Forêt en Cévennes, Montmartre ou cette admirable symphonie de Paris, toile inachevée dont la liberté est telle qu'elle ne se joue du réel que pour mieux en exalter la richesse, ou ces profondes Neiges sur Alès, du dernier printemps, à la veille de la mort, annonciatrices de quelle fantastique nouvelle étape où fondre plus pleinement encore l'Humain dans un Réel dont l'immanence se dérobe à lui-même...

L'œuvre d'ABERLENC ou une sorte de mythologie du quotidien débarrassé du cri pour retourner dans l'humilité, la vraie grandeur, un réalisme nourri d'intériorité, visant plus encore que l'essentiel l'essence, n'ayant cessé de s'épurer jusqu'aux simplifications les plus hautes et les plus larges d'un contenu transmissible. De l'austérité quasi monochrome des débuts à la clarté d'aujourd'hui où les gris eux-mêmes sont puissamment colorés et discrètement variés, où la lumière est partout sous-jacente, même dans les toiles sombres comme Soir d'Hiver, ABERLENC a poursuivi sa merveilleuse conquête à travers une aventure plastique où il était maintenant si profondément engagé qu'il était en train de réaliser cette chose presque impossible en peinture concilier la couleur (et quelle couleur !) et la forme.

Par son non-conformisme, son refus de l'intellectualisme en art, des renversements illusoire tout autant que des respects académiques, cette œuvre qui ne prétend pas nier le passé pour s'ouvrir sur l'avenir s'insère dans un courant qui ne peut manquer demain de prendre un sens révolutionnaire. Si sa tragique interruption au bord du suprême accomplissement nourrit irrésistiblement en nous la nostalgie des splendeurs qu'elle nous dérobe, du moins ne cesse-t-il de sourdre de ce qu'elle nous laisse l'indestructible secret d'une lumière, celle de son perpétuel enchantement à renâître sous le regard."

Plaquette de l'exposition d'Alès en juillet 1972 : article de Jean Dalevèze :

« Cette exposition de l'œuvre de René Aberlenc est une exposition posthume, et qui s'ouvre un peu moins d'un an après sa mort. Elle devrait être celle d'un homme, d'un peintre, en pleine possession de ses moyens, parvenu à la maturité de son âge et de son talent.

Disparaître à cinquante ans, c'est tôt, c'est beaucoup trop tôt, et plus encore pour un artiste que pour nul autre. Son œuvre ne saurait être accomplie, à cet âge-là. Brusquement interrompue, elle demeure en suspens. Et l'on se demande, alors S'il avait continué de vivre, qu'aurait-il fait, dans quel chemin aurait-il mis ses pas ? Pour beaucoup de peintres, la réponse semble hasardeuse, et se risquer, avec eux, au jeu des devinettes cela paraît fort aventuré.

Je crois qu'il est possible, au contraire, de prévoir ce que René Aberlenc nous aurait donné. Je le sais bien et il le disait lui-même, il le sentait, cela se voyait, Aberlenc était parvenu à un tournant de sa carrière et de son œuvre. Demeuré très

jeune, malgré ses cinquante ans, préservé par une sorte de fraîcheur enthousiaste, il imaginait ce qu'allait être la suite de son œuvre. Il se savait arriver à cette étape de la vie d'un artiste où, maître de son art, on reprend souffle, "on se rassemble", comme l'on dit d'un athlète au moment où il va tenter de se surpasser lui-même. Ainsi, le créateur véritable tend toujours à se dépasser, à franchir un pas en avant, à se rapprocher le plus possible de la perfection, de cette justesse d'expression qui fait que ce qu'il veut dire s'accorde parfaitement à la manière dont il le dit. René Aberlenc était de ceux-là.

Mais ce que je veux indiquer, en prétendant que l'on peut prévoir ce qu'aurait été l'évolution d'Aberlenc, c'est que tout l'œuvre qu'il nous laisse la fait deviner. Il n'y a pas de rupture. Il n'est pas de ceux qui cherchent longtemps leur manière de s'exprimer, vont ici et puis là, empruntent une voie, en essaient une autre, insatisfaits d'eux-mêmes, ne trouvant pas la juste coïncidence entre une forme plastique et les sentiments à traduire. Certes, je sais bien qu'il n'était pas, qu'il n'était jamais satisfait. Quel artiste digne de ce nom est jamais entièrement content de son travail ? Mais, dès le départ, la ligne qu'allait suivre Aberlenc était tracée. Ce qu'il voulait, ce qu'il a fait, c'était donner une forme plastique, picturale, à l'enchantement qu'il éprouvait en regardant le monde.

Tout naturellement, il se plaçait dans cette tradition qui reconnaît pour vrai l'univers que nos sens nous font connaître. Celui-là, et celui-là seul l'intéressait. Ce fut le sens de son combat devant sa toile, de la dure bataille du peintre, car peindre est difficile. Il s'est efforcé, sa vie durant, de recréer sur la surface vierge le spectacle du monde, plus riche qu'il ne l'est naturellement, parce que chargé, en plus, de toute son émotion, de toute sa sensibilité. Il y a des œuvres qui naissent mortes, parce qu'elles n'ont rien à nous communiquer. D'autres, au contraire, nous parlent, au premier regard que nous posons sur elles. A travers elles, le peintre a réussi à nous faire partager son émotion. Alors, nous nous enrichissons nous-mêmes du meilleur de ce que l'artiste, seul, peut nous donner.

L'œuvre d'Aberlenc est de celles-là, qui, par le truchement des formes prises dans la vie, nous révèlent un homme. C'est qu'il n'usait jamais de trucs, de procédés, il ne trichait pas. Son combat, il le livrait à visage découvert, se mettant tout entier dans sa peinture. Et la première impression que nous donnent ses toiles, c'est celle de la franchise, de l'honnêteté. Et ce goût qu'il avait à vivre, cette générosité qui était en lui, cette chaleur humaine, qui faisait que, tout de suite, on se sentait à l'aise, de plain-pied avec lui, nous les retrouvons dans sa peinture. Elle est chaleureuse.

Il n'y a pas de réserve, chez lui. Qu'il peigne, emploie le pastel, ou dessine, il se donne sans restriction, loyalement. Il s'empoque avec le monde, le paysage, la nature morte, le nu qu'il entreprend, et mène sa toile jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son équilibre, chaque chose à sa juste place, chaque touche où elle doit être. Seule la connaissance du dessin pouvait lui permettre cette sûreté. Il était effectivement un bon dessinateur.

Mais posséder les moyens, les instruments de son art, ne suffit pas, si, ce que l'on oublie trop aujourd'hui, cela est indispensable. Il faut davantage encore, le sens des qualités plastiques d'une forme, d'un tableau et la sensibilité. Aberlenc avait tout cela, et savait jouer de la lumière, cet élément essentiel, le principal de toute œuvre d'art. Et sensible, il l'était, son œuvre en administre la preuve.

Ce que serait devenue sa peinture, certes, nous le voyons, ses derniers ouvrages, au reste, l'indiquent. Maître de ses moyens, il allait vers plus de liberté, un raffinement plus grand, une sorte de souplesse dans son art. Mais ce sont là des indications, des prévisions, qui ne se réaliseront jamais plus. Ce qui compte, c'est bien ce qu'il nous laisse, peintures, pastels, dessins, cette vision du monde qui fut la sienne, et qu'il sut traduire avec bonheur. Ce qui compte, c'est le peintre qu'il fut, et que le jury du Prix de la Critique sut reconnaître, le lui attribuant en 1965, c'est l'œuvre qu'il accomplit, et qui dit, pour notre plaisir, la joie du monde. »

Poème paru dans "Bételgeuse" N° 23, p. 20.

Première version du poème d'André Antonin, le frère de René Aberlenc :

LA MORT DU PEINTRE In Memoriam René Aberlenc

La poussière s'accumule lentement dans les trous.

Surtout que personne n'entre

De crainte de déplacer les perspectives de l'ombre.

Quand le soir fige aux fenêtres, ce qui est frappe

De quel rayon ce qui aurait pu être !

Le regard reste ouvert sur le vide

Et le vide s'enfoncé comme un poignard.

Matin d'été : un oiseau donna le signal.

Ce ne fut qu'un jet.

Aussitôt ce durcissement, aussitôt ce silence

Où les meubles sont restés suspendus.

Tout demeure à sa place

Sans qu'on puisse jamais retrouver ce qu'on cherche

Et nul ne vient frapper à la porte ;

Sur les vitres pas de buée : on ne vit plus

Mais on existe, car à force de fixer

Il finit par pleuvoir, il finit par neiger

Dans la pièce où bientôt glisseront

Les poissons, les pierres et les arbres.

*Je ne parle pas du point retenant tout l'espace.
La femme et l'enfant : ils sont nus.
Ni de l'horloge au fond d'un miroir,
Ni du miroir où tout fond :
La lumière a sonné.*

**Second trimestre 1978 : Parution du recueil d'André Antonin « Derniers Poèmes », La Coïncidence,
Guy Chambelland Éditeur, Galerie le Pont de l'Épée, Paris, 64 pp.**

Voici la version définitive, parue dans ce recueil :

IN MEMORIAM RENÉ ABERLENC

*Maintenant je sais
La lumière est sourde
Les livres la maison
Ne sont plus
Ni rivière ni mains
Ne nous haussent
Au mur la peinture luit
Glissent
Les abeilles du jour
Qui sur sa tombe
Font vaciller l'espace*

*Jusqu'au fond de l'abîme
Le regard n'y défaut
n'en déford
Comme au bord du vertige
Un cri sans clameur*

*Le temps des amis
On en parle à Saint-Maur
Pris par la Petite Ceinture
A Vanves ce sont les mêmes
Traversant les murs gris
Sur des couchants de Comores
Pourquoi pas Baltimore
Vancouver quand tu y es
Ah pas même
Notre air s'il est vrai qu'y respire
Ton arche
Pour rouvrir aux absences d'amers
Tout l'espace
Si des neiges d'Alès aux terrasses
Les cascades du jour sont en marche
Battement de Paris sous la hache
Ardèche comme un choc d'armures*

*Et l'aube rit son feu de mûres
Le paysage s'égoutte un escrimeur y mure
Quel silence de mort*

*Montés de la couleur
Comme un frémissement du jour
Aux premières clartés qui s'emperlent
Quand tout parle
Les yeux de veuve
Se font plus fauves
Dans nos marais assèchent
Leurs fonds de lumière*

*Rien ne corrode l'âme
Même si la clabaude la mort*

*Ta peinture combat
Car la rumeur de ta poitrine de terre
N'est qu'un trompe-la-mort
Ton regard c'est l'été
Le pari de la lumière
Dans le jour qui nous pare*

*Ta plus tendre mesure la dernière
Dans la chair des clarines un soir
Est-ce qu'on meurt
Comme une ménagère rentrant du marché
L'ombre t'éclaire nul n'est âgé
Pour surseoir*

*Or si mourir
Est cette chose affreuse
Qui dans ton cas brise
Un enchantement
(quoi de pire)
Ta lumière est comme un embrasement
De vie heureuse
Arrêté en plein jour
Ton ciel ouvre un passage
Où ce qu'on respire c'est encore de l'air*

*S'il est vrai qu'au fond du temps tout chavire
Dis de quoi as-tu l'air toi
De vouloir mettre en balance
Le bonheur et la vie
Dans l'équilibre d'un paysage*

*Garde le silence
Pour qu'il soulève dans un fortissimo le rêve
Comme une hache dans un pare-brise*

*La peinture ton fer de lance
L'espace comme ton cœur
Juvénile
Toute réalité prend forme
Et c'est le quotidien
Tache énorme
Où tout tient
La clarté son feu d'ombre
Et l'amour comme une île*

*Où bloquée
Par sa rigueur
D'aube pendue au mur
Quand tout sombre
Ta peinture offre encore un bouquet*

**Lydia Harambourg, 1993. – *L'École de Paris - 1945-1965 – Dictionnaire des peintres.*
Neuchâtel, Éditions Ides et Calendes, 526 p.**

"*ABERLENC René.* Alès (Gard) 1920 – (*Ardèche et non Paris*) 1971

Peintre autodidacte. Fréquente le groupe de «La Ruche » autour de Rebeyrolle et de Gallard.

Âgé de trente-quatre ans, il figure pour la première fois au Salon de la Jeune Peinture (1954) avec quatre toiles dont un portrait et des paysages de la banlieue parisienne. Dès ses débuts, il s'affirme comme un continuateur de la peinture de Gruber, avec une prédilection pour une écriture acérée et une palette aux tons sourds. Fidèle à ce Salon, il expose régulièrement chaque année et, en 1956, reçoit le Prix de la Jeune Peinture pour trois toiles dont une nature morte, très remarquée.

Salon des Indépendants de 1953 à 1960 (et 1965). Salon d'Automne depuis 1958. Salon des Peintres Témoins de leur

Temps en 1960, 1962, 1969, 1970. Salon Comparaisons en 1957, 1962, 1966, 1969, (1970), 1971 (et 1974).
1957, sélectionné pour le Prix Greenshields avec *Le brochet et*, en 1961, toujours à la galerie Charpentier, R. Nacenta l'invite à son exposition «*Formes et Couleurs*».

Bagnols-sur-Cèze 2001

Jean-Marie Menez, Président de l'Association des Amis des Musées de Bagnols-sur-Cèze, dans la plaquette de l'exposition "Rétrospective" (juin-août 2001) : "René ABERLENC Un peintre de métier ou la passion contrôlée" :

"L'hommage que nous rendons aujourd'hui à René Aberlenc est bien modeste vu les qualités exceptionnelles que cet artiste a su développer au cours de sa vie, malheureusement trop brève.

Son œuvre est poésie quotidienne, rythmée par une qualité picturale savamment obtenue par un travail sérieux, un ensemble imprégné de cette qualité humaine que l'on trouve dans la peinture figurative du XX^{ème} siècle. René Aberlenc transcende la matière par des touches denses et colorées, des valeurs prémonitoires que l'on découvrira plus tard dans l'art contemporain, tout comme avant lui, les peintres Corot, Delacroix, Manet et Courbet, annonceurs de l'impressionnisme.

Des dons ? Certes, mais aussi un travail opiniâtre, un travail qui est «passion généreuse », où la matière devient lumière.

L'œuvre de René Aberlenc plonge ses racines dans la vie de tous les jours, simple mais vraie.

Renoir ne disait-il pas à plus de 75 ans, qu'il était simplement un modeste ouvrier de la peinture... et que le reste était bavardage inutile.

René Aberlenc était le meilleur et le plus fidèle des amis, il possédait l'élégance naturelle du cœur, savait transmettre un conseil avec humilité, un sourire, partager un repas le plus modeste qui devenait inoubliable.

Inoubliables aussi, les visites d'atelier d'un copain peintre ou sculpteur en compagnie de George Besson et de René Aberlenc, c'était une véritable jouissance d'émotions toujours renouvelées.

André Gide écrivait que le Génie en Art "ne pouvait être supportable que s'il était humain et partagé".

René Aberlenc était passé maître dans cette générosité créatrice.

Aujourd'hui, il nous manque comme nous manque George Besson, tous deux disparus la même année (1971), deux amis si chers, des maîtres du savoir et du bon goût français.

Ils sont en nous comme au premier jour de notre rencontre, il y a plus de quarante ans déjà!

Pour quelques semaines, les œuvres de René Aberlenc vont illuminer les cimaises du Centre d'Art Rhodanien Saint-Maur. «une grande fête », celle du talent et de l'amitié réunis, c'est à dire la vie."

Lu par Henri-Pierre Aberlenc le soir du vernissage :

*"Donnons d'abord a parole à André ANTONIN, le frère de René ABERLENC. Les deux frères étaient très proches et ils s'aimaient profondément. André avait dédié ainsi un exemplaire de "La Rose Antérieure" (1939) : "À mon frère de chair et d'âme René Aberlenc, dans la foi d'un même idéal et dans l'espérance d'atteindre ensemble le même Azur". (Lecture du poème d'André Antonin **In Memoriam René Aberlenc**, version définitive),*

Nous remercions pour son soutien la Municipalité de Bagnols, M. Cret, le Maire et M. Pouradier-Duteil, Maire-Adjoint à la Culture et au Patrimoine. Nous remercions le Service Culturel et l'ensemble de son personnel. Nous remercions Jean-Marie Menez, Président de l'Association des amis des Musées et sa compagne Françoise. Leur amour, leur dévouement et leur volonté inébranlable ont permis que cette exposition devienne une réalité. Nous remercions ceux qui ont prêté des œuvres. Nous remercions le peintre Jean Savajol, ami fidèle, discret et dévoué aujourd'hui comme hier. Chers amis, merci !

Dès son adolescence, René Aberlenc entra en peinture comme d'autres entrent en religion. Issu d'un milieu modeste, il atteignit seul, dans la douleur, par une vie d'efforts et d'amour jamais mesuré, les hauteurs de la culture et de la vie de l'esprit, sans jamais renier ses origines populaires. La vanité, dont le goût des honneurs est une forme, lui était étrangère. Il voua toujours une profonde vénération à sa mère, épicière au Faubourg du Soleil à Alès, qui éleva seule ses trois enfants. À 16 ans, il fit d'elle au pastel un portrait admirable de profondeur et d'amour, sa première œuvre majeure.

Trempé par les épreuves, René était courageux, persévérant, sincère, d'une profonde honnêteté, sans artifice, simple, respectueux d'autrui et de lui-même, généreux, dévoué. Il était d'une sensibilité extrême et d'une intelligence vive. C'était un grand cœur, une âme de feu, un homme véritable !

L'art était sa joie, sa respiration, sa vie. Il aimait lire et il s'intéressait à tout. Il se passionnait pour l'archéologie et pour l'histoire, ces disciplines qui replacent notre présent éphémère dans la plus juste perspective du devenir. Il aimait les églises romanes et les cathédrales. Il aimait ramasser insectes et fossiles. Avec quelle émotion profonde admirait-il une pointe de flèche en silex ou une Vénus préhistorique, une statue grecque ou égyptienne, un tableau de Rembrandt ou de Courbet, une ammonite ou un scarabée !

S'il fallait définir René par un seul mot, ce serait "profondeur" : il était d'une très grande profondeur. Comme chez tous les authentiques artistes, son regard visionnaire pénétrait la vérité intérieure des êtres et des choses, toujours avec pudeur et respect. Son amour de la vie, son rire chaleureux, son enthousiasme, sa droiture en faisaient un être rayonnant.

Comment suggérer ce que la perte d'un tel être peut signifier ?

Il parvint à unir dans sa peinture amour de la vie, profondeur, puissance, architecture et liberté de la forme simplement suggérée, lumière et déploiement de la couleur. C'était un grand portraitiste : par la figure humaine, il recherchait la vérité intérieure des êtres. C'était un remarquable dessinateur. Il travailla toute sa vie sur le thème de la truite qui le hantait. Ses nus, que ce soient des huiles, des pastels ou des dessins, le placent au premier rang des peintres figuratifs français de son époque.

Un peintre qui se croit dispensé d'assimiler le métier, la technique, fait penser à cet oiseau qui, refusant de toujours se heurter à la résistance de l'air, pense pouvoir mieux voler dans le vide. Comme aimait à le répéter George Besson, la peinture est un métier, d'abord. Certes ! Mais ce "d'abord" suggère que si le métier est nécessaire, il n'est pas suffisant ! Si l'œuvre de René a quelque chose à nous dire, c'est parce qu'il n'était pas seulement un honnête artisan ! L'art n'est rien sans la technique, mais il ne déploie ses ailes qu'au-delà de celle-ci...

Comme l'a dit Jean Carton, "Nous n'espérons guère que maintenir pour ceux qui vont suivre quelques valeurs essentielles. Ce qui n'est pas si peu".

René Aberlenc plaçait très haut la mission des artistes. Il déclara un jour : "Le sens même des valeurs authentiques a disparu. Certaines de leurs soi-disant découvertes sont allées si loin qu'on est venu à nous présenter comme œuvres d'art des objets de rebut, des pièces désaffectées, des automobiles écrasées. Il ne s'agit plus d'enrichissement, mais d'appauvrissement ; négation de la pensée, de l'art et de l'homme."

Quel était son idéal ? Donnons-lui à nouveau la parole : "La grande vérité on art, c'est de se remettre au travail avec la pureté de l'enfant, en remettant sans cesse en cause ce que l'on a fait la veille. En ce qui me concerne, j'essaie de faire un art d'aujourd'hui, un art qui ne veut rien abdiquer des différents genres de la peinture de toujours : portrait, composition, nature morte, paysage, sans négliger les découvertes des grands novateurs modernes, notamment en matière de couleurs, tout en restant fidèle à la grande tradition humaniste des grands artistes du passé."

Il n'avait pas la vanité naïve de se croire au-dessus de la Tradition et dispensé d'étudier les Maîtres : s'imaginer que l'art commence ou s'achève avec sa petite personne aura été une maladie du XXe siècle. Refuser toute tradition ou refuser toute innovation sont deux extrêmes absurdes qui aboutissent à la stérilité, à la répétition, à tourner en rond. C'est le contraire de la vie et ô combien René était Vivant !

Toujours en art il crut en une hiérarchie des valeurs : tout n'est pas au même niveau. Il rejeta le morbide, le goût du néant, la croyance en l'absurde, l'intellectualisme cérébral coupé de toute sensibilité et de toute humanité, tous ces jeux de l'ego qui sous le prétexte d'une illusoire liberté déchaînent ce qui grouille et rampe en l'homme et lui dénie sa lumière intérieure. L'art authentique nous élève en direction du sommet de nous-même, il ne saurait servir à avilir ni à banaliser. René Aberlenc croyait aux valeurs positives de l'être humain, il avait foi dans la vie et dans la beauté du monde. Platon nous a enseigné que là où est la Vérité, là est la Beauté.

La peinture de chevalet n'a pas fait son temps. L'art du XXe siècle n'a pas suivi une évolution monolithique et inéluctable, il a été contrasté, traversé par mille débats et tendances. Et la peinture figurative française, elle-même pluraliste, aura marqué avec fécondité ce siècle, n'en déplaise à ceux qui ont occulté sa réalité vivante, à ceux qui annonçaient sa disparition ou l'ont déclarée obsolète.

René Aberlenc s'est sans cesse renouvelé. On peut distinguer dans l'évolution de sa peinture 4 grandes périodes qui se fondent graduellement l'une dans l'autre : De 1935 à 1948, la période de jeunesse, pendant laquelle il apprit les bases du métier ; De 1948 à 1956, la période grise qui fut celle de la Ruche et de la Jeune Peinture ; De 1956 à 1967, la période colorée qui vit s'épanouir la couleur et au cours de laquelle René fut reconnu ; Enfin la période de transition inachevée qui vit mûrir en lui une nouvelle étape que sa mort prématurée brisa en plein envol. C'est une catastrophe pour un tel artiste de mourir à 50 ans, au seuil de la maturité. Sa peinture est entrée après sa mort dans une période de "purgatoire" de 30 ans. Aujourd'hui, cette magnifique exposition marque le début du retour en pleine lumière d'un grand peintre.

Rendre hommage à René, c'est rendre hommage à sa très chère sœur Jeanne et à son frère très aimé, le poète André Antonin, dont l'écriture de feu et d'océan prendra la place qui lui revient dans les lettres françaises du XXe siècle. Rendre hommage à René, c'est rendre hommage à Pierrette : sans elle, non seulement il n'aurait pas pu accomplir son œuvre, mais encore il n'aurait pas pu survivre. René et Pierrette formèrent un couple d'une exceptionnelle harmonie.

Cher René, ton œuvre n'a pas besoin de discours, elle a en elle-même la force et la beauté de ce qui a l'avenir pour soi, quand les sirènes de la mode et les "vérités" artistiques officielles de notre époque auront rejoint la poussière des siècles. À travers ton œuvre, par-delà le voile du temps, ton cœur nous entraîne vers les horizons de la lumière du monde !"

Lydia Harambourg dans "la Gazette de l'Hôtel Drouot" n° 30, du 27 juillet 2001, p. 23, rubrique "De Musées en Galeries" (illustré par "la truite aux deux citrons" 1969 et non 1956) :

"Disparu prématurément, le peintre René Aberlenc (1920-1971) laisse une œuvre dense et variée. La vigueur de son style, alliant des solides qualités de dessinateur à des talents de coloriste, en a fait autour des années 60 un des chefs de file de l'école figurative de Paris. La ville de Bagnols, dont le musée conserve la donation George Besson, critique d'art attaché à défendre la grande tradition picturale, accueille opportunément la rétrospective de l'artiste, Languedocien d'origine. « Chacun de ses sujets était un domaine d'harmonie où paraît le caractère humain de son art », écrivait ce critique. Des nus vibrants dans la lumière, des natures mortes peintes dans une matière rugueuse et des paysages dont le respect de la forme s'exprime dans un authentique souci d'exactitude témoignent d'un réalisme à l'aune de son métier parfaitement accompli.

Dans les années d'après-guerre, des groupes se forment par affinités esthétiques, des engagements orientent des parcours. Aberlenc a choisi son camp dès son arrivée à Paris. Il élit la nature comme modèle, loin des courants formalistes et transmet la vie à son sujet qui trouve sous son pinceau une simplicité et une sensualité dans la continuité de Chardin ou de Corot. Dans le cheminement qui est le sien, il est soutenu par un sens du naturel qui évolue d'un goût fruste à un souffle plus ample. Ses premières peintures, contemporaines de l'époque de La Ruche, révèlent comme celles de ses compagnons Rebeyrolle, de Gallard, Simone Dat ou encore Thompson une âpreté dans des sujets simples où se lit une certaine angoisse existentielle propre à toute cette génération.

Si la référence à Courbet est évidente dans ses vues d'atelier, ses séries de brochets et de truites, l'une de ces dernières lui ayant d'ailleurs valu le prix de la jeune peinture en 1956, ce lyrisme sombre s'atténue avec une libération de la couleur qui s'exprime à partir de touches multiples et serrées en faisceaux rayonnants. Une certaine monochromie brune ou couleur terre est abandonnée pour laisser éclore autour des années 60 une couleur chaude faisant alterner les tons sourds et les éclats chromatiques. Cette ardeur mesurée de la touche traduit avec justesse les paysages de banlieue où s'étagent des toits en facettes colorées, les nus aux gestes familiers baignant sensuellement dans la lumière. Prix de la critique en 1965, Aberlenc transmet à sa peinture la substance des choses.

Centre d'art rhodanien Saint-Maur. 12, rue Fernand Crémieux. Jusqu'au 18 août."

"Midi Libre" (Gard Rhodanien) du lundi 30 juillet 2001, page 4 :

"L'hommage rendu aujourd'hui par l'association des amis des musées, chère à Jean-Marie Menez, à René Aberlenc (1920 - 1971) est bien modeste, vu les qualités exceptionnelles que cet artiste a su développer au cours de sa vie, malheureusement trop brève.

Son œuvre est une poésie quotidienne, rythmée par une qualité picturale savamment obtenue par un travail sérieux, un ensemble imprégné de cette qualité humaine que l'on trouve dans la peinture figurative du XXe siècle. René Aberlenc transcende la matière par des touches denses et colorées, des valeurs prémonitoires que l'on découvrira plus tard dans l'art contemporain, tout comme avant lui, les peintres Corot, Delacroix, Manet et Courbet, annonceurs de l'impressionnisme. Des dons ? Certes. Mais aussi un travail opiniâtre, un travail qui est "passion généreuse", où la matière devient lumière. L'œuvre de René Aberlenc plonge ses racines dans la vie de tous les jours, simple mais vraie. Renoir ne disait-il pas à plus de 75 ans, qu'il était simplement un modeste ouvrier de la peinture... et que le reste était bavardage inutile ?

René Aberlenc était le meilleur et le plus fidèle des amis, il possédait l'élégance naturelle du cœur, il savait transmettre un conseil avec humilité, un sourire, partager un repas le plus modeste qui devenait inoubliable. Inoubliables aussi, les visites d'atelier d'un copain peintre ou sculpteur en compagnie de George Besson et de René Aberlenc (tous deux disparus la même année : 1971). C'était une véritable jouissance d'émotions toujours renouvelées.

André Gide écrivait que le génie en art : « ne pouvait être supportable que s'il était humain et partagé. » René Aberlenc était passé maître dans cette générosité créatrice.

Pour quelques semaines encore, les œuvres de René Aberlenc, qui ont déjà attiré plus de 1700 visiteurs, vont illuminer les cimaises du centre d'art rhodanien Saint-Maur "une grande fête", celle du talent et de l'amitié réunis, c'est-à-dire la vie...